

SOUVENIRS

DU LIEUTENANT GÉNÉRAL

VICOMTE DE REISET

1775-1810

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 938-98.



MARIE ANTOINE DE REISET

1775 - 1836

Colonel au 13ᵉ Dragons en 1809

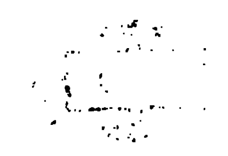
d'après une miniature de Casimir Karpf

Imp. Ch. Wittmann

SOUVENIRS

DU

COMTE DE REISET





SOUVENIRS

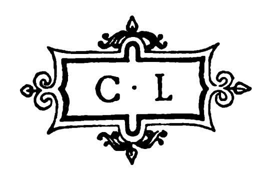
DU LIEUTENANT GÉNÉRAL

VICOMTE DE REISET

1775-1810

PUBLIÉS PAR SON PETIT-FILS

LE V^TE DE REISET



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

1899

Au Comte de Reiset,

MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE

C'est à vous, mon cher oncle, qui êtes notre chef de famille et qui m'avez toujours témoigné tant d'affectueuse bonté, que je veux dédier ces Souvenirs. La mort a depuis quelques années causé tant de deuils et creusé tant de vides autour de nous, que vous êtes le seul maintenant qui ayez connu mon grand-père et pu apprécier par vous-même cette nature d'élite.

A la mort de votre père, auquel il avait voué une si touchante affection, c'est lui qui avait voulu le remplacer près de vous. Devenir le tuteur des enfants de ce frère tant aimé avait été pour lui l'accomplissement du plus doux des devoirs et la meilleure des consolations à la peine si profonde

que vous partagiez avec lui. Vous étiez encore bien jeune, mais vous avez eu sous les yeux ce modèle de droiture et de loyauté, vous avez écouté ses enseignements, et, s'il lui eût été donné de vous suivre dans votre brillante carrière de diplomate et d'historien, il eût été heureux et fier de constater combien son pupille avait su profiter de ses leçons et de ses conseils.

Ce n'est point une biographie que j'ai eu la prétention d'écrire; mon rôle a été plus modeste et s'est réduit à peu de chose. Je n'ai eu qu'à puiser dans ces liasses de papiers jaunis entassés pêle-mêle pour en extraire ces pages vibrantes de patriotisme et d'enthousiasme juvénile. J'ai seulement coordonné ces notes éparses, datées de tous les pays traversés, et écrites sous l'impression du moment, dans une langue parfois incorrecte, mais toujours empreinte d'un caractère de saisissante vérité.

Je n'ai eu également qu'à faire un choix dans les nombreuses lettres qui remplissaient de vieux cartons poudreux oubliés depuis cent ans et que personne n'avait eu l'idée de mettre au jour.

Ma tâche a donc été bien facile et s'est bornée à réunir ce qui m'a semblé le plus marquant dans cette vie toute d'honneur et de dévouement. Mais ces récits de combats ou de fêtes, et ces menus incidents de la vie journalière ne sont point de nature à former un livre d'histoire dans l'acception propre du mot, et ces fragments de Mémoires, quelque curieux qu'ils puissent être, ne nous apprennent aucun grand fait ignoré jusqu'ici.

J'ai pensé cependant que ces souvenirs si personnels et ces lettres tout intimes avaient le grand mérite de n'avoir pas été écrites pour le public et par cela même offraient un intérêt plus grand par leur accent de sincérité. Ce court journal de cette existence si mouvementée, écrit presque chaque soir, nous initie à mille détails qui m'ont semblé intéressants, et c'est ce qui m'a décidé à faire franchir à ces souvenirs le cercle intime auquel je les avais destinés tout d'abord.

Plus d'un épisode de bataille, plus d'une curieuse aventure vous sont déjà connus, et sans doute vous trouverez rapportés ici des événements dont mon grand-père vous avait fait maintes fois le récit

dans votre enfance, mais ce n'est pas sans plaisir, j'en suis sûr, que vous vous reporterez à ces souvenirs d'une époque déjà lointaine; vous y verrez revivre dans ces quelques pages celui qui en avait été le héros, dont l'existence a été sans tache, et dont vous avez si pieusement conservé le culte.

Vte DE REISET.

Vic-sur-Aisne, novembre 1898.

NOTE PRÉLIMINAIRE

Le nom de Marie-Antoine de Reiset est suffisamment connu par les recueils biographiques et les annales historiques qui relatent sommairement ses campagnes et ses faits d'armes; par l'Arc de triomphe où son nom est inscrit au milieu de ceux de tant de braves, et par le musée de Versailles où la toile et le marbre ont reproduit ses traits et perpétué son souvenir.

Nuls débuts ne furent plus brillants que les siens dans le métier des armes : à peine âgé de dix-sept ans il part comme simple soldat au 4e bataillon des grenadiers du Haut-Rhin et fait sous les ordres de Kléber, son compa-

triote et son ami, ses premières armes aux armées de Sambre-et-Meuse, de la Moselle et du Rhin; c'est à Wissembourg qu'il reçoit glorieusement le baptême du feu et en même temps ses premières blessures. En 1800 sa vaillante conduite lui vaut le grade de capitaine; la même année la prise du général autrichien Löpper lui fait donner celui de chef d'escadron. Il se distingue en 1806 à la bataille d'Iéna et, à la tête de son régiment, il force à se rendre le prince Auguste de Prusse, qu'il fait prisonnier de sa propre main. Major à la suite de cette brillante action d'éclat, il obtient trois ans plus tard le brevet de colonel, puis il part pour l'Espagne prendre le commandement du 13e dragons. A la bataille de Las Rosas il résiste seul avec deux régiments à tout l'effort de l'avant-garde de Wellington et lui prend dans la même journée trois pièces de canon. Rappelé à la Grande Armée en 1813 avec le grade de général de brigade, il se couvre de gloire à la bataille de Dresde, où il commande quatre

régiments de cavalerie. Dans le poste de bataille que le roi de Naples lui a assigné, il reste pendant plusieurs heures exposé au feu violent de l'ennemi, et il a trois chevaux tués sous lui et ses deux aides de camp blessés à ses côtés. Dans cette journée fameuse il fit mettre bas les armes à plusieurs régiments : « Demandez-moi ce que vous voudrez, vous l'aurez », lui dit l'Empereur après cette action d'éclat. Ce mot dans la bouche de Napoléon en dit plus pour la gloire de Reiset que tous les éloges.

Après la victoire de Dresde, il reste constamment à l'arrière-garde, au poste le plus périlleux, chargé de protéger la retraite de l'armée, et, à son arrivée à Mayence, il n'a plus avec lui que vingt-sept hommes de toute sa brigade. Bloqué par les cosaques, il y reste enfermé pendant quatre mois, et n'en sort que pour porter à Louis XVIII les clefs de la ville. Après l'abdication de Napoléon qui mit fin à la période des grandes guerres, ses campagnes étaient terminées; mais pen-

dant la Restauration ses qualités allaient, sur un autre terrain, s'exercer d'une façon qui ne serait ni moins brillante ni moins glorieuse. — Lors de la création des gardes du corps, qu'il devait être bientôt appelé à commander, Reiset fut chargé de l'organisation des quatre compagnies et parvint à mener à bien cette tâche délicate. — Après la campagne d'Espagne, lorsque le roi chercha pour diriger le corps d'occupation de Catalogne un homme jeune et modéré se recommandant aussi bien par ses talents militaires que par ses vertus civiles, ce fut sur lui qu'il porta son choix. C'est lui encore qu'il envoie à deux reprises en Alsace pour présider le collège électoral de Colmar, et toujours sa confiance se trouve justifiée. Aussi les titres, les honneurs, les croix et les cordons viennent-ils tour à tour couronner dignement cette magnifique carrière.

Les talents et les hauts faits du lieutenant général de Reiset ne sont certes point oubliés, mais son petit-fils le vicomte de Reiset a

voulu surtout nous faire connaître les particularités caractéristiques de cette existence si bien remplie, en recueillant, pour les publier, les lettres, les notes personnelles souvent écrites à la hâte entre deux batailles sur le pommeau d'une selle. C'est sur ces feuilles de papier jauni, de toutes les dimensions, datées des quatre coins de l'Europe, que le vaillant soldat a consigné au jour le jour ses impressions; rien ne peut donc mieux nous initier aux mille détails curieux des mœurs guerrières de cette époque qui nous paraît déjà si lointaine.

Nombre de mémoires militaires et de récits de combats ont été exhumés depuis quelques années sur la période impériale; beaucoup de ces rudes soldats se reposaient volontiers de leurs fatigues par la narration de leurs exploits, et la plupart cédaient assurément au désir fort excusable d'en laisser le récit à la postérité. Rien de semblable dans le volume qui paraît aujourd'hui; les lettres et les notes recueillies par M. de Reiset sur

son grand-père n'avaient jamais été destinées à la publicité. L'intérêt de ces Mémoires familiers est surtout dans la série de petits tableaux tracés au hasard de la vie complète d'un jeune officier. Ce scourtes réflexions, souvent naïves mais toujours sincères et empreintes d'un cachet tout personnel, constituent des documents précieux pour la reconstitution des mœurs militaires du temps, et nous donnent une idée saisissante de l'existence intime de la Grande Armée.

On la suit pas à pas dans cette marche interminable à travers la Suisse, l'Allemagne et l'Autriche, pendant laquelle on ne cesse de combattre, et où chaque halte est le prélude d'une nouvelle bataille. A chaque étape, Reiset trouve le temps d'écrire quelques lignes sur son cahier de notes ou d'envoyer un court billet à quelqu'un des siens; puis, quand les hasards de la guerre le forcent à s'établir pour de longs mois en pays ennemi. c'est à sa vie la plus intime, à son existence de chaque jour que son journal nous initie

en quelques mots. Et c'est une des particularités les plus curieuses de cette étrange époque et qui semble être son caractère propre, que la sentimentalité touchante de ces hardis soldats, si terribles et si intrépides dans les charges, et si facilement accessibles dans la vie privée à une sensibilité presque enfantine.

Au lendemain d'un combat où il s'est conduit en héros, on le retrouve s'attendrissant sur les attentions et les petits soins des jeunes Allemandes dont il est l'hôte; c'est un sentimental presque naïf s'apitoyant sur les souffrances morales des vaincus et qui, lorsqu'il a déposé son harnois de guerre, joue aux petits jeux avec les jeunes filles et les accompagne au piano. En ce temps où chacun, absorbé par la gravité des événements, semble avoir perdu le goût, lui s'intéresse aux arts; dans toutes les villes où il séjourne, il sait, malgré une besogne accablante, trouver un moment pour aller voir tout ce qu'elles renferment d'iimportant ou

d'instructif. D'un mot rapide mais toujours juste, il nous signale ce qui le frappe, et dans tous les pays qu'il traverse il s'intéresse aux mœurs et aux coutumes des populations. Souvent même de vieux souvenirs reviennent sous sa plume, il compare l'époque actuelle avec ce qu'il sait de la société d'autrefois, et nous rapporte fidèlement ce qu'il apprend sur Versailles lorsqu'il se rencontre avec des survivants de l'ancienne Cour. Un peu plus tard, durant ses séjours à Paris, il nous conduit aux Tuileries, et note, sur tous les événements dont il a été le témoin ou auxquels il s'est trouvé mêlé, des détails inédits, des réflexions piquantes, des observations personnelles qui font revivre les personnages et dérouler les faits sous nos yeux.

Il nous dépeint le camp de Boulogne, la fête de la Légion d'honneur où Napoléon distribue les croix du haut d'un trône magnifique, entre le casque de Bayard et l'épée de François Ier. Puis c'est le sacre avec son pom-

peux cortège, la figure austère de Pie VII soulevant sur son passage le respect et la sympathie; l'impératrice Joséphine chargée de joyaux et de pierreries, présidant aux fêtes brillantes des Tuileries, la princesse Borghèse qu'il nous montre à l'Élysée « enguirlandée de roses dans des nuages de tulle blanc »; le duc de Gaëte qui se promène solitaire, « coiffé à l'ancienne mode, sur un cheval richement harnaché de velours rouge et d'or ». Toutes ces intéressantes figures de l'époque nous apparaissent peu à peu; c'est Murat « avec ses panaches et ses papillotes », Napoléon dans son simple uniforme, éclipsant tous ceux qui l'entourent, malgré la richesse des costumes et la profusion des broderies et des décorations. La capture du prince Auguste de Prusse, qu'il fait lui-même prisonnier à Iéna, l'amène à nous parler de la famille royale; et les aventures du prince Don Juan, la fin tragique de son frère le prince Henri nous offrent un tableau complet des mœurs de la cour de Prusse. — Au milieu de

ces amusants détails, c'est presque à chaque page qu'on retrouve des récits de combats et il en est bien peu qui ne lui aient fourni l'occasion de prouver sa vaillance, mais ce n'est jamais que brièvement que le jeune Reiset nous conte ses prouesses; sa modestie est si grande que c'est bien plus par les éloges de ses chefs et les glorieuses citations à l'ordre du jour que nous sommes mis au courant de ses hauts faits.

Le premier volume nous peint son existence au foyer de famille où s'est écoulée son enfance, ses rencontres avec Kléber et sa surprise mêlée de craintive admiration lorsque dans ses longues promenades il l'écoute développer ses théories, toujours généreuses et chevaleresques, mais si peu en rapport avec les idées royalistes dans lesquelles il a été élevé. Puis c'est la fraîche idylle du grand homme avec la sœur de Reiset, et enfin le départ du jeune volontaire pour l'armée. Nous le suivons ensuite sur les champs de bataille où adolescent il a déployé tant de courage,

et enfin nous assistons à son mariage avec mademoiselle de Fromont, à laquelle il est resté fiancé quatre années.

Le second volume comprendra les campagnes d'Autriche et d'Espagne, son séjour en 1822 à Barcelone, où, au milieu de l'irritation des partis, il sut faire respecter et aimer le nom de Français en usant avec modération de l'autorité sans limite dont il était investi. Enfin, nous le retrouverons plus tard à la cour de Louis XVIII et de Charles X. De hautes charges seront alors la juste récompense de ses loyaux services, et sa situation de commandant des gardes du corps et de gentilhomme de la chambre lui permettra de voir de près tant de choses et d'être témoin de tant d'événements encore si peu connus.

La révolution de Juillet viendra interrompre brusquement sa carrière, et Reiset, fidèle au monarque qui l'avait honoré de sa faveur et de son amitié, n'hésitera pas un instant à se retirer loin de la Cour et à vivre

désormais dans la retraite. Mais les longues fatigues d'une si glorieuse campagne et les quatorze blessures reçues au cours de tant de combats l'avaient épuisé et une mort prématurée viendra terminer avant l'heure cette vie toute de dévouement et d'honneur.

SOUVENIRS

CHAPITRE PREMIER

1775-1793

Enfance d'Antoine de Reiset, inquiétudes qu'il donne à sa naissance; ses parents et leur situation en Alsace; sa famille et son origine. — On le destine à entrer dans les ordres. — Détails sur son frère Jacques, son entrée dans la carrière diplomatique. — Le chevalier de Hirsinger. — Lettres de M. de Vibraye. — Les louis d'or de la Monnaie de Strasbourg. — Physionomie de Paris, les derniers salons restés entr'ouverts. — Retour de Jacques auprès de ses parents. — Kléber, les premières occupations de sa jeunesse; la sympathie qu'il inspire et l'accueil flatteur qu'il reçoit à Colmar. — Son inclination pour Anne de Reiset. — Influence du général sur la vocation militaire de Tony. — Il s'engage à dix-sept ans au 4e bataillon des grenadiers du Haut-Rhin.

L'origine historique de la famille alsacienne de Reiset remonte à plus de cinq siècles; l'honneur du nom s'est maintenu intact de génération en génération.

La renommée de Marie-Antoine de Reiset devait lui donner encore une illustration plus étendue. — Né à Colmar le 29 septembre 1775,

Antoine de Reiset vint au monde si faible et si débile que pendant de longues semaines on désespéra de lui conserver la vie. Chaque jour, quoiqu'il fût enveloppé d'ouate, on portait l'enfant dans le four d'une boulangerie voisine dès que les cendres n'y avaient plus laissé qu'une chaleur douce et uniforme. Il fallait cela pour lui réchauffer le sang.

Personne n'eût songé alors que cet enfant, dont la santé causait tant d'inquiétudes, devait plus tard gagner des batailles et devenir un des plus beaux hommes de la cour et de l'armée.

Antoine de Reiset était le septième des dix-sept enfants de Jean-Jacques de Reiset, membre du conseil souverain d'Alsace, receveur général des finances, et de Marie-Thérèse Carré de Beaudoin, née à Caen en 1737, d'une vieille famille hautement estimée.

Madame de Reiset, dont la solide instruction et l'esprit cultivé rehaussaient les qualités naturelles, réalisait le modèle de la mère de famille. L'éducation de ses enfants, un ordre admirable à faire régner dans son intérieur, rendre aimable et charmante cette vie de famille pendant ces

époques si troublées, tel était le programme qu'elle s'était tracé et auquel, pas un seul jour, on ne la vit faillir. Elle était la dignité du foyer par le cœur et le caractère; elle aimait son mari avec un profond sentiment de ce bonheur et de ce respect qui deviennent réciproques dans l'union de deux âmes loyales et fidèles. Mariée de bonne heure, elle lui avait voué un culte et une admiration qui ne se démentirent jamais, mais qu'elle n'était pas seule à partager.

Jean-Jacques de Reiset était recherché par la noblesse d'Alsace pour ses hautes capacités, son esprit ouvert et franc, ses façons courtoises et séduisantes de parfait gentilhomme. Les annales du pays font mention de lui dans les fonctions de receveur général des finances, de membre du Conseil souverain [1] et de maître général des eaux et forêts. En même temps, il était, comme tous ses ancêtres, subdélégué d'Alsace à Ensisheim, Sainte-Croix, Thann et au Bas-Landzer, ainsi que seigneur des fiefs de Chavanatte et de Boron.

1. Le Conseil souverain d'Alsace possédait depuis 1694 tous les droits, honneurs et prérogatives des parlements, bien qu'il ne portât pas ce titre.

Bornée à l'Alsace, où la famille de Reiset, quittant la Lorraine dont elle était originaire, vint s'établir au XIVe siècle, sa généalogie remonte à Robert Reiset qui était, en 1384, écuyer du comte de Linange [1], et à Henry de Reiset, seigneur de Saint-Loup, écuyer du duc de Bourgogne Philippe le Bon, en Alsace. A l'exception d'un de ses fils, qui, écuyer du roi René d'Anjou, suivit fidèlement le bon roi malgré son existence accidentée, sa descendance se fixa définitivement en Alsace, s'alliant aux principales familles du pays. On voit encore sur une hauteur, dans le comté de Ferette, les ruines imposantes de Saint-Loup, où ils résidèrent pendant plus de deux siècles [2].

Antoine de Reiset, à l'âge de quatorze ans, ne se ressentait plus de la faiblesse de santé qui avait marqué sa première enfance; il s'était, au contraire, admirablement développé : plein de

1. Maison illustre qui reçut le titre de comte du Saint-Empire en 1220 et de prince de l'Empire en 1779. Cette famille fut médiatisée en 1806. La reine Victoria est la fille de la duchesse de Kent mariée en premières noces au prince Charles de Linange, mort en 1814.

2. On trouve dans les *Fastes de la France*, imprimés en Hollande, le nom d'un Reiset qui prit part, en 1557, à la bataille de Saint-Quentin.

santé et de vigueur, il avait déjà taille d'homme, grande allure et fière mine.

C'était une tradition dans la famille qu'à chaque génération un ou deux des enfants entrassent dans les ordres. C'est ainsi qu'un arrière-grand-oncle d'Antoine de Reiset, en haute estime et réputation comme écrivain ascétique et comme prédicateur au XVIIe siècle, sous le nom de Père Anselme, appartenait à l'ordre des Capucins de Toulouse [1]. Une grand'tante avait été prieure de l'abbaye des Clarisses d'Alspach [2]; enfin, trois de ses oncles directs faisaient partie du chapitre de Thann : le premier était en outre chanoine de l'ordre des Antonites et de Malte; le second siégeait à l'assemblée provinciale d'Alsace en 1787; le troisième était prieur de Chambourcy, près de Saint-Germain-en-Laye. Mesdames de France, sœurs de Louis XV, qui l'honoraient de leur protection, lui avaient fait quitter l'abbaye des Trois-Épis qu'il dirigeait en Alsace, pour lui donner celle de

1. On a de lui les *Entretiens spirituels de Théophile et d'Olympie*, imprimés à Toulouse en 1683.

2. Marie-Benoite de Reiset, née en 1713, morte en 1793

Chambourcy où il leur serait plus facile de le voir fréquemment[1].

Le jeune Tony, diminutif familier du nom d'Antoine, se trouvait à son tour destiné à l'état ecclésiastique, où tant de hautes influences lui préparaient le plus brillant avenir. Ses premières études terminées, il devait être abbé. A l'âge de seize ans. il portait le petit collet. Mais les événements politiques et une tout autre vocation, que les circonstances devaient rendre plus impérieuse, lui préparaient une carrière bien différente.

Sur ces entrefaites, son frère aîné, Jacques, qui venait d'accomplir sa vingtième année, était, entré récemment dans la carrière diplomatique, sur le conseil de son oncle le chevalier de Hirsinger [2], chargé d'affaires de la cour de France à Bruxelles. M. de Hirsinger était fort bien en cour, il s'était signalé au moment du procès de la reine et l'on n'en avait pas perdu le souvenir

1. Antoine Denis, né en 1723, mort en 1793.

2. Le chevalier Yves-Louis-Joseph Hirsinger, né le 19 mars 1757 à Obernay, mort à Heittenheim le 24 juillet 1824, fut successivement secrétaire de légation et ministre à Bruxelles, à Londres, à Dresde, à Constantinople et auprès du grand-duc de Wurtzbourg.

en haut lieu. C'était grâce à lui qu'avait pu avoir lieu l'extradition de la fille d'Oliva, l'héroïne des rendez-vous nocturnes organisés par madame de la Motte dans les bosquets de Versailles, et où la fatuité du cardinal de Rohan avait cru recevoir de la reine elle-même de tendres gages de faveurs futures [1].

Le neveu du chevalier Hirsinger ne pouvait être que le bienvenu. Présenté par lui au marquis de Vibraye, alors ministre de France en Suède, il fut accueilli favorablement; celui-ci, d'ailleurs, frappé des qualités qui se révélaient déjà chez le jeune diplomate, l'attachait immédiatement à sa mission, en lui écrivant cette lettre si flatteuse.

LE MINISTRE DE FRANCE EN SUÈDE
A M. DE REISET FILS
chez M. son père, trésorier général du district à Colmar.

« Je serai fort aise, monsieur, de vous avoir auprès de moi lorsque j'irai en Suède; vous êtes jeune et vous aimez le travail. Ainsi il ne

1. Voy. *Lettres inédites de Marie-Antoinette*, publiées par le comte de Reiset, ancien ministre plénipotentiaire. Didot, 1876.

faut plus que des occasions pour vous former aux affaires. Il faut bien vous persuader, monsieur, que le mérite et le talent sont désormais les seuls titres pour obtenir des places dans la diplomatie. Les personnes mal partagées du côté de la fortune doivent se pénétrer de cette vérité encore plus que les autres. Toutes les places sont ouvertes à présent, il ne s'agit plus que de les mériter. J'ai bien du plaisir à penser, monsieur, que je vous facilite l'entrée d'une carrière où vous pourrez acquérir l'estime et la considération de vos concitoyens. L'estime et l'excellente réputation dont jouit monsieur votre père me font présumer que vous suivrez un si bon modèle, et on est bien heureux de pouvoir être utile à un père de famille honnête et vertueux qui a besoin de soulagement. Continuez, monsieur, à vous appliquer à l'allemand, surtout à le traduire et à le lire couramment. Votre écriture est fort bien, entretenez-vous pour qu'elle ne se gâte pas, elle est suffisamment bonne; il est inutile de peindre comme un écrivain de profession. J'ignore encore où nous pourrons nous rejoindre, *les circonstances ne*

sont point favorables et il faut attendre que les événements actuels se développent. Je vous manderai le point où il faudra nous réunir; en attendant continuez à vous appliquer et ce ne sera pas un temps perdu.

» J'ai l'honneur d'être très parfaitement, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

» VIBRAYE. »

Deux ans auparavant, à sa sortie du lycée de Colmar, où il avait fait d'excellentes études, il avait été étudier le droit à Strasbourg, où, à peine âgé de dix-neuf ans, il avait obtenu une dispense motivée de la façon la plus honorable pour passer ses examens de licence et soutenir la thèse avant la fin de l'année universitaire. Le maire de Strasbourg, qui lui accorda cette faveur, était alors le malheureux baron de Dietrich, lié de longue date avec la famille Reiset et qui devait plus tard monter sur l'échafaud, victime de son dévouement. Jacques avait trouvé à Strasbourg le plus affectueux accueil auprès d'un frère de son père, Fançois-Xavier Reiset de Rosheim.

François-Xavier de Reiset avait épousé mademoiselle Marie de Beyerlé, fille du directeur de la Monnaie de Strasbourg, et, depuis 1778, il succédait à son beau-père. C'était à la suite d'une singulière histoire qui se passa à l'époque de l'affaire du collier de la reine que M. de Reiset avait acquis cette situation à laquelle il n'eût pu prétendre si tôt, si la retraite de M. de Beyerlé n'eût été provoquée par un incident curieux à rapporter.

La surveillance que comportaient ses hautes fonctions à la Monnaie devait s'étendre naturellement à toutes les diverses phases de la fabrication, mais il lui eût été impossible d'en suivre lui-même tous les détails. C'était l'affaire des chefs de service placés sous ses ordres. Or, il advint, un jour, que l'un de ceux-ci laissa tromper sa vigilance; après avoir soumis au directeur de nouvelles pièces d'or dont on devait frapper une quantité considérable à l'effigie du roi, il ne s'aperçut pas qu'un ouvrier avait dans l'intervalle escamoté le coin sur le balancier un moment arrêté, et qu'il l'avait remplacé par un autre tenu tout prêt pour cette substitution. Les

pièces, dont la fabrication avait été reprise sans éveiller de soupçon, furent pesées selon l'usage, enfermées dans des coffres disposés à cet effet, et expédiées à Paris sous bonne escorte. Le précieux convoi arrivé, les coffres sont ouverts, et, à la stupéfaction générale, l'effigie de Louis XVI apparaît sur chaque louis d'or surmontée de deux cornes outrageantes [1]. On juge du scandale! L'explication était facile: l'un des ouvriers de la Monnaie de Strasbourg, secrètement affilié à quelque secte révolutionnaire, était le seul coupable; néanmoins M. de Beyerlé, victime expiatoire du grand mécontentement qui lui fut témoigné, résigna ses fonctions; sa démission fut acceptée, mais comme compensation à sa disgrâce et comme réponse à ses explications, ce fut M. de Reiset, le mari de sa fille, qu'on lui donna pour successeur.

1. Le comte de France d'Hezecques, dans ses *Souvenirs d'un page de la cour de Louis XVI*, attribue ce honteux procédé à une plate vengeance des amis du cardinal envoyé en disgrâce dans son évêché après l'affaire du collier. — La police s'empressa de faire disparaître cette scandaleuse monnaie, mais il en a échappé plusieurs pièces qui ont trouvé un asile dans le cabinet des curieux. M. d'Hezecques raconte qu'en 1794 il rencontra à Anvers un négociant de Valenciennes, grand amateur de médailles, qui en avait une entre les mains.

Cependant la Révolution commençait son œuvre néfaste, et les esprits les moins clairvoyants voyaient peu à peu grandir leurs inquiétudes.

Déjà la loi du 10 juillet 1790 sur la constitution civile du clergé avait froissé bien des consciences, et sans parvenir à créer une Église nationale, elle avait jeté dans toutes les âmes croyantes le désordre le plus profond. La majorité des prêtres avaient refusé avec indignation de prêter serment à ce qui leur semblait à juste titre un acte d'hérésie et de schisme, et dès lors une scission complète s'était élevée entre le prêtre assermenté et le prêtre insermenté. Malgré les foudres de Rome, seul le prêtre assermenté, reconnu par l'État, pouvait exercer officiellement son ministère. Quant au prêtre insermenté, victime de son devoir, chassé de son église ou de son abbaye, il en était réduit à se cacher au fond des bois. Embrasser l'état ecclésiastique ou entrer dans les ordres devenait, dans ces conditions, presque impossible, au moins pour l'heure présente.

Le prieuré ou le titre de chanoine auxquels dans des temps moins troublés Tony peut-être

eût pu prétendre, il ne fallait plus y songer en de pareils moments, et devant la marche menaçante des événements le jeune homme demeurait hésitant.

Après les derniers événements, Jacques, son frère aîné, avait dû quitter momentanément la carrière diplomatique, et, au mois de mai 1791, il s'éloignait de Paris plein d'angoisses sur ce qui allait se passer. Depuis le 18 février de l'année précédente, en effet, il était à Paris et il avait pu suivre jour par jour les progrès de la Révolution. Dans son journal de famille il relate fidèlement l'emploi de sa journée et les événements marquants dont il a été le témoin. A l'époque de son arrivée, la vie du grand monde est toujours une vie de fête, les théâtres continuent à s'emplir chaque soir, et bien peu de choses sont changées à la surface. L'étiquette est toujours la même à la cour; le roi et la reine continuent à dîner en public le dimanche aux Tuileries après la messe, et Jacques de Reiset relate plusieurs fois dans ses notes l'empressement que mettait la foule à venir assister au dîner de la famille royale.

L'admiration du jeune diplomate pour la reine était sans bornes.

« Cette princesse, disait-il, possède un charme et une grâce que peu de personnes ont comme elle à un si haut degré de perfection. »

« Il est de mode, écrit-il encore, d'aller maintenant vers quatre heures se promener aux Prés-Saint-Gervais, promenade champêtre au delà du faubourg Saint-Martin. Le soir on va aux Vaux-Hall ou chez Astley, faubourg du Temple, voir Franconi, l'habile écuyer qui a un cheval qui saute par-dessus deux autres. »

Malgré la foule qui continuait à se presser dans les lieux de plaisir et à courir aux réjouissances dont le jeune diplomate dans son livre de raison nous donne le détail presque chaque soir, la gravité des événements s'accentuait de plus en plus; la carrière diplomatique, qu'il espérait n'avoir quittée que pour quelques mois allait lui être fermée d'une façon définitive. Dans les deux lettres qui suivent, écrites à quelques semaines d'intervalle, M. de Vibraye allait lui enlever toutes ses illusions, si tant est qu'il en eût conservé. A travers les formules polies du

langage diplomatique, on sent l'anxiété et le désarroi qui régnaient dans tous les esprits.

LE VICOMTE DE VIBRAYE A M. DE REISET FILS
A COLMAR

A Paris, ce 19 janvier 1792.

« J'ai reçu, monsieur, votre lettre du 1er de ce mois; je suis très sensible aux vœux que vous voulez bien former pour moi, recevez-en tous mes remerciements. Je voudrais bien avoir quelque chose de positif à vous dire sur ce qui vous regarde, mais l'incertitude des événements et des circonstances me met dans la position de tout le monde : la mienne est tout aussi incertaine que celle de qui que ce soit; qui sait quand j'irai en Suède et si j'irai jamais? Je suis fort fâché pour vous, monsieur, de toutes ces variations, mais il n'y a personne qui ne soit dérangé par tout ce qui se passe. Profitez le plus que vous pourrez du temps que vous aurez de libre pour bien apprendre l'allemand et l'anglais. Quelque chose qui arrive cela vous sera toujours utile.

» Adieu, monsieur; dites bien des choses amicales pour moi à Monsieur votre père, et recevez l'un et l'autre les assurances des sentiments que je vous ai voués [1].

» LE VICOMTE DE VIBRAYE. »

A M. DE REISET, TRÉSORIER GÉNÉRAL DU DISTRICT
en son hôtel, rue des Deux-Clefs, à Colmar.

A Paris, ce 9 avril 1792.

« C'est avec beaucoup de peine, monsieur, que je vous annonce qu'il m'est impossible de prendre avec moi monsieur votre fils. Les circonstances où nous nous trouvons ont déterminé le roy et le ministère à supprimer l'ambassade de Suède dont j'étais pourvu; il n'y aura plus en Suède qu'un chargé d'affaires. Je vais en Danemark comme ministre; mais comme les affaires dans ce pays-là sont, à beaucoup près, bien moindres qu'en Suède, et que d'ailleurs les appointements de cette place ont été infiniment réduits, je suis obligé de me priver d'un secrétaire. J'ai un véritable regret, monsieur, de ne pouvoir être utile

1. Archives du château du Breuil-Benoit.

à monsieur votre fils, mais comme je n'emmènerai personne, vous jugerez aisément que c'est la nécessité des circonstances qui en est la cause. Si, par la suite, on me donne une mission plus importante, je n'oublierai sûrement pas monsieur votre fils, que j'aime beaucoup, et je serai toujours fort aise de trouver des occasions de lui rendre service.

» Agréez, je vous prie, les assurances des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

» VIBRAYE. »

De jour en jour, en effet, la France était en proie à une fermentation politique et sociale plus sourdement menaçante. Nombre de grands seigneurs partisans des idées nouvelles affichaient très haut un esprit libéral. Affaire de mode pour les uns, la Révolution apparaissait aux autres comme une ère nouvelle de bonheur et de liberté qui ferait disparaître peu à peu les inquiétudes et les abus. Beaucoup de gens en Alsace partagèrent ces généreuses illusions, et peut-être M. de Reiset, entraîné par ses instincts

de bonté et de désintéressement, fut-il de ce nombre. Son éloignement de Paris et du centre de la France devait préserver la ville de Colmar de la tourmente révolutionnaire et lui éviter ses fureurs sanglantes; aussi la noblesse d'Alsace émigra-t-elle en petit nombre, comptant sur le peu de distance de la frontière si la tranquillité se trouvait menacée. Cependant les événements se précipitaient, et l'insurrection du 10 août venait ouvrir les yeux à ceux que le patriotisme avait aveuglés par de si cruelles illusions.

Comme celle de tant d'autres, la destinée de Marie-Antoine de Reiset devait se ressentir des changements qui s'opéraient.

L'année suivante, la haute société se réunit encore, et Jacques de Reiset parle souvent dans ses notes des dîners et des concerts auxquels il est convié. Messieurs Trudaine et de Rayneval, le duc de Valentinois[1] et la princesse de Craon, qu'il voyait fréquemment, ont leur salon encore

1. Honoré-Charles-Maurice-Anne, duc de Valentinois, né en 1758, fils de Honoré III, prince de Monaco, et de Marie-Catherine de Brignole, dont les aventures furent célèbres et qui épousa en secondes noces le prince de Condé.

ouvert, mais le but est bien changé, et c'est moins pour se divertir que pour se confier ses craintes et ses inquiétudes qu'on se réunit maintenant. Il avait fréquenté assidument le salon de la célèbre comtesse de Sabran [1], dont la correspondance avec le chevalier de Boufflers est restée un des documents les plus curieux du xviii[e] siècle.

Bien en cour, bien apparentée, elle avait dans le monde une grande situation, et M. de Reiset voyait affluer les beaux esprits de l'époque dans son salon, dont les Polignac, M. de Vibraye et l'évêque de Laon [2] étaient les habitués. Très répandu dans le monde, d'une intelligence

1. Éléonore de Manville, comtesse de Sabran, avait épousé fort jeune un mari vieux et infirme qui mourut subitement à Reims pendant le sacre de Louis XVI. Restée veuve avec deux enfants, elle se lia avec le chevalier de Boufflers, qu'elle épousa en 1797 pendant l'émigration. Sa fille, fort jeune encore quand M. de Reiset la voyait à Paris, devait épouser le marquis de Custine, fils du général, qui monta sur l'échafaud si bravement, quelques jours après son père, laissant sa femme veuve à vingt et un ans. Boufflers l'appelait la reine des roses; son affection passionnée pour Chateaubriand la rendit célèbre.

2. Monseigneur Louis-Hector-Honoré-Maxime de Sabran, né en 1739, mort en 1811, évêque-duc de Laon, pair ecclésiastique, premier aumônier de la reine. — Il était le neveu, à la mode de Bretagne, de madame de Sabran, qu'il appelait sa *petite tante*.

vive et brillante, avide de voir et d'apprendre, M. de Reiset avait fréquenté les salons et les clubs. Depuis son arrivée à Paris il avait vu bien des événements, il avait entendu à la barre Robespierre et tous les orateurs de l'Assemblée nationale, et il se rendait compte de la gravité des circonstances; aussi la mort de Mirabeau, sur qui l'on fondait tant d'espérances, l'avait-elle vivement frappé. « J'assistai à la cérémonie, dit-il dans son journal; les boulevards ainsi que les rues adjacentes à la chaussée d'Antin étaient remplis de monde; ces funérailles étaient magnifiques et depuis bien longtemps on n'avait rien vu de pareil; il y avait douze cents gardes nationaux, la municipalité, le département, l'Assemblée nationale, le club des Jacobins, les districts et comités et tous les électeurs des députés des environs. La mort prématurée de cet homme peut avoir de terribles conséquences ». — Il comprenait qu'avec Mirabeau venait de s'écrouler le dernier espoir du parti constitutionnel, et en retournant en Alsace il ne se faisait plus d'illusions. Il quittait Paris sans regrets et, pressé de se retrouver au foyer de famille, il venait

travailler sous les yeux de son père, qui allait appliquer ses aptitudes remarquables et son ardeur au travail à l'étude des finances. Il commença dès lors à être avantageusement connu de nos meilleurs financiers, et notamment du baron Louis, qui put apprécier ses capacités lors d'une inspection des finances à la Recette générale de Colmar et qui ne l'oublia jamais.

A l'époque du retour de Jacques de Reiset à Colmar, Kléber, qui avait alors le grade d'adjudant général et dont la renommée était déjà grande après dix-huit mois seulement de service militaire, se trouvait à Colmar, son pays natal, où il était venu prendre un repos bien mérité après les brillants faits d'armes qu'il avait déjà accomplis. A cette époque ce n'était déjà plus un tout jeune homme; né à Strasbourg le 9 mars 1754, il perdit, l'année même de sa naissance, son père, qui occupait un modeste emploi dans la maison du cardinal de Rohan. Celui-ci prit l'enfant sous sa protection et chargea un curé du voisinage de lui faire commencer ses études. Ses dispositions pour les sciences exactes et le dessin étaient étonnantes; aussi, avait-il

débuté par étudier l'architecture, puis, poussé par son goût pour l'état militaire, il était entré à l'école où le roi de Bavière faisait élever les jeunes gens de famille destinés à devenir officiers. Jamais les portes de cette école, exclusivement réservée à la noblesse, ne se seraient ouvertes devant lui, si deux gentilshommes bavarois auxquels il avait rendu service n'avaient réussi à lever les obstacles qui s'opposaient à son admission. Ce fut là que le général de Kaunitz, fils du célèbre diplomate, frappé de ses aptitudes lors d'une inspection à l'école, lui fit obtenir une sous-lieutenance dans un régiment autrichien. Il avait alors vingt-trois ans. Au bout de sept années il n'était encore que lieutenant et, ne voyant aucune chance de trouver occasion de se signaler et d'obtenir un avancement plus rapide, il revint à Strasbourg, où l'influence de M. de la Galaisière[1] lui fit obtenir le poste d'inspecteur des bâtiments publics de la Haute-Alsace.

1. M. de Chaumont de la Galaisière fut le dernier intendant d'Alsace. Il fut nommé en 1778. On lui offrit en 1789 le ministère des Finances, qu'il refusa, et il émigra en Angleterre. Il mourut en 1803 dans les Vosges, chez son frère, qui avait été évêque de Saint-Dié avant la Révolution et auprès duquel il était venu vivre.

Un pavillon qu'il s'était fait construire d'après ses plans à côté des remparts, à Belfort[1], où il séjournait le plus souvent, existait encore il y a quelques années. Également attiré par l'étude des auteurs anciens et celle des philosophes contemporains, qu'il lisait avec passion, Kléber remplissait encore ces fonctions quand, en 1791, entraîné de nouveau par ses instincts militaires, il s'engagea comme simple grenadier dans un bataillon du Haut-Rhin et courut à la frontière défendre la patrie menacée. En quelques mois ses talents militaires l'avaient placé au premier rang. C'est précédé par le bruit de ses succès et de ses victoires qu'il revenait à Colmar. A sa supériorité morale il joignait les avantages physiques : sa taille élevée, son front large, couronné d'une longue et épaisse chevelure, ses yeux brillants d'intelligence et d'audace, sa voix chaude et vibrante, tout en lui respirait l'enthousiasme et la droiture, et il semblait qu'un courant de sym-

1. Ce fut lui qui reconstruisit, pendant un séjour à Belfort, les bâtiments conventuels du Chapitre des dames nobles établi à Massevaux, que la Révolution supprima après mille ans d'existence. C'est également sous sa direction que furent élevés plusieurs bâtiments dans des propriétés de M. de Reiset.

pathie irrésistible vous entraînât vers lui. Sa bravoure, sa mâle beauté, l'horreur qu'il témoignait pour toutes les mesures sanguinaires de la Révolution avaient fait promptement oublier la modestie de son origine et on l'avait très bien accueilli à Colmar. Ses anciennes fonctions d'inspecteur des bâtiments publics l'avaient mis en relations avec nombre de personnages importants de l'Alsace, et il comptait des amis dévoués dans la haute société de la province.

La famille de Reiset le voyait souvent, et, au bout de peu de temps, ses visites, qui se multipliaient, devinrent presque quotidiennes.

Marie-Anne de Reiset[1], la sœur aînée de Tony, était alors une jeune fille de vingt ans, aux cheveux noirs et aux yeux bleus, pleine de vivacité et d'intelligence, pour laquelle le jeune général ne tarda point à éprouver des sentiments fort tendres.

1. Marie-Anne de Reiset, à la main de laquelle Kléber avait inutilement prétendu, épousa plus tard Jacques de Schiélé, secrétaire du roi, inspecteur des armées, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur, né en 1758, mort en 1826. Il avait épousé en premières noces Marie-Anne de Muller.

Les deux jeunes gens s'étaient plu, ils s'étaient fait des aveux, et peut-être leur mutuelle inclination leur avait-elle inspiré des projets d'union qui ne devaient jamais se réaliser. On se réunissait fréquemment en famille et chez les quelques amis dont les salons étaient restés entr'ouverts malgré la rigueur des temps.

Ce fut en ce moment de repos et de calme, d'une durée si brève, que l'homme de guerre eut son heure de poésie. Poussé par un amour respectueux et discret, il composa un petit proverbe ayant pour titre : *Faute de parler on meurt sans confession*, dont Anne de Reiset, qui l'avait inspiré, tint avec succès le principal rôle et qui fut joué au château de Ribeauvillé, chez le comte de Baër, conseiller du roi de Bavière. Mais déjà les réunions mondaines prenaient fin pour faire place aux graves préoccupations suscitées par les événements; on ressentait partout le contre-coup des excès révolutionnaires qui s'annonçaient menaçants. Bientôt aussi, un nouvel ordre de départ venait interrompre brusquement le rêve de bonheur du général Kléber.

Le jeune Tony, en écoutant le récit des

batailles dont le jeune général avait été le héros, s'était pris pour lui d'une admiration enthousiaste, et ne le voyait pas s'éloigner sans un regret profond. Il l'accompagnait souvent dans ses longues promenades à travers la campagne; et, plus d'une fois, témoin de l'ardeur du jeune homme, Kléber, qui prenait plaisir à causer avec lui, s'était écrié :

— L'épée te siérait mieux que le petit collet; quand on a comme toi le cœur brave, mon enfant, on devient vite un homme à présent.

Tony l'avait écouté sans répondre; mais le général avait bien deviné la nature de son jeune compagnon, nature virile, qui, muette encore, se consultait, ne voulant prendre que d'elle-même une résolution qui allait modifier si complètement son existence entière.

C'était peu de temps après; Kléber avait rejoint l'armée sur les bords du Rhin. Un soir, le général venait de rentrer sous sa tente, et, penché sur des cartes, s'absorbait dans l'étude de la marche du lendemain lorsqu'un aide de camp vint lui annoncer qu'un volontaire est là, demandant à lui parler. Le jeune soldat est introduit, et quelle

n'est pas sa surprise en reconnaissant Reiset sous l'uniforme!

— J'ai voulu commencer comme vous, mon général, s'écrie-t-il; je me suis rappelé votre conseil, et me voici.

— Bien, cela, mon enfant, répondit Kléber en lui prenant la main; tu es un brave. Écris à ton père que je te garde près de moi et que tu feras ton chemin.

CHAPITRE II

Juin 1793 à Décembre 1795.

Reiset fait ses premières armes à la prise de Wissembourg. — Il est blessé et retourne à Colmar en congé de convalescence. — Son père est dénoncé comme suspect et menacé dans sa position. — Son frère se rend près de l'abbé Delille. — Bataille de Fleurus. — Brillant fait d'armes de Tony en Belgique. — Éloges publics que lui décerne Kléber, qui l'attache à son état-major. — Sa joie d'avoir des épaulettes. — Blocus de Maëstricht. — Affreuses souffrances des soldats par le froid. — Conquête de la Hollande. — Bataille de Dusseldorf. — Fatigues terribles éprouvées par Tony. — Son ardeur et son enthousiasme. — Il est nommé sous-lieutenant au 9e régiment de dragons.

Le régime de suspicion inauguré par la Terreur, après avoir fait trembler Paris tout entier, avait peu à peu gagné les provinces et s'était répandu sur tout et sur tous jusque dans les armées. Les formidables égarements et les sanglants excès de la tyrannie populaire devaient indigner plus qu'une autre encore l'âme droite

et loyale du général Kléber; plus d'une fois, ses franches révoltes de langage et sa fière attitude mirent sa vie en danger, et c'est entre deux gendarmes qu'on emmena à Paris, pour l'y incarcérer avec d'autres officiers supérieurs, cet héroïque soldat qui venait de conquérir ses grades par les plus hauts exploits. L'échafaud du baron de Dietrich, sur lequel tant de victimes des iniques sentences du Comité de salut public étaient montées à leur tour, l'attendait à Strasbourg, lui et ses compagnons. Il fallut que la Convention les arrachât à leurs accusateurs et proclamât qu'ils avaient bien mérité de la patrie.

Comme réparation nationale plus éclatante et plus complète, Kléber reçut un brevet de général de brigade; mais ce ne fut pas sans inquiétudes et sans quelque méfiance qu'il se le vit décerner, « car c'était en même temps, disait-il avec tristesse, un brevet pour la guillotine et la prison ». Ses fâcheux pressentiments ne le trompaient point et peu s'en fallut que ses plus généreuses actions ne tournassent encore contre lui.

Son désir de voir s'opérer entre des Français ennemis un rapprochement qui eût été peut-être possible et un apaisement qui eût été réalisable, ne devait servir qu'à le faire taxer d'incivisme. Sa générosité au combat de Saint-Florent, où il laissa la vie sauve à quatre mille Vendéens ses prisonniers, acheva de le rendre suspect. Sa destitution était déjà prononcée lorsque Marceau vint déclarer qu'il refusait le commandement en chef de l'armée si la direction des opérations militaires n'était confiée à Kléber. Devant un pareil ultimatum il fallut bien céder, et pourtant, la nouvelle campagne terminée, il fut mis à l'écart, puis exilé à Châteaubriant. Mais on se vit de nouveau forcé de le rappeler pour le mettre à la tête de son corps d'armée sous les murs de Charleroi, pour qu'il assurât la victoire de Fleurus, et la défaite du prince d'Orange, la prise de Mons, et le siège triomphal de Maëstricht.

C'est ainsi, en effet, que l'illustre général préluda au passage du Rhin, au blocus de Mayence, aux combats de Dusseldorf, et d'Altenkirchen. Ses victoires sur le prince de Wurtemberg ne devaient pas être moins brillantes, et c'est avec

20 000 Français seulement qu'il allait triompher des 60 000 Autrichiens de l'archiduc Charles. Sous les ordres d'un tel homme, on ne pouvait jamais marcher que dans le chemin du devoir et de l'honneur. Le 27 prairial de l'an I (15 juin 1793), Antoine de Reiset, du 4[e] bataillon des grenadiers du Haut-Rhin, faisait ses premières armes à la frontière bavaroise, à la prise de Wissembourg par le comte de Würmser, et bravement recevait le baptême du feu. Il n'avait pas encore atteint sa dix-huitième année. Dans l'action, Tony ayant été blessé grièvement à la jambe gauche et mis hors de combat, obtenait un congé de deux mois pour retourner dans ses foyers.

Transporté à Colmar, il retrouva son père inquiet et troublé. Fortement menacé dans sa position, il pouvait d'un jour à l'autre l'être également dans sa liberté, et il craignait que lui et les siens ne fussent atteints par la loi des suspects. Des dénonciations avaient été faites; on lui imputait à crime d'avoir servi Louis XVI, on lui reprochait de laisser sa femme et ses enfants fréquenter les églises; ses alliances de famille

sa naissance, ses habitudes étaient autant de griefs accumulés contre lui.

En voyant les brillants succès remportés par son fils, M. de Reiset se félicitait maintenant de l'enthousiasme juvénile qui avait entraîné Tony à embrasser l'état militaire; il se disait qu'en ce triste temps de crises, où l'on n'avait que le choix des périls, c'était à coup sûr le plus honorable et à tout prendre le moins dangereux. Craignant pour son fils aîné, il avait jugé prudent, après l'avoir gardé près de lui quelque temps, d'envoyer Jacques auprès de son ami l'abbé Delille, réfugié à Lutterbach, aux environs de Guchwiller. Le jeune homme resta près de lui et du marquis de Quetray pendant que l'illustre aveugle écrivait son poème de l'*Homme des champs*, cherchant à oublier dans l'étude et les occupations de l'esprit les horreurs du temps présent.

M. de Reiset devait échapper pourtant à tant de dangers réunis; et lorsqu'il fallut quitter de nouveau tous les siens, le 16 brumaire an I (6 novembre 1793), Tony partit plus rassuré sur leur sort. Il allait rejoindre, à Pont-à-Mousson, le 14e régiment de dragons, qui faisait partie du

corps d'armée de la Moselle commandé par Jourdan.

Les lignes suivantes, écrites en manière de notes après la bataille de Fleurus, nous peignent les impressions du jeune volontaire d'une façon saisissante.

« J'assiste pour la première fois à une grande bataille; Kléber commande l'aile gauche de l'armée. Je fais partie d'un escadron chargé de soutenir l'artillerie. L'affaire est chaude; nous perdons beaucoup de monde. Un dragon, mon voisin, est atteint par un boulet qui lui coupe le ventre; ses entrailles rejaillissent sur moi et me couvrent de débris sanglants. Tout près de moi, l'officier qui commande mon peloton a son portemanteau mis en pièces par un autre boulet. Au même instant, un chef d'escadrons, qui faisait exécuter un mouvement en avant, reçoit une balle dans la bouche et tombe mort. »

Jourdan, puissamment aidé par Kléber, sortait vainqueur de la lutte et remportait cette belle victoire de Fleurus qui fit grandement honneur, une fois de plus, au courage de nos armées.

Au mois de juillet, Tony se distingue de nou-

veau par un brillant fait d'armes. Dans une reconnaissance près de Tongres, en Belgique, il est atteint de plusieurs coups de sabre. Saisi par surprise et fait prisonnier, il est tenu sous bonne garde. Le lendemain, avec sept de ses camarades, prisonniers aussi, qu'il entraîne par son ardeur, il se jette impétueusement sur ses gardiens. Le poste entier est désarmé par les huit dragons, qui s'emparent des chevaux en un tour de main, galopent toute la nuit et rejoignent leur régiment au matin.

« Quelques jours après, écrit brièvement Antoine de Reiset, le général Kléber nous passait en revue; il m'aperçut, vint à moi tout de suite et me signala comme m'étant bravement conduit; puis, après m'avoir félicité devant tout le régiment, il m'annonça qu'il m'attachait à son état-major.

» J'étais nommé adjoint aux adjudants généraux. Le 5 thermidor an II (12 août 1794) je pars pour Liège, où je devais m'équiper, ravi de me voir des épaulettes et d'avoir un cheval à moi. Quelques jours après, je tombe malade. Je suis fort inquiet de moi, craignant aussi d'avoir

la gale, dont tout l'état-major était plus ou moins infecté. Heureusement il n'en est rien, je me sens promptement mieux et je vais rejoindre l'armée de Sambre-et-Meuse à Cologne.

» Le 1er octobre 1794, nous sommes en vue de Maëstricht; le 2, nous passons la Roër[1], un affluent de la Meuse. Je quitte alors avec Kléber le blocus de Maëstricht, où nous laissons dix-huit mille hommes. Nous revenons bientôt avec un renfort de vingt mille, et nous attaquons par la porte de Bois-le-Duc le fort Saint-Pierre, après avoir ouvert la tranchée. Pendant le bombardement et l'incendie de la ville, qui ont duré trois jours, j'ai eu mon uniforme brûlé par trois grenades venues de l'ennemi, qui ont glissé sur moi sans me faire aucun mal. »

Le 24 novembre, la ville se rend enfin. Cette victoire est bientôt suivie de beaucoup d'autres. Pendant l'hiver de 1794-95, nos soldats, pleins d'ardeur, envahissent la Hollande; ni le manque de vivres ni l'état lamentable de leurs uniformes incomplets et déchirés ne peuvent les arrêter;

1. De 1801 à 1814 la Roër donna son nom à un département français qui avait pour chef-lieu Aix-la-Chapelle.

ils vont, à peine vêtus, par un froid de 17 degrés, et, le 20 janvier 1795, ils entrent dans Amsterdam.

La Hollande était conquise et constituée par Pichegru en Province batave.

Bientôt après, l'Espagne, occupée par Moncey, et la Prusse battue, signaient la paix de Bâle, (5 avril et 22 juillet 1795). Nous y gagnions les provinces de la rive gauche du Rhin.

Sauf un court séjour à Colmar, Antoine de Reiset n'avait pas quitté Kléber, à l'état-major duquel il était resté attaché. Au mois de juillet, il le suivait à Crevelt en Prusse. Au mois d'août, il était avec lui à Oberingstein près de Mayence, où se trouvait le quartier général. Le 20 fructidor an III il était au passage du Rhin à Dusseldorf.

Une lettre de Reiset à son père, datée de Dusseldorf, au lendemain de la bataille, en retrace les péripéties avec l'ardeur et la sincérité de son jeune enthousiasme.

« Dans la nuit du 19 au 20, nous avons enfin passé ce fleuve si redoutable. L'ennemi, ne s'attendant pas à ce passage, nous a laissés maîtres

de ses retranchements et d'une bonne partie de l'autre rive. Nos braves soldats ont pris d'assaut la citadelle de Dusseldorf et y ont pénétré sous le feu redoublé de l'ennemi. Nous avons fait des prises inouïes tant à Dusseldorf que dans les environs.

» Je me suis emparé, pour mon compte, de deux chevaux qui me paraissent superbes. Les papiers publics vous apprendront nombre de traits de bravoure et d'actions d'éclat. Demain peut-être aurai-je de nouvelles victoires à vous annoncer; il faut que nous allions chez lui tirer les oreilles à monsieur l'Empereur, si nous voulons bientôt avoir la paix. Je vous promets des détails sur nos succès. Pour le moment, je suis tellement exténué de fatigue que c'est à peine si je vois ce que je vous écris. Voilà trois jours et trois nuits que je passe à cheval sans cesser presque de me battre; mais ni périls ni fatigues ne doivent arrêter un Français, et la mort ne peut l'effrayer lorsqu'il est sûr de mourir avec gloire. N'ayez du reste aucune crainte sur mon sort, j'ai tant de fois échappé aux plus grands périls que je me crois maintenant, avec l'aide de Dieu, au-

dessus de tout danger, et j'ai le ferme espoir que bientôt je pourrai vous dire avec bien d'autres : Ce n'est pas en vain que nous avons travaillé à sauver notre malheureux pays et à lui rendre la paix et la tranquillité dont il a tant besoin.

» Votre fils respectueux et constamment attaché pour la vie.

» TONY. »

A la fin de l'année, étant à Oberingstein, le ministre de la guerre Petiet lui envoyait le brevet de sous-lieutenant (26 décembre 1795). Il était nommé au 9e régiment de dragons et avait la satisfaction de rester sous les ordres de Kléber. Il avait à peine vingt ans, et trois ans ne s'étaient pas écoulés depuis qu'il était entré dans l'armée comme simple soldat.

CHAPITRE III

Janvier 1796 à Décembre 1798.

Reprise des hostilités. — Défaite du prince de Wurtemberg. — Reiset est blessé au passage de la Sieg. — Nouveaux combats. — Il a un cheval tué sous lui à Butzbach. — Prise de Francfort. — Admirable bravoure de Ney. — Tony à ses côtés a un cheval tué sous lui. — Mouvement de retraite. — Défaite de Wurtzbourg. — Mort de Marceau. — Séjour de Kléber à Colmar. — Ses entretiens avec Tony. — Le certificat qu'il lui délivre. — Lettre du général Ney. — Le baron Édouard de Reiset. — Voyage de Tony à Paris. — Les messieurs et les citoyens. — Traité de Campo-Formio. — Enthousiasme qu'excite Bonaparte sur son passage. — Départ de Kléber pour l'Égypte. — Tony va lui faire ses adieux. — Madame Bonaparte. — La maison de la rue Chantereine. — Reiset rejoint son régiment à Huningue.

Janvier 1796.

« Je suis à Colmar pour quelques jours en congé, écrivait le jeune sous-lieutenant au mois de janvier 1796; l'armistice demandé par le général autrichien est, dit-on, le préliminaire d'un arrangement définitif et l'on croit que la paix générale sera avant peu conclue et signée. Puisse cet heureux événement se réaliser! »

Ces espérances de paix ne devaient pas être de longue durée, et dès le mois de mai 1796 la trêve était rompue; mais Kléber avait employé ces cinq mois à réorganiser tous les services de l'armée, à fortifier les points faibles et à remonter le moral de ses troupes. Toujours vêtu simplement d'un uniforme sans broderies ni panaches, indifférent pour lui-même aux plus dures fatigues, il savait inspirer une confiance sans bornes aux hommes qui le voyaient donner partout l'exemple de l'abnégation et du courage; aussi arriva-t-il en ce peu de mois à reconstituer son armée. A la reprise des hostilités, elle se trouvait dans les meilleures conditions où elle eût été jamais.

Dans une lettre du 23 mai 1796, Reiset annonçait à son frère que la campagne venait de se rouvrir.

Andernach, le 3 prairial an IV (23 mai 1796).

« Hier au soir, mon cher ami, à six heures, les Autrichiens ont rompu la trêve; un aide de camp du prince de Wurtemberg est en otage à Coblentz, et le 12 on tiraillera. Le général

Kléber, qui est encore à Crevelt, commandera toutes les divisions de l'aile gauche, et vraisemblablement son quartier général sera à Dusseldorf. Lorsque les tonnerres gronderont, la satisfaction sera complète dans notre armée, toutes les musiques se sont assemblées sur le Rhin et y ont fait retentir notre joie. Il paraît que c'est nous, ou plutôt le général Kléber qui commencera à montrer à ces fiers sots que nous sommes leurs maîtres.

» Sois persuadé, mon cher ami, que ce dernier coup nous ramènera cette douce paix, l'espoir de tout le monde. Témoigne à papa combien je suis fâché d'être si en retard avec lui; bien vraiment je n'ai pas eu le temps de lui écrire, ni à toi, mon ami; j'ai toujours été en courses; je viens encore de fourrager à quinze lieues sur les derrières et je n'ai pas eu peu de peines, je t'assure. Je t'embrasse du meilleur cœur et suis ton frère et ami sincère.

» TONY. »

Quelques jours plus tard, il donnait à son frère de nouveaux détails.

Mulheim, le 12 prairial an IV (31 mai 1796).

« Mon cher ami, cette nuit, à minuit, nous avons passé le *Nupper* et sommes arrivés à quatre heures du matin dans Mulheim, vis-à-vis de Cologne, sur la rive droite du Rhin. Le général a fait faire des reconnaissances jusqu'à deux lieues au delà de la ville; il a vu l'ennemi, qui s'est retiré à son approche. Demain nous attaquons encore et ferons passer la Sieg aux Autrichiens; puis nous la passerons nous-mêmes. On dit qu'ils sont forts de l'autre côté de cette rivière de 15000 hommes sans compter ce qu'ils ont sur la Lahn; mais, comme dit le proverbe : *A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.* C'est de cette campagne que l'on pourra espérer quelque chose de décisif; plus que jamais les combats seront opiniâtres, plus que jamais le sang de nos ennemis coulera et, se mêlant avec celui de nos braves, contentera peut-être leur sot orgueil et leur sanguinaire opiniâtreté à continuer la guerre.

» Tout est content, heureux, le soldat a des vivres assurés pour longtemps; il est bien

habillé, bien discipliné et surtout bien disposé.

» Le général Jourdan est sur la droite dans le Hünsrück [1], avec beaucoup de cavalerie; il agira conjointement avec l'armée du Rhin pour reprendre la ligne de Mayence, tandis que de ce côté nous marchons vers cette ville et arriverons aussi tôt que lui pour en faire le siège. Il faut espérer que notre ardeur sera récompensée et nos travaux et nos peines couronnés de succès. Je voudrais, mon cher ami, pouvoir te voir près de moi pour te laisser jouir de nos succès et te faire partager notre gloire. Pendant que je t'écris, le général me fait appeler pour monter à cheval, il a reçu une lettre du général en chef qui l'engage à presser sa marche sur la Lahn pour y arriver avec lui; je vais porter des ordres.

» Adieu, mon bon ami, porte-toi bien, embrasse pour moi mes bons parents, adieu, je pars.

» Ton dévoué frère

» TONY. »

Le début de la nouvelle campagne de Sambre-et-Meuse allait être un succès, et Kléber allait

1. Massif de montagnes important.

y briller au premier rang. Kléber avait pour mission de faire abandonner aux troupes ennemies la rive gauche du fleuve et dès les premières rencontres les avant-gardes postées sur la Sieg furent complètement culbutées. Ce n'était que le prélude d'une journée plus chaude.

4 juin 1796.

« A Altenkirchen, le 4 juin, dit M. de Reiset dans ses notes, Kléber attaque à la pointe du jour le prince de Wurtemberg; dès que nous arrivons sur les hauteurs opposées à celles d'Altenkirchen, il partage ses troupes en trois colonnes; celle de droite et celle de gauche doivent attaquer l'ennemi sur les flancs, tandis que la colonne du centre l'aborde de front. — La bataille n'a duré que deux à trois heures, mais n'en a pas été moins sanglante, car l'ennemi a déployé pour se défendre la plus grande intrépidité; on a fait 25 000 prisonniers, et le reste, en déroute, est rejeté au delà de la Lahn. Dans l'action au passage de la Sieg, ajoute brièvement le jeune homme, je fus blessé assez sérieu-

sement d'un coup de lance qui m'atteignit au côté gauche. »

19 juin 1796.

« Le 19 juin, le général Kray attaqua brusquement Kléber à Uckerath, dans la nuit, mais repoussé avec intrépidité, il dut bientôt abandonner les hauteurs dont il voulait nous chasser. Je ne pris pas part à l'action, je souffrais encore vivement de ma blessure et avais été chargé de diriger vers le pont de la Lahn, pour le mettre en sûreté, un trésor important et les drapeaux pris à l'ennemi pendant la journée d'Altenkirchen. »

La première opération de l'armée de Sambre-et-Meuse sur la rive droite du Rhin était terminée; dans la seconde partie de la campagne, elle allait de nouveau remporter des avantages sérieux. Marceau avait passé le Rhin à Kehl, près de Strasbourg, le 24 juin, et l'armée avait repris aussitôt l'offensive.

9 juillet 1796.

« Nous avions passé la rivière sur trois ponts, le 9 juillet, et à Butzbach nous remportâmes un avantage important.

» Dans l'action j'eus mon cheval tué d'un coup de feu au-dessus de la cuisse. Vers la fin de l'affaire je pus venir au secours de Ney, qui, malgré une bravoure et un courage admirables, sentait ses troupes faiblir devant le nombre. J'accourus avec mes hommes pour le soutenir, et malgré le peu de monde que je lui amenai, je fus assez heureux pour le dégager. »

12 juillet 1796.

« Le 12 juillet nous arrivons sous les murs de Francfort, et Kléber fait aussitôt cerner la ville. Le bombardement dure deux jours et le 16 elle se rend. Nous prenons possession de cette riche et populeuse cité; la ville est imposée de huit millions et le quartier général est installé à Wiesbaden. »

10 août 1796.

« Le général Jourdan a repris hier le commandement de l'armée qu'une indisposition grave l'avait forcé de remettre sous les ordres de Kléber pendant cinq jours. Ces cinq journées ont été marquées par autant de victoires. Le 7 il

s'empara de Bamberg; le 8, forçant l'ennemi à reculer, nous occupons Forchheim, et le 9 nous entrons dans Nuremberg. Ney a été fait général de brigade sur le champ de bataille. Ce n'est que la juste récompense du courage et de la bravoure au-dessus de tout éloge qu'il a déployés pendant la campagne et principalement durant cette journée. »

17 août 1796.

« Nous avons eu un engagement assez sérieux à Butzbach; je marchai sur l'ennemi avec vigueur et j'eus encore un cheval tué sous moi. C'était le second depuis deux mois; j'eus la satisfaction de recevoir de vifs éloges de Kléber et de Ney. »

Cependant les rivalités et les divisions qui n'avaient cessé d'exister sourdement entre Kléber, Jourdan et Moreau s'aggravaient de plus en plus : forcée de battre en retraite devant l'armée de l'archiduc Charles, notre armée éprouvait successivement plusieurs échecs. Kléber, qui n'avait fait qu'exécuter les mouvements que Jourdan lui avait prescrits, lui reprochait hautement d'être la

cause des derniers revers et blâmait cette retraite précipitée qui allait se terminer par la défaite de Wurtzbourg.

23 août 1796.

« Le 23 août, Bernadotte essuya un revers près d'Amberg; j'étais resté avec Ney dans la division Colleaud, et pendant l'engagement je ne le quittai pas d'un instant; il fit des prodiges de valeur, je ne pourrais trop vanter son admirable bravoure.

» J'eus encore un cheval tué, c'était le troisième durant cette campagne; pendant que reposés à pied un instant pendant le combat, nous attendions la fin des mouvements rétrogrades, une balle vint frapper un morceau de pain, que je commençais à manger et tenais à la main, sans me faire aucun mal. »

Le mouvement de retraite de l'armée ne s'exécutait pas sans périls et sans dangers; le soldat, sans subsistances, manquant de tout, même d'effets d'habillement, était découragé par la misère et les privations.

« Nous marchons péniblement et lentement

défendant le terrain pied à pied par une chaleur affreuse. Le pays est difficile, l'ennemi est supérieur en nombre et a l'immense avantage de manœuvrer dans une contrée qui lui est connue.

» Après mille fatigues et marches périlleuses, sans vivres d'aucune sorte, nous sommes épuisés, nous passons les journées à nous battre et les nuits à marcher. Le 3 septembre l'ennemi nous attaque à Wurtzbourg et nous livre cette grande bataille où, après des prodiges de valeur, il reste vainqueur. Mon domestique a été pris avec mes effets et mes chevaux; il ne me reste plus rien et nous sommes tous dans le même état de dénuement absolu et d'épuisement complet. »

La mort de Marceau allait attrister encore la fin de cette malheureuse campagne si bien commencée et qui allait s'achever d'une façon si lamentable.

19 septembre 1796.

« C'est le 19 septembre que le général Marceau fut mortellement blessé. Il couvrait avec

sa division le reste de l'armée qui continuait sa retraite, et il était à cheval en avant des troupes selon sa coutume, observant avec une lunette les mouvements de l'ennemi qui marchait sur nos traces. Un soldat croate, caché derrière un buisson isolé, le visa à loisir et l'atteignit en pleine poitrine. Pendant qu'on le transportait dans une maison de paysans, on aperçut le meurtrier, qu'un coup de pistolet arrêta dans sa fuite. On ne pouvait songer à transporter le général plus loin, et bientôt l'avant-garde ennemie, commandée par le général Kray, fut devant la maison. Tout effort pour le sauver devait demeurer inutile, et malgré les soins du chirurgien que lui amena lui-même le général de Kray, il mourut quelques heures plus tard; il n'avait que vingt-cinq ans. Ce fut dans le camp retranché de Coblentz qu'il fut enterré, et, au moment des obsèques, les Autrichiens demandèrent à se joindre à nous pour défiler devant le corps et lui rendre les honneurs.

» Spectacle admirable que cette multitude pleurant le sort de ce jeune héros qui avait su s'attirer l'admiration et le respect de ses adver-

saires eux-mêmes et qui voyait réunies devant son cercueil deux armées ennemies oubliant leurs querelles pour venir s'incliner devant sa tombe et lui apporter le tribut de leur glorieuse admiration. Un immense concours de peuple était accouru de toutes parts; c'est une chose vraiment unique que peut-être il ne sera donné jamais à personne de revoir[1]. »

25 décembre 1796.

Quelques jours plus tard, Tony reçut l'ordre de partir pour Metz et Strasbourg, et, le 25 décembre 1796, il obtenait en récompense de sa brillante conduite pendant la campagne le brevet de lieutenant dans son même régiment.

Après la bataille de Wurtzbourg, Beurnonville avait remplacé Jourdan dans le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, et ce n'est que sur les instances de ce dernier que, malade et

1. Un monument lui a été élevé à Altenkirchen, en 1862, par le comte de Reiset, propre neveu du lieutenant-général de Reiset, qui était alors ministre de France à Darmstadt et dans le duché de Nassau. — Voy. la *Mort de Marceau*, par le comte de Reiset, dans les *Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, t. XII, pp. 172-180.

mécontent, Kléber avait consenti à rester près de lui pour lui prêter son concours. — Nommé général en chef à la demande même de Beurnonville[1], il n'avait répondu qu'en refusant cet honneur et en priant le ministère d'accepter sa démission.

Attaché à son état-major, Tony restait quelques mois indécis sur le parti à prendre, hésitant à rejoindre son corps en Italie ou à demander son passage dans un autre régiment. Enfin au mois de février le gouvernement accepta la démission que Kléber avait donnée avec tant d'insistance et au mois de mars le commandement fut définitivement confié à Hoche.

« Je vais à Colmar en congé, écrivait alors Reiset, et j'attends prochainement Kléber qui m'a promis de venir de Strasbourg passer quelques jours à Colmar pour voir ma famille. Son avis me décidera sur ce que je dois faire. »

Au mois de mars, en effet, Kléber, cédant aux

1. Le général, puis maréchal de Beurnonville, n'ayant pas d'enfant, adopta son neveu, le général de Beurnonville, pair de France et aide de camp du duc d'Angoulême, qui épousa la propre nièce de Tony de Reiset, Colette-Désirée-Thérèse de Reiset, née en 1805, morte en 1833.

instances de son jeune camarade, venait séjourner quelque temps à Colmar dans la famille de Reiset. Ses succès sur le champ de bataille ne lui avaient pas fait oublier les rêves qu'il avait faits quatre ans auparavant. Il retrouvait d'ailleurs Marie-Anne, la sœur de Tony, aussi jolie et séduisante qu'à l'époque où il l'avait quittée et il apprenait vite que la jeune fille avait refusé jusqu'alors tous les partis qui s'étaient présentés, et qu'elle semblait en outre décidée à faire de même par la suite. C'était d'excellentes raisons pour croire sans fatuité qu'elle n'avait pas été insensible à ses soins et qu'il n'était pas étranger à cette résolution.

Cette fraîche idylle, hélas! ne devait pas avoir de lendemain, et la mort tragique de Kléber trois ans plus tard devait en être le dénouement.

Mais Marie-Anne de Reiset garda précieusement pendant de longues années le culte du héros; ce ne fut que longtemps après l'assassinat de Kléber en Égypte qu'elle consentit, sur les instances de sa famille, à se laisser marier. Elle n'était plus jeune lorsqu'elle épousa M. de Schiélé, qui était lui-même beaucoup plus âgé qu'elle.

Durant son séjour à Colmar, Kléber ne se sépara guère de son jeune camarade, qu'il affectionnait davantage depuis qu'il l'avait vu en face de l'ennemi. Tous deux faisaient ensemble de longues promenades, parcourant le pays environnant. Ils prenaient plaisir à ces longues causeries familières, se rappelant les fatigues et les périls qu'ils avaient partagés, le grand homme instruisant son jeune élève qui s'enthousiasmait au récit des grandes choses que rêvait d'accomplir son général, et s'indignant avec lui des crimes qu'on commettait chaque jour au nom de la liberté.

Animé d'un ardent amour de la patrie, joignant au plus grand courage le plus complet désintéressement, il avait cru que tous étaient animés des mêmes sentiments patriotiques. Sa désillusion avait été cruelle en voyant ceux que leurs intrigues avaient conduits au pouvoir uniquement préoccupés de leurs intérêts ou de leurs vengeances; au moral, abreuvé de dégoûts; au physique, vivement éprouvé par les fatigues de la dernière campagne, il songeait à abandonner complètement le service pour se remettre à la

profession d'architecte qu'il avait exercée dans sa jeunesse. Pour occuper ses loisirs, il reprenait volontiers le compas et la règle et dressait lui-même les plans de divers bâtiments pour les propriétés de M. de Reiset autour de Colmar. De nombreux tracés, précieux témoignages de l'amitié du grand homme, sont encore pieusement conservés dans la famille.

Bien loin pourtant de refroidir l'ardeur militaire de son jeune camarade et de lui enlever l'espoir de voir revenir des jours meilleurs, il souriait à son jeune enthousiasme; et lorsque après un séjour, trop court à son gré, Kléber, accompagné de Tony, repartit pour Strasbourg, celui-ci, sur les conseils de son général, se décidait à passer du 7e au 17e dragons. — « J'aurais pu, dit-il dans ses notes, me faire attacher à un état-major, Kléber toujours plein de bonté et de bienveillance m'avait chaudement recommandé au général de Sainte-Suzanne et au général de la Broize qui, tous deux, me demandaient comme aide de camp, mais je refusai, préférant rester au 17e. »

La recommandation ne pouvait être plus pres-

sante, et Tony devait être fier de mériter de pareils éloges. Voici la copie du certificat délivré par le général, déposée aux bureaux de la guerre dans l'an VII (1799).

ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE

Au quartier général de Strasbourg, le 6 floréal an V (25 avril 1797).

« Le général de division Kléber atteste que Marie-Antoine de Reiset, sous-lieutenant au 7e régiment de dragons, et adjoint aux adjudants généraux à l'armée de Sambre-et-Meuse, a servi près de lui en cette qualité pendant les campagnes de l'an II, III et IV de la République; que son zèle, son activité et ses talents militaires méritent les plus grands éloges et que dans toute occasion il s'est conduit avec la plus grande valeur et la plus grande intrépidité. En foy de quoi je lui ai délivré le présent certificat pour lui servir et valoir en tant que de besoin.

Signé : KLÉBER ».

Ce n'est pas seulement par Kléber que Tony avait su se faire apprécier; ses chefs et ses camarades lui rendaient justice et tous avaient pour lui autant d'estime que de sympathie. Le

général Ney, qui mérita plus tard par sa vaillance d'être appelé le brave des braves, avait pour lui la plus vive amitié, et la lettre suivante qu'il lui adressait un peu plus tard montre combien il avait à cœur de lui témoigner son affection. Tony lui avait envoyé une recommandation pour l'un de ses amis, et voici la réponse qu'il en recevait :

ARMÉE DU DANUBE, 6e DIVISION

Au quartier général à Niederfrük, le 29 thermidor an VII.

« J'écris à l'instant, mon cher Reiset, à votre protégé Morin que je serai charmé de l'avoir près de moi en qualité d'officier de correspondance, en attendant que les circonstances me permettent de lui trouver un débouché plus favorable à son avancement. Je suis flatté, mon cher Reiset, d'avoir pu saisir cette occasion pour vous obliger sous quelques rapports. Je désirerais en connaître d'autres qui puissent vous être agréables, vous verriez combien mon amitié pour vous répondra toujours à votre attente.

» Amitié cordiale.

Signé : NEY. »

L'amitié que le général Ney témoignait au jeune sous-lieutenant après l'avoir vu combattre à ses côtés ne devait jamais se démentir, et Tony ne devait pas être le seul, dans sa famille, à lui rendre son affection et son dévouement. Lorsque l'infortuné maréchal, *entraîné*, comme il l'a dit plus tard dans son procès, eut oublié ses serments à Louis XVIII et fut contraint de s'enfuir, ce fut avec le passeport du baron de Reiset qu'il put quitter Paris et se réfugier en Auvergne; ce fut sous son nom qu'il fut arrêté par quatorze gendarmes au château de Bassanis près d'Aurillac. Le baron Édouard de Reiset [1], son aide de camp depuis plusieurs années, s'était dévoué pour le sauver. C'était le cousin germain de Tony [2].

Cependant ce dernier avait hâte de se rapprocher de son protecteur; il s'adressait à son père

1. Édouard-Jean-Népomucène, baron de Reiset, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, aide de camp du maréchal Ney, officier d'ordonnance du roi Jérôme de Westphalie. Né à Delle (Alsace) en 1785, mort à Paris en 1857. Il avait épousé Marie-Adèle du Temple de Mézières, dont il a eu un fils mort sans postérité et une fille, mariée au vicomte de Grandval.

2. Voy. Vaulabelle, *Histoire de la Restauration*.

pour lui demander avec instance l'autorisation d'aller rejoindre Kléber à Paris.

Strasbourg, 9 messidor.

« Je sors à l'instant, mon cher papa, de chez le général Moreau, qui va prochainement retourner à Paris. Je lui ai vu donner l'ordre à Dumas, l'aide de camp de Kléber, de se rendre à Paris pour y porter des dépêches au Directoire et à son général. Je vais vous dire le but de sa mission : c'est d'engager le général Kléber, de la part du Directoire et de Moreau, à venir commander l'armée du Bas-Rhin à la place de Hoche, qui commande présentement celle des côtes de Brest. L'espoir de servir de nouveau avec le général Kléber et le désir de pourvoir à Paris à mon avancement m'ont fait oser vous faire la proposition d'y aller avec Dumas. Il part en un cabriolet seul et reste à Paris six jours, d'après la permission du général Moreau, qui m'en donnera une pareille pour aller avec lui.

» D'après l'avis de plusieurs officiers de mes amis, il n'est pas douteux que j'obtiendrai sur les

lieux, dans ce peu de jours, bien plus que je n'aurais ici; d'ailleurs je suis certain que le général Kléber obtiendra pour moi un poste près de lui; s'il reprend du service, mon plus grand désir est de pouvoir le suivre. Je verrai en même temps le général Scherer, mais je vous promets surtout de revenir avec Dumas; du reste je ne ferai rien et ne promettrai rien si votre aveu ne m'y décide entièrement. Ne trouvez pas mauvais que je vous adresse cette proposition, car c'est d'après le conseil de Dumas et de plusieurs autres que j'ai pris sur moi de vous la faire. Quant à la dépense, il ne m'en coûtera que pour l'aller et le retour, et ce sera fort peu, puisque Dumas a son cabriolet. Pendant le séjour à Paris je serai chez Jacques et nous arrangerons tout de la manière la plus économique. »

A cette lettre si soumise, M. de Reiset répondait par un acquiescement, et Tony partait enfin pour Paris; mais Kléber allait décliner toute offre de reprendre du service et aucun des beaux projets de Tony n'allait se réaliser.

« Le 28 juin 1797, écrivait-il dans son journal,

je partis de Strasbourg pour aller à Paris rejoindre Kléber à Chaillot. Je le trouvai installé dans ce qu'il appelait son ermitage, pavillon isolé situé sur les hauteurs de Chaillot, d'où l'on embrasse toute la vue du Champ-de-Mars. Il vit là très retiré, traité presque en suspect par le gouvernement, auquel il n'a pas craint de témoigner son peu de sympathie. Il s'occupe d'études militaires et ne voit que ses anciens compagnons d'armes. Jourdan, avec lequel il s'est réconcilié, est avec Moreau un de ses hôtes les plus assidus. »

Vivant dans la retraite, tous deux voyaient avec douleur la France, pour laquelle ils avaient tant de fois combattu, livrée aux dissensions intérieures, tandis qu'à l'extérieur la guerre demeurait menaçante; Kléber laissait passer le 18 fructidor sans y prendre part, ne voulant se mêler ni aux vainqueurs ni aux vaincus, et restait ainsi dix-huit mois sans être employé. Bien plus, sa brutale franchise, le mépris qu'il témoignait aux membres du gouvernement le firent promptement désigner comme royaliste, et il fallut les preuves du dévouement qu'il

avait tant de fois montré envers sa patrie pour le faire rayer des listes de proscription.

Il ne devait sortir de son repos que pour faire partie de l'expédition d'Égypte.

« Pendant mon séjour à Paris, ajoute Reiset, j'eus occasion maintes fois de constater en fréquentant divers officiers combien les formes extérieures adoptées dans l'armée du Rhin et dans celle d'Italie sont différentes. L'armée d'Italie se glorifie d'être une armée révolutionnaire composée uniquement de *citoyens*, et non une armée de *messieurs*, comme ils nous appellent dédaigneusement. Une division que Bernadotte avait amenée d'Allemagne en Italie se distinguait particulièrement par des formes plus policées, et les deux armées formaient vraiment un contraste frappant. »

Il est curieux d'observer combien les tendances aux anciens usages commençaient à se faire jour et quelles rivalités les différences d'éducation ou de savoir excitaient déjà dans l'armée. Le peu qui restait encore des formes austères de la République et de la Révolution n'allait pas tarder à disparaître, et, deux ans plus tard, en reve-

nant à Paris, M. de Reiset devait rester stupéfait en voyant le changement complet que ces deux années seulement avaient suffi à produire dans les usages et dans les mœurs.

Le traité de Campo-Formio qui terminait la campagne n'était guère qu'une suspension d'armes, et la France devait bientôt voir s'élever contre elle une coalition plus terrible que les précédentes, à laquelle, à l'exception de la Prusse et de l'Espagne, toutes les puissances allaient prendre part.

Quelques mois auparavant, en novembre 1897, Bonaparte avait traversé la Suisse pour se rendre au congrès de Rastadt, et on l'avait salué à son passage du nom de pacificateur dans les lieux mêmes qu'allaient ravager les armées françaises. La ville de Berne avait illuminé en son honneur, et c'est au milieu d'une double haie de voitures et de carrosses brillamment décorés et éclairés, dans lesquels se trouvaient les plus jolies femmes, qu'il avait fait son entrée dans la ville. Partout sur son passage des députations de jeunes filles venaient lui offrir des fleurs en signe de bienvenue, et pourtant la Suisse, qui

accueillait les Français avec tant d'enthousiasme, allait bientôt cruellement ressentir toutes les horreurs de la guerre.

Au mois de janvier 1798, Reiset se trouvait à Scheveningen avec son régiment et y restait jusqu'au mois d'avril, époque à laquelle il revenait passer quelques jours à Paris pour faire ses adieux à Kléber sur le point de partir pour l'Égypte.

Bonaparte, en effet, préoccupé de frapper les imaginations par quelques faits d'armes éclatants et d'augmenter son prestige par cette conquête lointaine, venait de décider l'expédition d'Égypte, et, désireux de s'assurer le concours de généraux dont les talents lui fussent déjà connus, il s'était adressé tout de suite à Desaix et à Kléber. Ce dernier, de plus en plus découragé par les événements et se refusant à suivre une ligne politique que son honnêteté réprouvait absolument, vivait entièrement confiné dans sa retraite, quand Bonaparte vint lui proposer de partir avec lui. Dans de pareilles dispositions d'esprit, bien qu'il ne se dissimulât pas

les périls de cette téméraire entreprise, il avait accueilli avec empressement cette proposition, y voyant un moyen de concilier son amour pour son pays et sa répugnance à obéir à ceux qui le gouvernaient.

« Dans le court séjour que je fis à Paris, écrit Tony au mois de janvier, je pus me rendre compte de l'enthousiasme qu'y excitait le général Bonaparte. Il affectait pourtant une grande simplicité, et cherchait le plus possible, par coquetterie peut-être, à se soustraire aux ovations dont il était l'objet chaque fois qu'il se montrait en public; il allait peu au théâtre et encore prenait-il soin de n'aller qu'en loge grillée; mais dès que sa présence était signalée, des applaudissements, des cris de « Vive Bonaparte! » éclataient de toutes parts. Son hôtel de la rue Chantereine[1], appelée en son honneur

1. L'hôtel de la rue Chantereine fut donné par le Premier Consul au général Lefebvre-Desnoëttes, dont la petite-fille, Blanche de Sancy-Parabère, a épousé le comte de Reiset, ministre plénipotentiaire, propre neveu d'Antoine de Reiset. Le mobilier qui garnissait l'hôtel a été transporté en entier au château de Boran (Oise), propriété de la famille de Sancy, où il est pieusement conservé. On l'a installé dans une chambre qui est la reproduction exacte de celle qu'occupait Bonaparte à son retour d'Egypte, et qui a la forme d'une tente.

rue de la Victoire, est le rendez-vous de tout ce que Paris compte de considérable. Madame Bonaparte fait les honneurs de cette maison fort simple avec un tact et une bonne grâce qui lui concilient en toute circonstance la sympathie de ceux qui l'approchent. Elle aime beaucoup le monde et n'a pas eu de peine à grouper chaque semaine autour de sa table les hommes les plus éminents dans les sciences, dans la politique ou dans l'armée. Bien qu'ils soient mariés depuis plus de deux ans, le général Bonaparte semble toujours très amoureux d'elle, et, à dire vrai, il est impossible de la croire l'aînée de son mari, tant la grâce de son sourire et l'élégance de sa démarche ont de charme. Elle a su garder dans sa simplicité des manières de grande dame et dans Madame Bonaparte on retrouve toujours la comtesse de Beauharnais. »

Bientôt le général Bonaparte partait pour Toulon avec Kléber, et la flotte mettait à la voile le 19 mai 1798.

Le jeune Tony retournait alors à Huningue

rejoindre son régiment, se séparant non sans regret de Kléber, qui lui avait fait faire ses premières armes, qui avait été son protecteur et son ami le plus dévoué et qu'il ne devait plus revoir.

CHAPITRE IV

1799-1800

Campagne de Suisse. — Bataille de Stockach. — Tony est blessé à la cuisse par une balle qui lui tue son cheval. — Le général Klein le prend comme aide de camp. — Bataille de Zurich. — Reiset pénètre dans la ville pour la sommer de se rendre. — Il désarme avec quelques dragons un poste tout entier et délivre 300 prisonniers. — Dangers qu'il court dans les rues de la ville. — Encore un cheval tué. — Lettres de Tony à son frère. — Il est blessé par un Russe. — Défaite de Souwaroff. — Les dépouilles des Russes. — Son ordonnance s'enfuit avec un superbe cheval et une magnifique berline contenant un trésor. — Victoire du général Lecourbe. — Mort de Lavater. — Bonaparte quitte l'Egypte pour rentrer en France.

La campagne de Suisse allait s'ouvrir avec les premiers mois de 1799. La République, vu son infériorité numérique, résolut d'attaquer les coalisés par les trois grandes ouvertures de l'Italie, de la Suisse et de la Hollande. Après quelques succès, la coalition devait être bientôt forcée d'arrêter sa marche victorieuse, et tandis que

Masséna restait vainqueur en Suisse, Brune en Hollande allait forcer le duc d'York à remonter sur ses vaisseaux.

Jourdan, nommé général en chef de l'armée du Danube, passa le Rhin le 1er mars 1799 et, dès le 25, l'ennemi livra bataille à Stockach. Reiset, dans ses notes, fait un court récit de cette journée mémorable.

« Après nous être battus avec acharnement, nous sommes forcés à la retraite par les troupes du prince Charles vu l'intrépidité de leur attaque. Très inférieurs en nombre, il nous faut enfin lâcher prise et abandonner Stockach, position importante où se croisent les routes de Suisse et de Souabe. Je suis avec le général Klein qui a eu un cheval tué sous lui en même temps que le mien par un éclat d'obus. Blessé moi-même par une balle qui me frise la cuisse droite, je me trouvais à pied et m'estimai très heureux de réussir à m'emparer du cheval d'un hussard autrichien. Je luttai avec lui et n'en eus raison qu'en lui passant mon sabre en travers du corps. Mais à la fin de l'affaire, ce second cheval fut lui-même grièvement blessé.... »

Cependant Jourdan avait perdu le commandement de l'armée du Danube, et Masséna était nommé général en chef de toutes les troupes cantonnées depuis Dusseldorf jusqu'au Saint-Gothard. Devenu alors le chef suprême des armées du Rhin et de la Suisse, il s'occupait activement de réorganiser l'armée et de tirer le meilleur parti possible des forces qui lui avaient été confiées.

Mai 1799.

« Le général Klein[1] prend au mois de mai le commandement d'une division de ligne formée de six régiments de cavalerie et de deux d'infanterie avec de l'artillerie et établit son quartier général à Berne. Celui du général en chef est à Luitzbourg. »

6 juin.

« Nous sommes toujours à Berne, agréablement logés dans les environs de la ville; on vient de m'apprendre que le roi d'Angleterre a annoncé en plein parlement qu'il envoie à la Russie des subsides considérables contre nous. »

1. Il était né en 1762 et venait d'être nommé divisionnaire.

4 août.

« Le général Klein me propose de m'attacher à lui, comme aide de camp; j'accepte avec empressement et suis charmé de ce poste honorable et envié. »

15 septembre.

« La division fait nombre de marches et de contremarches. Elle prend position près de l'embouchure de l'Oder. Nous voyons pour la première fois des Russes, nous avons grand'peine à en faire un prisonnier; ils se défendent à mort. »

Une bataille décisive allait bientôt avoir lieu; Masséna, dont les forces étaient insuffisantes et qui avait peine à défendre le terrain pied à pied, fut saisi d'inquiétude à la nouvelle que Souwaroff, avec 25 000 vieux soldats, quittait l'Italie. Il allait sans aucun doute franchir les Alpes en toute hâte pour arriver en Suisse et gagner Zurich, où il retrouverait Korsakoff et le prince Jean. Masséna crut donc le moment favorable, et, profitant de l'absence du prince Charles, qui avait quitté la Suisse pour les lignes de Philippsbourg avec un

corps de 25 000 hommes, il prit immédiatement ses dispositions pour l'attaque, qui eut lieu le 25.

25 septembre.

« Le général Klein commande la réserve; pour arriver sur le champ de bataille, nous eûmes à nous emparer des hauteurs à l'ouest de Zurich; cela nous permit de venir ensuite nous déployer devant cette ville, qui fut attaquée aussitôt. »

26 septembre.

« Une ligne immense de tirailleurs russes se déployait devant celle du corps de bataille aligné méthodiquement sur la gauche de cette ville et devant laquelle la division se déploya elle-même en arrivant. Nos six pièces d'artillerie commencèrent le feu; nous voyions nos boulets tomber dans leurs rangs et la poussière s'y élever sans remarquer le moindre dérangement dans les lignes. Après avoir attendu quelques heures que Soult et Masséna lui-même eussent passé la Limmat et fussent arrivés sur notre hauteur, Zurich fut tournée et je fus envoyé avec un trompette et un ordonnance pour sommer la ville de se

rendre. Quelques tirailleurs se retirent à mon approche; j'arrive à la place qu'occupaient les lignes russes et je ne trouve que les sacs de leur infanterie alignés avec un ordre admirable. Je découvre alors l'affreux carnage qu'a fait notre artillerie; les morts étaient restés sur le lieu même où ils étaient tombés, et à mesure que nos boulets faisaient des trouées dans leurs lignes, les rangs se resserraient. J'arrive au faubourg et j'avance dans la ville, ne trouvant que des fuyards, mais recevant des coups de fusil au détour de toutes les rues. Arrivé au pont de la Limmat, dans le centre de la ville, je suis arrêté par un poste d'infanterie embusqué sur l'autre rive. Après avoir essuyé le feu, j'appelle l'officier et je lui dis en allemand que je suis un parlementaire, que la ville est à nous et que toute résistance est vaine désormais; qu'il ait donc à me rendre son épée et à faire mettre bas les armes. Mon trompette sonnait; en même temps j'entendis des voix qui me criaient : « A nous, mon capitaine, ils ne sont qu'une vingtaine. » A ce moment je m'élançai sur l'officier, je lui arrachai son épée, que je jetai dans la Limmat et, le soulevant par son hausse-

col, j'allais en faire autant de lui-même lorsqu'il se précipite à genoux sous mon cheval, me demandant grâce de la vie. En même temps je vis le poste entier jetant ses armes et fuyant. Mon ordonnance avait lui-même distribué quelques coups de sabre et nous délivrâmes à peu près trois cents prisonniers français que ce poste maintenait dans les premières maisons de l'autre côté du pont.

» Nos prisonniers s'emparèrent des armes russes et j'en profitai pour me protéger dans le cas où je serais assailli. Je poursuivis mon chemin jusqu'au quartier général du prince Jean et de Korsakoff, non sans beaucoup de peine et de dangers, recevant des coups de fusil et escorté par ces horribles figures de cosaques dont les lances me menaçaient. J'entendis par les fenêtres des habitants qui me disaient : « N'avancez pas, ils sont encore nombreux, ne vous fiez pas à eux ou vous êtes perdu. » J'avais un devoir à remplir, je continuai ma route, sans tenir compte de ces avertissements. Au détour de la dernière rue, un énorme Russe d'une taille colossale me déchargea sur la cuisse un violent coup de crosse,

après m'avoir ajusté avec son fusil et manqué à dix pas. Enfin j'arrivai sur la place, l'officier d'état-major vint à ma rencontre en entendant le trompette, et l'on me banda les yeux jusqu'au quartier général. Là, je déclarai qu'on eût à évacuer la ville sur-le-champ et je tirai ma montre en donnant une demi-heure, sans quoi tout ce qui serait dans la ville, hommes, chevaux ou équipages, serait en notre pouvoir. Je ne vis pas, mais j'entendis un grand mouvement de voitures d'artillerie vers la porte de Winterthur. On voulut avoir une heure, mais je persistai. Dans cet intervalle, nos troupes s'étaient mises en marche et elles entraient dans les faubourgs lorsque je me remis en route. Mon retour ne s'effectua pas sans risques plus graves encore, car je rencontrai dans toutes les rues nombre de traînards armés. Nous passâmes la nuit dans la ville, et le lendemain nous nous mîmes en marche sur la route de Winterthur. J'oubliais d'ajouter que la division entrait dans la ville ; j'en dirigeai la tête vers le poste français que j'avais laissé dans l'intérieur. Nous arrivons vers la porte de Winterthur, que j'avais vue fermée à mon premier passage,

lorsque nous la voyons subitement s'ouvrir, et deux pièces pointées dans le prolongement de la rue nous vomissent une volée de mitraille qui, heureusement, ne nous blesse que deux hommes, parce que nous étions trop près. J'avais eu dans la matinée un cheval blessé qui succomba le lendemain, je l'avais remplacé par un cheval russe magnifique, qui m'a été volé ainsi qu'une fort belle voiture anglaise que j'avais fait relever d'un fossé et dans laquelle mon ordonnance trouva, dit-on, dix-huit cents louis cachés dans des doubles-fonds et avec lesquels il disparut. — C'était la berline de lord Vickam.

» La prise de Zurich eut des conséquences immenses pour nous; pendant quinze jours au moins, nous continuâmes à nous battre jour et nuit, jusqu'à ce que nous eûmes atteint le lac de Constance. »

LETTRE DE TONY A SON FRÈRE AINÉ

Winterthur, 6 vendémiaire an VIII.
30 septembre 1799 (9e division, armée du Danube).

« Ainsi que je te l'ai promis, mon cher ami, je vais te parler en gros de nos succès; le détail s'en

suivra quand j'en trouverai le temps. Le 3 vendémiaire nous avons attaqué et passé la Limmat; sept pièces de canon, douze cents hommes tués et un grand nombre de prisonniers, voilà ce que ce combat a coûté à l'ennemi. Le même jour, la division de réserve, que mon général commandait, a poussé nos adversaires sous les murs de Zurich, et a fait un grand nombre de prisonniers; nous chargeâmes trois fois avec une grande vigueur, mais le résultat de la bataille resta indécis. Le 4, nous avons réussi à enfoncer l'ennemi sur tous les points, et notre division a pu pénétrer dans la ville. L'artillerie tout entière et la totalité des bagages ont été pris; quatre mille hommes au moins ont été tués; sans parler des blessés, qui sont en grand nombre, nous avons fait plus de cinq mille prisonniers parmi lesquels plusieurs officiers généraux.

» D'un autre côté, notre division de droite, commandée par le général Soult, a fait de l'ennemi un carnage affreux. Le général Hotz et son chef d'état-major ont été tués; trois mille hommes au moins ont été fait prisonniers. Enfin l'ennemi a perdu dans ces deux journées plus de vingt

mille hommes, cent cinquante canons et nombre de drapeaux. Grâce à Dieu, je me suis sauvé de tout péril; j'ai eu cependant un cheval si grièvement blessé sous moi que j'ai dû l'abandonner et le remplacer par un excellent cheval de hussard russe que j'ai pris moi-même dans notre charge à l'entrée de Zurich. Tu ne te fais pas idée de la déroute de l'ennemi; presque toute leur infanterie, pour se sauver plus vite, a jeté ses armes et ils ont ainsi passé le Rhin les uns à Schaffouse, les autres à Constance. Le pillage de leurs équipages a été considérable; plusieurs trésors, tous les bagages et la berline du général en chef sont tombés entre nos mains et on a pris aussi les papiers et la voiture de l'Anglais Vickam. Nos troupes sont exténuées, sans quoi nous aurions fait bien plus de prises, les bois fourmillent de Russes égarés ou blessés; on les recueille et on les fait passer sur les derrières de l'armée; j'ai été blessé à notre entrée dans Zurich par quatre ou cinq coups de crosse de fusil qu'un Russe m'a déchargés sur la cuisse.

» La contusion a été très forte et toute la peau de la cuisse est devenue du plus beau noir,

mais les plaies n'ont aucune profondeur et sont en réalité bien peu de chose. Ce brigand, après m'avoir inutilement envoyé son coup de fusil à dix pas sans m'atteindre, me sauta dessus sitôt qu'il s'aperçut que je n'étais pas blessé; tu peux penser que si, pour cette fois, il a eu le temps de me frapper, il n'aura plus loisir maintenant d'en former le projet, mon sabre s'est chargé de mettre ce gaillard à la raison. J'avais été chargé de diriger les tirailleurs et c'est au moment où nous courions dessus que mon Russe, caché derrière une maison, m'a attaqué au passage tandis que nous recevions une décharge de coups de fusil.

» Adieu, mon cher ami, tu vois que je l'ai encore une fois échappé; demain nous pousserons jusqu'au Rhin et nous choisirons une bonne position.

» Pardonne mon griffonnage, mais je suis harassé; jour et nuit, point de repos, ne descendant de cheval que pour en changer. Je t'embrasse, toi et tout ce qui t'entoure, du meilleur de mon cœur et suis ton frère dévoué.

» TONY. »

LETTRE DE TONY A SON FRÈRE JACQUES

Winterthur, 10 vendémiaire an VIII.

« Enfin, mon cher ami, nos succès continuent et de manière à nous assurer peut-être un quartier d'hiver tranquille et la neutralité de la Suisse.

» Après notre victoire sur la pointe de Zurich, dont tu as sans doute lu le récit, le général Masséna s'est porté de sa personne dans le Valais pour y battre Souwaroff, de concert avec le général Lecourbe[1].

» A l'instant on nous annonce victoire complète sur ses troupes, il a manqué d'être pris lui-même et il évacue le Valais à marches forcées, par les Grisons, où il passe le Rhin. Il n'est pas possible de le poursuivre aussi vivement qu'on l'a fait ici pour Korsakoff, les accidents du pays

1. Claude-Jacques Lecourbe, né à Lons-le-Saulnier en 1759, était officier au régiment d'Aquitaine lorsque éclata la Révolution. Il rentra d'abord dans sa famille, puis se mit à la tête d'un bataillon de volontaires du Jura. Il se distingua successivement à l'armée du Rhin et à celle du Nord. Il prit une part active à la campagne de Suisse et s'illustra sous Moreau à Hohenlinden. Il fut mis en retrait d'emploi pour avoir embrassé le parti de Moreau lorsque ce dernier passa en jugement. — Il reçut de Louis XVIII le titre de comte et la pairie et mourut en 1815.

ne le permettant pas. Moreau et Championnet ont toujours le pied sur l'Italie et gardent les Alpes. Ainsi tu vois que tout va aussi bien que possible. En Hollande, tu sais que les Anglais ont été complètement battus. J'espère que tout cela va ranimer un peu l'intérieur et faire un peu marcher nos affaires. Les détails de la défaite de Souwaroff ne nous sont pas encore parvenus, je te les transmettrai dès que je le pourrai. Nos soldats ici sont chargés des dépouilles des Russes, mais je suis toujours maladroit, aussi me suis-je laissé voler un fort beau cheval russe. J'avais également une magnifique berline anglaise qu'on avait abandonnée, versée dans un fossé; je l'avais fait relever, mais n'ayant pas de chevaux sur-le-champ je dus remettre au lendemain pour la faire prendre, la laissant pour une nuit sous la garde de mon ordonnance. Celui-ci, en examinant ma prise, découvrit un double-fond qui contenait plus de dix-huit cents louis d'or, me dit-on. Je le croyais honnête, je m'étais grandement trompé, il fila avec le trésor et, au matin, la berline, son contenu et son gardien, tout avait disparu.

» Voilà ce qui se passe, je suis accablé de

fatigue; presque jamais de repos, jour et nuit à cheval et par des temps affreux. Enfin, c'est mon métier et je le ferai aussi longtemps, et toujours aussi bien que je le pourrai. Je crois que ces affaires me vaudront mon brevet. Quelques rapports que le général Klein a faits de moi au général en chef me donnent lieu d'en espérer la prompte expédition.

» Adieu, mon cher Jacques, je t'écrirai aussi souvent que je le pourrai; fais-moi parvenir de tes nouvelles et de celles des nôtres. Embrasse papa, maman, oncles, tantes, frères et sœurs, et sois assuré de mon tendre attachement.

» Ton frère dévoué,

» TONY.

« Adresse moi tes lettres toujours armée du Danube. »

Dans ses notes, Reiset donnait brièvement quelques renseignements sur la fin de la campagne.

7 octobre 1799.

« Souwaroff, arrivé trop tard, fit des efforts inouis pour nous rejoindre et empêcher la pour-

suite des troupes vaincues; mais battu vigoureusement par le général Lecourbe, il n'eut que le temps de se rejeter vers le lac de Constance et de le mettre entre lui et nous. On porte les pertes des alliés à plus de trente mille hommes, dont dix-huit mille prisonniers, cent pièces d'artillerie et nombre de drapeaux et d'équipages. On évalue nos pertes à quinze mille tués ou blessés. Le résultat de cette bataille sera l'évacuation entière de la Suisse par les alliés et les communications reprises avec l'armée d'Italie. Lavater, le célèbre auteur de la science nouvelle qu'il appelle physiognomonie, a été blessé grièvement par un de nos maraudeurs et l'on dit qu'il n'y survivra pas [1]. »

26 octobre 1799.

« Le soir nous apprîmes le débarquement de Bonaparte à Fréjus. Cette nouvelle fit grand effet dans l'armée, on criait : « Vive Bonaparte! » Il paraît qu'il a quitté l'Égypte et qu'il s'est

1. Jean-Gaspard Lavater, né à Zurich en 1741, mort en 1801. Ses ouvrages sur la physiognomonie ou l'art de connaître les hommes par la physionomie l'ont rendu célèbre. Il mourut quinze mois après, des suites de sa blessure, après de cruelles souffrances.

embarqué le 22 août, laissant le commandement général à Kléber qui est toujours le plus populaire des généraux parmi les soldats.

» Les généraux Berthier, Lannes, Murat, Marmont et Andréas sont revenus avec Bonaparte. »

CHAPITRE V

1800-1802.

Bonaparte s'installe aux Tuileries. — Son carrosse à six chevaux. — Réception du corps diplomatique. — Madame Bonaparte. — Luxe des toilettes et des uniformes. — Le costume de Bonaparte. — Reiset est nommé aide de camp du général Richepanse. — Batailles de Stockach et d'Engen. — Tony est blessé grièvement à la poitrine. — Victoire de Biberach. — Madame Richepanse. — Brevet de capitaine, observations flatteuses de Moreau. — Armistice. — Reprise des hostilités. — Reiset se distingue dans plusieurs affaires. — Il fait prisonnier le général Löpper. —Il est mis à l'ordre du jour de l'armée. — Rapports élogieux de Moreau et de Berthier. — Mœurs sauvages des paysans. — Paix de Lunéville. — On offre à Reiset un sabre d'honneur. — Il est nommé chef d'escadron. — Ses états de service. — Heureux effets produits par le *Te Deum* de Notre-Dame. — Détails sur le roi et la reine d'Étrurie. — Fêtes données en leur honneur. — La mort de Kléber, chagrin de Tony et de sa sœur Anne. — Détails sur sa mort. — Souvenirs précieux qu'il laisse à Tony. — Éloge de Kléber.

L'expédition d'Égypte n'avait pas amoindri la force et le crédit de Bonaparte; au bout de peu de temps il avait repris tout son prestige et se retrouvait plus puissant que jamais. Le Luxem-

bourg, qu'il avait habité jusque-là, ne lui suffisait plus; et c'est aux Tuileries, dans les appartements mêmes du roi, qu'il allait s'installer en maître. Monté dans un carrosse attelé de six chevaux blancs, présent de l'empereur d'Allemagne après le traité de Campo-Formio, il avait ceint l'épée magnifique que lui avait offerte l'empereur François dans la même circonstance, et arrivait aux Tuileries avec un cortège digne d'un souverain. Le peuple en délire, qui se pressait autour de sa voiture, le saluait d'acclamations enthousiastes et louait à prix d'or les fenêtres pour le voir passer (février 1800). Peu de temps après, il recevait en grande pompe le corps diplomatique.

« J'ai eu quelques détails sur la fête des Tuileries, écrivait quelques jours plus tard Reiset, et tout a été magnifique. Le Premier Consul a fait restaurer les appartements du feu roi, et il ne reste plus trace du pillage et des dégradations dont ils avaient été l'objet. Les deux salons étaient si pleins qu'on a été obligé d'ouvrir la chambre de Madame Bonaparte, qui, tête nue et revêtue d'une robe de mousseline

blanche, a fait son entrée au bras de M. de Talleyrand et a soulevé sur son passage les murmures les plus flatteurs. Quant au Premier Consul, si par sa présence même il n'avait attiré tous les yeux, la simplicité de son costume, au milieu de tant de luxe, l'aurait désigné à tous les regards. Dédaignant le magnifique costume rouge brodé d'or adopté par les consuls et qu'avaient revêtu Le Brun et Cambacérès, il s'était contenté de nouer sur son uniforme, qui était des plus simples, une écharpe tricolore, et portait un pantalon blanc avec des bottes à revers. Autour de lui, au contraire, c'était un luxe incroyable de plumes et d'uniformes chargés de broderies. Il semble avoir une certaine répugnance à porter ce costume des consuls, qui est cependant fort beau ; c'est à peine s'il l'a revêtu deux ou trois fois dans des cérémonies officielles. Presque toutes les femmes, étincelantes de bijoux et de diamants, portaient le costume grec à la mode, qui semble si bizarre lorsqu'on le compare aux modes d'autrefois [1] et qui est bien fait pour permettre à nos

1. Voyez *Modes et Usages au temps de Marie-Antoinette*, par le comte de Reiset, ministre plénipotentiaire (impr. Didot).

élégantes de ne nous rien laisser ignorer de leurs charmes. »

Tout en reconstituant la France à l'intérieur, Bonaparte faisait de vains efforts pour rétablir la paix à l'extérieur; mais bientôt, devant l'inutilité de ses efforts, il se décidait à recommencer la guerre et montrer aux puissances coalisées que la France était déjà sortie des désordres ou l'incapacité du Directoire l'avait plongée pour un temps. Reiset allait servir sous les ordres de Moreau, et, dans cette armée forte de 150 000 hommes, il allait retrouver ses anciens camarades, avec lesquels il avait tant de fois combattu et dont la vaillance allait décider du sort de la campagne.

Au mois de mars 1800, Moreau appelait Tony à son état-major; il le gardait un mois auprès de lui et le plaçait lui-même, le 30 avril, auprès du général Richepanse, en qualité d'aide de camp.

Quatre jours ne s'étaient pas écoulés depuis qu'il occupait son poste, qu'il donnait déjà à son général des preuves de sa vaillance.

Depuis le passage du Rhin, que dès le 1er mai Moreau avait effectué avec toutes ses troupes, les deux armées étaient trop rapprochées pour ne pas se trouver bientôt en présence. La rencontre eut lieu, en effet, le 3 mai au bourg de Engen, dans une vallée.

3 mai 1800.

« L'affaire a été très chaude et nous avons combattu pendant seize heures. La nuit commençait à tomber quand les Autrichiens apprirent que, tandis qu'ils luttaient à Engen, le général Lecourbe avait battu le prince de Lorraine-Vaudémont à Stockach. Le maréchal de Kray[1] s'est alors décidé à battre en retraite, nous abandonnant les hauteurs qu'on s'était si vivement disputées. La valeur qu'a déployée le général Richepanse a été certainement pour beaucoup dans le succès de la journée. Pendant le combat, j'ai été blessé assez

1. Paul, baron de Kray, né en Hongrie en 1735, mort en 1804. Il avait déjà combattu contre la France pendant la guerre de Sept Ans. Après s'être distingué comme général en chef des troupes impériales en Italie, il fut battu par Moreau lorsqu'il eut remplacé l'archiduc Charles à la tête des armées du Rhin et du Danube.

grièvement à la poitrine par une contusion de boulet; je me retire à Schaffouse, où l'on me fait les premiers pansements. Mes souffrances sont très vives. »

5 mai.

« Le maréchal de Kray, confiant dans la force de la position de Moëskirch, se décide à livrer bataille encore une fois; malgré l'artillerie formidable massée sur le plateau de Krumbach, nous franchissons ces effrayantes hauteurs et nous en délogeons l'ennemi, qui se retire sur le Danube. »

9 mai.

« Le maréchal de Kray établit son armée en arrière et en avant pour tâcher d'évacuer ou de détruire les dépôts considérables qui s'y trouvent et ne pas nous les livrer comme ceux de Stockach et d'Engen; le général Saint-Cyr culbute d'abord les dix mille Autrichiens qui barraient le passage et entre dans Biberach. Nous restons vainqueurs et maîtres de magasins immenses. L'armée ennemie se retire sur Ulm, s'y établit et y reste bloquée. »

Le 20 juin, Tony écrivait à son frère pour lui

annoncer les succès qui venaient d'être remportés :

Ittereichen, ce 1er messidor, à trois heures du matin.

« Hier, mon cher ami, la droite de l'armée a battu complètement l'ennemi; nous sommes maîtres de Guntzburg et de trois ponts sur le Danube; on a fait trois mille prisonniers, pris vingt pièces de canon et quatre drapeaux. Pour te rendre le récit de cette journée encore plus agréable, je t'annonce qu'il m'est arrivé à l'instant ma commission de capitaine dont je t'enverrai copie.

» Adieu, je t'embrasse comme je t'aime. Ton frère dévoué :

» TONY.

« Écris-moi et parle-moi dans tes lettres de madame Richepanse; son mari me demande toujours si l'on en parle, il voudrait voir arriver d'elle une lettre par heure. On n'est pas plus amoureux de sa femme. »

Ce que le jeune héros, avec sa modestie ordinaire, ne disait pas, c'étaient les choses flatteuses qui accompagnaient sa nomination au grade de capitaine.

En voici la teneur :

29 prairial an VIII.

« Le général en chef Moreau, commandant l'armée du Rhin, sur la demande du général Richepanse, nomme cet officier à l'emploi de capitaine *en récompense de ses connaissances militaires et pour s'être distingué dans toutes les affaires qui ont eu lieu pendant la campagne.* »

Tony n'allait pas tarder à montrer qu'il était digne des éloges qu'on lui décernait et du grade nouveau qu'il venait de gagner si vaillamment à la pointe de son épée.

Moreau cependant s'était décidé à accepter les offres du maréchal de Kray et signait, le 15 juillet, une suspension d'armes qui ne pouvait être de longue durée.

C'est à grand peine en effet que le 20 septembre l'empereur d'Autriche obtenait un sursis de quarante-cinq jours en abandonnant à la France les plus fortes places de l'Empire.

20 septembre 1800.

« Je te dis à la hâte, écrivait Tony à son frère, que l'Empereur consent, après avoir bien mar-

chandé, à céder les places d'Ulm, d'Ingolstadt et Philippsbourg. C'est la garantie de la parole qu'il a donnée d'adhérer aux préliminaires arrêtés entre le comte de Saint-Julien et Bonaparte ; il y a un mois de plus d'armistice, pendant lequel on traitera définitivement ; on vient d'envoyer un courrier à Paris pour annoncer la nouvelle et faire désigner le lieu où l'on traitera ainsi que les plénipotentiaires qui doivent en être chargés. La nouvelle est encore secrète et ne sera rendue publique que lorsque la réponse de Bonaparte sera venue. — Adieu, mon ami, je remonte à cheval pour aller à la division. Mon général est à Munich, un peu malade. »

L'armistice ne devait pas se prolonger bien longtemps, et bientôt, à l'approche de l'hiver, Bonaparte ordonnait la reprise des hostilités.

29 novembre 1800.

« Je ne puis en ce moment te dire que deux mots, écrivait Tony à son frère le 29 novembre, pardonne-le-moi, je saurai réparer cela.

» Il est quatre heures et demie et je rentre d'une

reconnaissance, nous avons eu devant nous à peu près 2 000 hommes tant cavalerie qu'infanterie, et après s'être défendus assez mollement, tous ont fui à notre approche. Nous avons fait prisonniers vingt-deux hussards montés. Deux officiers ont été tués, six blessés et à peu près une vingtaine de fantassins ont été mis hors de combat. Voilà l'issue de notre première affaire; notre droite et notre gauche ont combattu avec le même avantage.

» Nous gardons jusqu'à nouvel ordre la position que nous avons enlevée à l'ennemi; je ne sais ce que nous ferons demain, le général en chef n'ayant encore rien décidé. Il paraît que l'armée s'est retirée sur l'Inn où elle nous attend; ses avant-postes seulement sont en avant, il fait un temps abominable, toujours de la pluie, de la boue, point de forte gelée, mais souvent de la neige; quoique cela, le soldat est animé et content. Moi je suis chaudement vêtu, solidement botté et je ne crains rien. La bonne chance, qui m'a guidé jusqu'à présent, se continuera j'espère pendant toute la campagne, et la Providence me préservera de tout accident; ainsi sois

tranquille sur mon compte. Je pense souvent à *Lolo*[1], je voudrais bien l'avoir avec moi. A mon départ de Stuttgard je t'ai envoyé de la musique, un air de l'*Olympiade* et quelques finales et morceaux d'ensemble. Dis-moi si tu as reçu tout cela.

» Madame Richepanse est partie pour Stuttgard, où elle attendra les événements. Elle est bien triste comme tu peux t'imaginer; dis à *Mimi*[2] de lui écrire et excuse-moi près d'elle de ne pas lui avoir encore répondu, mais je le ferai d'ici peu. Le général Richepanse commande une division de la réserve de l'armée, forte de 10 000 hommes de bonnes troupes. Le général Darbois est toujours avec nous, il est chef d'état-major.

» Adieu, adieu mon cher Jacques, aime-moi toujours et rappelle-toi que j'aime à recevoir des lettres, à présent surtout.

» TONY. »

1. Diminutif de son frère cadet, Louis de Reiset, né le 5 décembre 1799, mort en 1852, capitaine de dragons de la Garde impériale, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur.

2. Diminutif de sa sœur aînée, Anne de Reiset, dont il a été question plus haut et à la main de laquelle Kléber avait inutilement prétendu.

Cependant l'archiduc Jean, devenu général en chef des armées autrichiennes, allait trouver sa perte dans la forêt de Hohenlinden au moment où, par un mouvement tournant, il espérait surprendre Moreau. Dès le lendemain, le jeune Tony donnait à son frère les détails de cette grande bataille où il s'était distingué avec son général.

13 frimaire an IX (3 décembre 1800), quatre heures du soir, du camp de Kucheim.

« Hier nous nous sommes battus, mon cher ami, et ce combat doit décider de la campagne; pour nous c'était une affaire terrible, jamais il n'y a eu plus de morts et de blessés; nous avons enlevé soixante pièces de canon à l'ennemi. Notre division seule en a pris plus de quarante; le général Richepanse a ajouté à sa gloire et à sa réputation par la belle façon et la manière vigoureuse dont il s'est conduit; il a été plusieurs fois enveloppé et séparé du reste de l'armée avec une partie de sa division, et chaque fois il s'est ouvert un passage. En conduisant une colonne je me suis trouvé attaqué subitement sur un point où je ne soupçonnais pas la

présence des Autrichiens. J'ai été séparé de mon corps de troupes et suis resté seul avec trois bataillons, complètement enveloppé par l'ennemi. A force de combattre l'arme au poing, j'ai réussi à me faire jour et j'ai pu rejoindre mon général assez tôt pour partager ses succès et y coopérer avec mes troupes.

» Voilà tout ce que je puis te dire, tâche de me lire, je t'écris sur mes genoux, les doigts gelés et déchirés; je me porte bien et m'en suis tiré avec quelques coups de sabre sans grande gravité; mon cheval a reçu un coup de feu, mais je l'en guérirai, je l'espère. Adieu, adieu, embrasse pour moi maman, papa et ceux qui pensent à moi. Lecourbe, sur notre droite, a eu des succès également brillants dont je ne sais encore aucun détail. Aujourd'hui nous avons pourchassé l'ennemi devant nous et lui avons pris une cinquantaine de chevaux, sans compter nombre de hussards et de fantassins. Partout où nous arrivons nous trouvons leurs blessés par trois et quatre cents. J'oubliais de te dire qu'hier soir on comptait au quartier général dix mille prisonniers pris sur notre point. Comme il y en a encore beau-

coup dans les bois, on les traque et il en rentre à chaque instant. Je n'ai pas le détail de ce qui s'est fait sur la droite.

» Adieu, adieu, écris-moi et dis à Mimi de m'écrire.

» TONY. »

Dans cette journée, en effet, la vaillance de Richepanse avait puissamment contribué à la victoire, et son jeune aide de camp s'était montré digne de son général. Sa bravoure lui avait valu les éloges publics de ses chefs et l'honneur d'être mis à l'ordre du jour de l'armée.

Quelques jours plus tard, le 18 décembre, il se signalait par un nouveau fait d'armes et, à la suite d'une nouvelle action d'éclat qu'il consigne brièvement dans ses notes avec sa modestie ordinaire, il était de nouveau cité à l'ordre du jour de l'armée. C'était la seconde fois pendant cette campagne.

28 décembre 1800.

« Dans une affaire à Schwanstadt, me trouvant aux avant-postes avec le 1er de chasseurs, je prends avec moi des tirailleurs et je charge sur

la cavalerie du général autrichien Löpper, que j'engage dans un défilé. Là, je parcours au galop les rangs ennemis, j'arrive à leur tête et je fais prisonnier au milieu d'eux le général Löpper, auquel j'impose de faire mettre bas les armes à tout ce qui est derrière lui, ce qui fut fait.

» J'étais seul avec quelques chasseurs contre 400 hommes déconcertés par notre hardiesse. »

Voici les deux pièces officielles qui enregistrent ce hardi coup de main.

Extrait du tableau d'avancement pour actions d'éclat, adressé par le général Moreau au ministre de la guerre le 27 prairial an IX.

17e Dragons.

Antoine de Reiset, capitaine, aide de camp du général Richepanse, qui demande de l'avancement pour cet officier.

Motifs.

Le 27 frimaire an IX, dans une charge formée par le 1er de chasseurs, il a pris de sa main le général autrichien à la tête de sa troupe à Schwanstadt.

RAPPORT FAIT AUX CONSULS LE 9 PRAIRIAL AN IX

« Le général en chef Moreau demande avec instance de l'avancement en faveur de Antoine de Reiset, capitaine, aide de camp du général Richepanse. Cette demande est motivée sur ce que cet officier, le 27 frimaire an IX, dans une charge faite par le 1[er] de chasseurs, s'est porté en avant et a pris de sa main le général autrichien Löpper.

» Il est au service depuis 1793, il a été nommé adjoint en l'an II et capitaine par le général en chef de l'armée du Rhin le 29 prairial an VIII. Il a fait toutes les campagnes de la Révolution et s'est particulièrement distingué à celles sur le Rhin. Si votre intention est de l'élever au grade de chef d'escadron, je soumets à votre signature le projet d'arrêté en conséquence.

Signé : BERTHIER. »

LETTRE DE TONY A SON FRÈRE JACQUES

Vaydhoffen, 15 pluviôse an IX (4 février 1801).
3[e] Division, Armée du Rhin.

« Nous sommes toujours, mon cher ami, dans l'impatience de voir terminer notre exil dans ce

mauvais pays, car on s'y ennuie passablement surtout depuis le départ du général Richepanse pour Munich, où je n'ai pu l'accompagner; j'attends cependant l'ordre de le joindre avec mon collègue Baron, qui est resté ici avec moi. Je suis dans un pays affreux, tant par la férocité des habitants que par l'aspect sauvage de sa situation; il neige, gèle ou pleut constamment, de sorte que je suis obligé de me tenir coi dans la baraque d'un curé chez lequel je suis logé; les paysans assassinent les Français qui ont l'imprudence de se promener seuls dans les montagnes; hier on en a arrêté un qu'on a jugé et condamné à mort pour avoir tué un volontaire; il sera fusillé demain et j'espère que cela servira d'exemple. C'est à peine si nous osons faire promener nos chevaux dans la crainte que les malheureux paysans qui sont exaspérés n'attaquent les palefreniers qui les montent; aussi les miens ne sortent pas sans être suffisamment escortés de façon à ne courir aucun risque. Durant le cours de cette dernière campagne j'ai eu occasion de me bien monter; j'ai compté dans mon écurie jusqu'à treize chevaux que j'ai eus à peu de frais.

Mais, comme tu le penses, ils n'y restent pas longtemps et je les cède au fur et à mesure que je trouve des amateurs. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je garde pour moi ce qu'il y a de mieux, aussi ai-je toujours des bêtes magnifiques. Voilà, mon ami, ce que le courrier me laisse le temps de te dire, car j'ai commencé ma lettre un peu trop tard, et tu sais que ces messieurs n'attendent pas. Je finis donc en t'embrassant de tout mon cœur et en te promettant de te dédommager une autre fois. J'embrasse papa, maman et tout ce qui t'entoure et suis ton dévoué frère.

» TONY. »

Le désir de Reiset allait bientôt se réaliser et il n'allait pas tarder à revoir la France. Après la paix de Lunéville (9 février 1801), le général Richepanse voulut récompenser la conduite brillante de son aide de camp en demandant pour lui un sabre d'honneur. Ce n'était que justice ; blessé dangereusement à la poitrine par un boulet au mois de mai 1800 à l'affaire de Stockach, il avait reçu plusieurs coups de sabre

à Hohenlinden ; et dans plusieurs autres combats livrés cette même année, il avait été blessé à diverses reprises ; de plus, il avait eu cinq chevaux tués sous lui. Plusieurs actions d'éclat enfin lui avaient valu l'honneur d'être porté par deux fois à l'ordre de l'armée.

Un an auparavant, le 25 décembre 1799, le Premier Consul avait institué ces armes d'honneur, sorte de transition entre la croix de Saint-Louis de l'ancien régime, abolie par la Révolution, et la Légion d'honneur qui, quelques années plus tard, allait la remplacer. Pour toute action d'éclat, un fusil d'honneur devait être décerné aux fantassins, un mousqueton aux cavaliers, une grenade aux artilleurs et enfin des sabres d'honneur aux officiers de tout grade et de toute arme.

Le général de Saint-Cyr[1] avait été le premier à obtenir cette distinction après une victoire

1. Louis, marquis de Gouvion Saint-Cyr, né à Toul en 1764. Il s'enrôla en 1792 et devint général en 1794. C'est après la bataille de Novi que le Premier Consul lui décerna un sabre d'honneur. Il se signala à Hohenlinden, puis à l'armée de Portugal et en Espagne, puis enfin à la Grande Armée dont il commandait le 6e corps, et où la victoire de Polotsk lui valut le bâton de maréchal. Il se rallia à Louis XVIII, qui lui donna la pairie et le titre de marquis. Il fut successivement ministre de la marine, puis ministre de la guerre et mourut en 1830.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] l'énumération de ses campagnes, de ses blessures et de ses actions d'éclat [illegible]

A fait [illegible] campagnes de 1792 et des années II, III, IV et V aux armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse et du Rhin; [illegible] de l'an VI [illegible] d'Angleterre et celles des années VII, VIII et IX aux armées du Rhin et d'Helvétie.

Reçu un coup de feu à la jambe gauche à la retraite des lignes de Wissembourg, armée du Rhin.

Reçu un coup de feu à la poitrine le 13 floréal an VIII à l'affaire d'Engen, armée du Rhin. Reçu un coup de lance au côté au passage de la Sieg, armée de Sambre-et-Meuse. Le grade de capitaine lui a été conféré en récompense de la conduite distinguée qu'il a tenue aux différentes affaires dans lesquelles il s'est trouvé. Celui de chef d'escadron lui a de même été conféré pour avoir fait prisonnier un officier général autrichien à l'affaire de Schwanstadt, armée du Rhin.

L'année 1801 se terminait pour la France de la façon la plus glorieuse. A la paix de Lunéville, signée en février, succédaient, quelques mois plus tard, des traités de paix avec la Russie et les autres puissances et, pour la première fois depuis dix ans, la paix générale allait régner sur terre et sur mer.

En quinze mois, Bonaparte avait su réorganiser à l'intérieur la France ravagée par les plus cruelles dissensions, remporter ensuite de brillantes victoires et conclure une paix dont

la première condition était la conservation de toutes nos conquêtes.

Un *Te Deum*, chanté en grande pompe par ordre du Premier Consul, avait sanctionné l'allégresse générale et semblait à beaucoup de gens être le gage d'une ère nouvelle de modération et de calme. Bonaparte avait revêtu l'habit rouge sans revers des consuls, rehaussé de palmes et de broderies d'or. Un bouquet de plumes tricolores au chapeau et un sabre magnifique rapporté d'Égypte suspendu à sa ceinture par un splendide baudrier, il s'était rendu au milieu d'un cortège imposant à Notre-Dame, pour bien affirmer par sa présence la proclamation officielle du culte auquel la vieille basilique était enfin rendue. Tandis que les partisans de la révolution se détournaient avec colère, le peuple se pressait sur ses pas, avide d'un spectacle dont il était privé depuis si longtemps, et la classe élevée voyait au contraire avec joie le retour aux pratiques religieuses abandonnées depuis tant d'années.

L'arrivée à Paris du roi d'Étrurie était en même temps un prétexte aux fêtes les plus brillantes.

« Le prince de Toscane, Don Luis Ier, que le Premier Consul vient de faire roi d'Étrurie, écrivait Reiset au mois de mai 1801, est venu visiter le Premier Consul avant de se rendre dans son royaume. Il a épousé une infante d'Espagne, Marie-Louise, troisième fille du vieux roi Charles IV. Il semble ne pas briller par l'intelligence et l'on s'est un peu égayé à ses dépens. Son air emprunté ne prévient pas en sa faveur, et son économie, poussée à l'extrême dans les plus petites choses, prête souvent à rire dans son entourage. Pourtant le Premier Consul n'aurait pas permis que tout cela allât trop loin, aussi les critiques se sont faites tout bas et il a reçu malgré tout un accueil dont il a eu lieu d'être satisfait. Madame de Montesson [1] a donné en l'honneur de leurs Majestés un bal des plus brillants.

» Une fête du même genre a eu lieu chez

1. Jeanne Beraud de la Haye de Rioux, comtesse de Montesson. Elle épousa en 1773 Louis-Philippe d'Orléans, petit-fils du Régent et père de Philippe-Égalité, veuf depuis 1759 de Henriette de Bourbon-Conti. Elle faisait les honneurs de sa petite maison de Bagnolet, délicieux séjour où elle avait su grouper autour d'elle les artistes et les hommes des lettre les plus connus.

M. Chaptal [1], le ministre de l'Intérieur, et les deux réunions ont rivalisé de magnificence. Le prince a désiré assister à une séance de l'Institut, quoique ses aptitudes personnelles ne semblent pas beaucoup justifier cette idée. C'est le même M. Chaptal qui les y a reçus, mais ni le roi ni la reine n'ont semblé prendre grand plaisir à tous les beaux discours qu'on a prononcés en leur présence et auxquels ils n'ont pas paru comprendre grand'-chose.

» Dans toutes les fêtes qu'on leur a données, madame Bonaparte et mademoiselle Hortense [2], belle-fille du Premier Consul, ont brillé entre toutes, et l'on ne sait trop laquelle est la plus charmante, de la mère toujours la première par

1. Jean-Antoine Chaptal, comte de Chanteloup, né en 1756, mort en 1832. Chimiste et écrivain remarquable, il reçut en 1787 des lettres d'anoblissement et le cordon de Saint-Michel en récompense de ses services. Élu membre de l'Institut, il fut nommé conseiller d'État, puis ministre de l'Intérieur après le 18 Brumaire. Sous la Restauration il obtint la pairie. — On lui doit de nombreuses et sages mesures administratives et les plus heureuses découvertes chimiques qu'il sut utilement appliquer à l'industrie.

2. Voir : *Hortense de Beauharnais*, par C. d'Arjuzon (Calmann Lévy, éditeur). La grand'mère de l'auteur, ancienne dame d'honneur de la reine de Hollande, eut pour fils Félix-Jean-François Thomas comte d'Arjuzon, chambellan de l'empereur, qui épousa, en 1826, Caroline-Isabelle de Reiset, propre nièce du lieutenant-général de Reiset.

la grâce et l'amabilité, ou de la fille qui brille de tout l'éclat de sa jeunesse et de sa gaieté. »

Mais au milieu des transports de joie que la nouvelle de la paix faisait éclater de toutes parts, la France avait à pleurer la mort d'un grand nombre de ses enfants; la guerre meurtrière qu'elle soutenait depuis tant d'années lui avait imposé d'immenses sacrifices, et plus d'un des grands capitaines avaient payé de leur vie ces glorieuses conquêtes. Kléber et Desaix[1] étaient de ce nombre; il n'y avait pas encore un an que tous deux avaient succombé le même jour : l'un était mort à Marengo sous le feu de l'ennemi, l'autre était tombé au Caire sous les coups de poignard d'un assassin fanatique (14 juin 1800). Ce n'est pas sans une vive douleur que Tony

1. Ch.-Antoine Desaix de Veygoux ou des Aix, né en 1768 d'une famille noble d'Auvergne, était sous-lieutenant au régiment de Bretagne quand éclata la Révolution. Il se distingua particulièrement au combat de Wissembourg et fut nommé général de division en 1794, alors qu'il était à peine âgé de vingt-six ans. Après avoir combattu à l'armée du Rhin il partit avec Bonaparte pour l'Égypte, où il mérita des habitants le nom de « Sultan Juste ». Il venait de rentrer en France lorsqu'il périt à Marengo, au milieu de la charge même qui devait assurer la victoire, 14 juin 1800. Ses restes furent transportés dans l'hospice du Grand-Saint-Bernard.

apprit la triste fin de celui qui avait été l'ami et le protecteur de sa jeunesse et l'avait guidé dans le chemin de l'honneur et de la gloire.

Le chagrin de sa sœur Anne venait encore augmenter sa peine; la jeune fille pleurait celui qu'elle considérait au fond du cœur comme son fiancé, et Tony songeait avec tristesse aux projets d'autrefois qui l'auraient fait le frère du héros qui lui était si cher.

Les larmes de leur fille faisaient regretter à M. et madame de Reiset leur trop grande rigueur; ils se disaient que le peu d'espoir qu'avait eu Kléber de voir ses désirs se réaliser avait été la cause dominante de cet éloignement qui devait lui être si funeste.

Tout le monde connaît les détails de la mort de Kléber, qui, après le départ de Bonaparte pour la France, le 22 août 1799, était devenu commandant en chef de l'armée d'Égypte. Un misérable musulman, croyant voir dans l'occupation de l'Égypte par la France la ruine de son pays, se résolut à assassiner Kléber, qu'il prenait pour le sultan des Français. Après s'être préparé par le jeûne et la prière à cet affreux

attentat, il s'arma d'un poignard et se mit à suivre Kléber en tous lieux, épiant l'occasion favorable. Celui-ci venait à peine de quitter son chef d'état-major Damas, chez lequel il avait déjeuné, et se trouvait sur une place du Caire lorsque l'assassin s'approcha de lui comme pour lui demander l'aumône. Victime de sa bonté, Kléber s'arrêta pour l'écouter et tomba aussitôt frappé de plusieurs coups de poignard.

L'armée et la France tout entière versèrent des larmes sincères lorsque la frégate l'*Osiris* apporta la nouvelle de la fin du grand homme.

Damas, à son retour en France, rapporta quelques souvenirs mis en réserve de longue main par Kléber pour ses camarades de l'armée de Sambre-et-Meuse. Tony n'était pas oublié : un couteau incrusté d'écaille et d'or sur lequel on lit le nom de Kléber, l'épée brisée du grand capitaine et quelques cartes géographiques d'Allemagne [1], souvenir des campagnes qu'ils avaient

1. Ces différents objets si intéressants, prêtés par son petit-fils, ont figuré à l'exposition des souvenirs de la Révolution et de l'Empire en 1896 avec des portraits et des armes du lieutenant général de Reiset. Ils sont aujourd'hui au château de Vic-sur-Aisne.

faites ensemble, sont gardés pieusement dans la famille de Reiset; gages précieux de l'amitié et de l'affection d'un héros.

Kléber reste pour la postérité une des plus belles et des plus complètes figures de guerrier du siècle dernier. Animé pour sa patrie d'un dévouement sans bornes, il sut, par la noblesse de ses idées et l'élévation de son caractère, se concilier l'admiration générale. Simple et modeste, il méprisa les richesses et les dignités et eut l'honneur de mourir pauvre après avoir manié des trésors.

D'une intrépide bravoure dans le combat, il se montra toujours humain et modéré dans la victoire. Dur à lui-même, il se montrait préoccupé du bien-être de ses soldats avant de songer au sien; adoré de ses hommes, il savait les enlever par quelques paroles chaleureuses, et inspirer confiance à tous, aussi bien à ses supérieurs qu'à ses subordonnés. Son génie et ses talents militaires ne sont plus à vanter, mais, chose bien rare, à cette époque de troubles, le nom de cet homme si grand par son héroïsme reste le modèle de la droiture et de l'hon-

neur sans que la moindre tache en ait jamais terni l'éclat.

Hommage tardif, en 1840 une statue lui a été élevée sur l'une des places publiques de Strasbourg où s'était écoulée une partie de sa jeunesse.

CHAPITRE VI

1802-1804.

Arrivée de Tony à Soissons. — Les modes nouvelles. — Le château de Saint-Cloud. — Reiset reçoit la nouvelle de la mort de son père. — Son voyage à Colmar. — Sa mère et ses sœurs. — L'hôtel Reiset. — Retour à Soissons. — Le château de Vic-sur-Aisne. — Son aspect et son histoire. — Mesdemoiselles de Fromont. — Mort du général Richepanse. — Bonaparte devient empereur. — Projets de mariage de Jacques de Reiset. — Mademoiselle Colette Godefroy de Suresne. — La tête de la princesse de Lamballe. — Visite de corps à Compiègne. — Détails sur le château. — Mariage de Jacques. — Réception aux Tuileries.

Au mois de février 1802, Reiset arriva à Soissons comme chef d'escadron au 16e régiment de dragons. Il y passa presque toute l'année dans la retraite la plus complète, ne quittant guère sa garnison, s'appliquant à son métier, qu'il aimait avec passion, et jouissant enfin d'un repos mérité à si juste titre par tant de privations et de fatigues. Depuis son entrée au ser-

vice, il avait fait toutes les campagnes d'Allemagne et, depuis onze ans, bien qu'à peine âgé de vingt-six ans, il n'avait pas cessé de combattre. D'ailleurs le Consulat semblait promettre à la France une longue paix, et la tranquillité paraissait désormais assurée au dedans.

Dans un voyage de quelques jours à Paris, dans le courant de cette année 1802, Reiset marquait dans ses notes l'étonnement que lui causait la transformation qui s'opérait dans les habitudes et dans les mœurs. — « Tout s'est métamorphosé, et chacun reprend peu à peu les usages de l'ancienne monarchie. Partout on voit des livrées brillantes et des habits somptueux pareils à ceux qu'on portait sous Louis XVI. Les modes militaires de la Révolution qui s'étaient imposées même dans le costume civil ont complètement disparu; aux bottes et aux pantalons démocratiques ont succédé des bas de soie et des souliers à boucles qui ne le cèdent en rien pour l'élégance à ceux qu'on portait à Versailles.

» Le Premier Consul donne lui-même l'exemple; et la livrée verte qu'il a adoptée fait beaucoup parler parce que c'était la couleur du comte

d'Artois. J'allais à une réception au château; c'était un luxe incroyable de toilettes, de plumes et de broderies. Le coup d'œil pourtant est bizarre car beaucoup semblent gênés par ces costumes de cour auxquels ils sont si peu accoutumés.

» Le général Bonaparte était vêtu d'un habit de velours violet, brodé d'or, avec des bas de soie et une épée de parade. Il paraît qu'il porte rarement de costume civil, il est généralement vêtu d'un uniforme qu'il préfère au costume des consuls. Il se rend fréquemment au palais de Saint-Cloud, qui a été remis en état. Tout était entièrement délabré. On a dépensé pour le restaurer et refaire les planchers plus de six millions, paraît-il. C'est sur la demande des habitants que le Premier Consul s'est décidé à en faire sa résidence d'été; ils avaient adressé à ce sujet une pétition au Corps législatif. Beaucoup des anciens serviteurs de Marie-Antoinette sont encore employés au château, car Bonaparte, ayant appris qu'un grand nombre d'entre eux étaient encore à Saint-Cloud, leur fit proposer de reprendre leur ancienne place. Tout le château a failli brûler dernièrement par suite de l'impru-

dence des soldats d'un corps de garde qui chauffèrent un poêle outre mesure : c'était au milieu de la nuit et ce fut une panique générale dans tout le palais. Le général Duroc averti se leva en toute hâte, et pendant plusieurs heures on dut faire la chaîne pour éteindre l'incendie. »

Au commencement de l'année suivante, Tony projetait un voyage à Colmar, quand la nouvelle de la mort de son père vint le surprendre et presser son départ. Malgré toute la diligence possible, il arriva trop tard pour lui rendre les derniers devoirs. M. de Reiset avait été enlevé subitement à l'affection des siens, et mourait à soixante-trois ans, honoré et respecté de tous, laissant derrière lui d'unanimes et profonds regrets.

Au bas de son portrait, peint par le célèbre dessinateur et miniaturiste Casimir Karff, le poète alsacien Conrad Pfeffel[1], lié avec lui depuis de longues années, a écrit quelques vers qui dans

1. Conrad Pfeffel, né à Colmar en 1736 et mort en 1809. Il devint aveugle à vingt et un ans et ne s'en distingua pas moins par ses écrits. Sa statue s'élève sur une des places de Colmar.

leur simplicité sont la meilleure oraison funèbre qu'on puisse prononcer sur sa tombe.

Austère pour lui seul, il fut sensible et sage :
De la société, l'ornement et l'honneur,
Il transmit à ses fils, avec son héritage,
Ses talents, sa bonté, ses vertus et son cœur.

Toute sa famille, que Tony avait laissée autrefois si unie et si nombreuse, était maintenant bien dispersée. Depuis deux ans déjà, son père s'était démis de sa charge en faveur de son fils aîné Jacques, et le ministre avait mis le plus obligeant empressement à opérer cette substitution. Quelques mois plus tard, Jacques de Reiset, nommé à la recette générale de Mayence, chef-lieu du nouveau département du Mont-Tonnerre, avait quitté Colmar, et outre ses deux sœurs aînées, mariées depuis longtemps, bien d'autres places maintenant étaient vides au foyer. Sa sœur Joséphine avait épousé M. Levavasseur de Lucemont; Magdeleine, mariée au baron de la Martellière[1], n'habitait plus l'Alsace, et Fran-

1. Laurent-Justin Marchand, baron de la Martellière, chevalier de Saint-Louis, commandeur de la Légion d'honneur, intendant militaire de l'hôtel des Invalides à Paris, né en 1766, mort en 1826.

çoise avait épousé le chevalier Blanchard [1] de Heiteren. Son plus jeune frère Louis, appelé sous les drapeaux en 1796, avait déjà fait plusieurs campagnes avec honneur et était sous-lieutenant au 2e dragons; quant à sa sœur Anne, douloureusement éprouvée par la mort de Kléber, elle venait, pour obéir aux instances de sa famille, de se décider à épouser M. de Schiélé. Madame de Reiset restait donc seule avec sa plus jeune fille Catherine dans ce grand hôtel de famille [2] si plein autrefois de bruit et de mouvement et que, à de rares intervalles maintenant, la visite d'un de ses enfants venait seulement animer pour quelques jours. Après deux

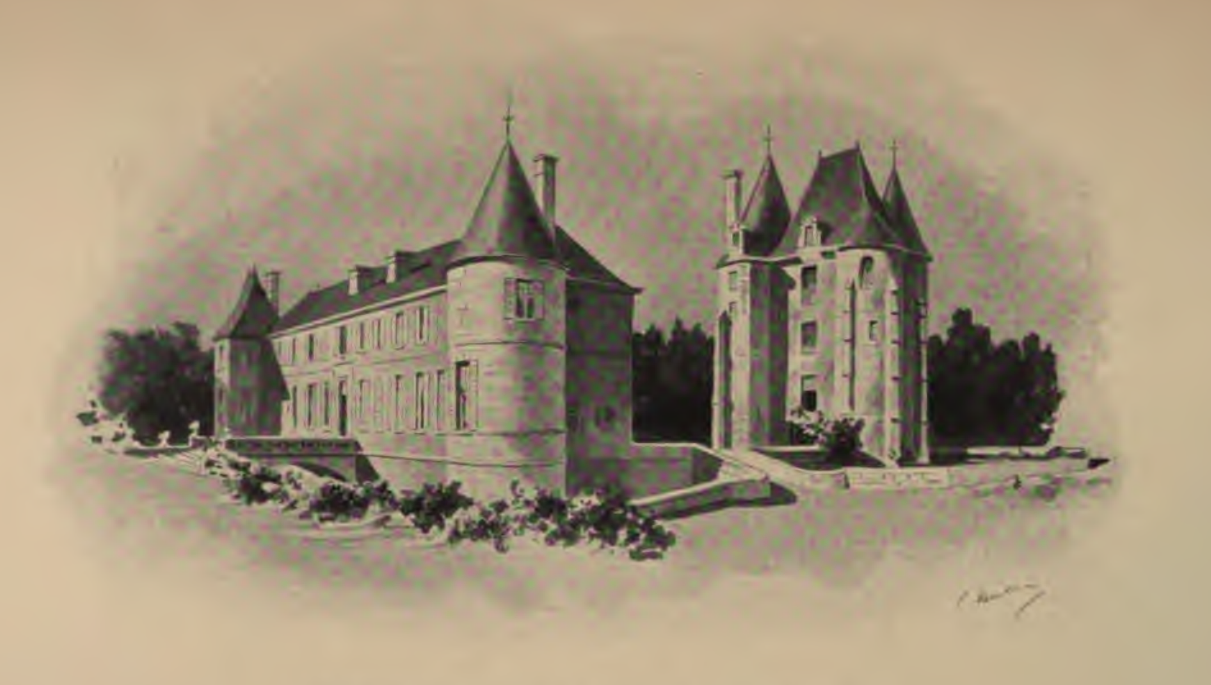
1. Le chevalier Jean-Pierre-Nicolas-Louis Blanchard, né en 1768, mort en 1847, chevalier de Saint-Louis, commandeur de la Légion d'honneur, intendant général des armées de Portugal, gouverneur de Fricktahl. Il descendait du célèbre Alain Blanchard qui paya de sa tête la résistance de Rouen contre les Anglais.

2. L'hôtel Reiset, construit par Jean-Jacques de Reiset, père de Tony, pendant qu'il était receveur général, existe encore à Colmar, 39, rue des Clefs. Toutefois les dépendances et les jardins, autrefois considérables, ont en grande partie disparu. — La belle église des Dominicains, où se trouvaient les tombeaux des Reiset, fut convertie en halle au blé. On voit encore dans le chœur le tombeau de N. Humbert de Reiset, subdélégué d'Alsace, grand-père de Tony, et celui du chevalier de Hirsinger, son grand-oncle. Depuis quelques mois, on y fait de grands travaux de restauration pour rendre au culte cet intéressant monument.

semaines passées dans sa famille, Tony rejoignit sa garnison, menant une existence fort retirée et ne voyant guère que quelques amis avec lesquels il s'était lié plus particulièrement.

« Je suis fort lié ici, écrivait-il à son frère, avec un jeune Clouet et sa famille; je dois dîner chez eux demain, au château de Vic-sur-Aisne, avec M. Gaudin, ministre des Finances, qui vient y passer quelques jours. — M. Clouet le père est le plus grand propriétaire de ce

1. Le château de Vic, dont parle M. de Reiset, s'élève sur une éminence entre Compiègne et Soissons. Il a succédé à un poste fortifié établi par les Romains et qui avait une grande importance stratégique. On le trouve mentionné dans une charte de 814 par laquelle Charlemagne en fait don à la princesse Berthe, sa fille, qui elle-même le laissa aux religieux de Saint-Médard. Pour le protéger contre les incursions de leurs voisins, ceux-ci le mirent sous la protection du seigneur de Pierrefonds, qui désormais y tint garnison. Le château, reconstruit par le roi Eudes en 889, fut pris et repris maintes fois et eut beaucoup à souffrir pendant les guerres de religion. Après le siège de 1570, la garnison tout entière fut passée au fil de l'épée, et le château démantelé en partie. Le donjon actuel, lourde masse de maçonnerie flanquée de trois grosses tours, a encore plus de 30 mètres de hauteur et, malgré les modifications opérées au XVI[e] siècle, a conservé son aspect féodal. Quelques-unes des tours de défense du pont-levis et du rempart ont disparu pendant la Révolution, mais de larges fossés entourent encore le donjon et le château. Cette vaste construction, bien différente de la première, a dû être construite au XVI[e] et au XVII[e] siècle. Elle a servi de retraite au cardinal de Bernis pendant les cinq années de son exil; il en parle fréquemment dans ses lettres et dans ses mémoires, et y a laissé



CHATEAU ET DONJON DE VIC-SUR-AISNE (AISNE).

pays-ci. Il habite un fort beau château qui était autrefois une des places fortes du pays, et qui a subi des sièges sous Henri IV. Le donjon, flanqué de quatre tours, est encore debout au milieu de larges et profonds fossés, autrefois remplis d'eau. Les anciens remparts et les tours de défense à l'avant du pont-levis forment un ensemble fort imposant. Chose singulière, madame Clouet a deux filles d'un premier mariage avec le comte de Fromont, qui était maître d'hôtel de Louis XVI, et M. Clouet était veuf également avec deux fils lorsqu'il a épousé madame de Fromont. — Les deux jeunes filles sont très bien; l'aînée est certainement la plus belle personne de Soissons, mais trop belle, trop froide et trop grande pour moi. La seconde, moins régulièrement jolie, est à mon goût beaucoup plus séduisante. — La mère, qui sous le dernier règne a eu un grand état de maison, a fort grand air et fort grandes façons. — Je ne sais si l'on me suppose des intentions, on me

d'intéressants souvenirs. Depuis quelques années, d'importantes restaurations ont été entreprises par le propriétaire actuel, petit-fils de Marie-Antoine de Reiset, le vicomte de Reiset qui publie ces Mémoires.

fait un accueil des plus favorables, mais, mais.....
— Je t'en parlerai quand je te verrai. »

De ces deux jeunes filles, dont Reiset faisait tant d'éloges, l'une devait devenir la femme du général baron Clouet [1], l'autre la vicomtesse de Reiset.

Au mois de septembre, Tony apprit avec chagrin la nouvelle de la mort à la Basse-Terre du général Richepanse, qu'il avait servi comme aide de camp. Ce dernier lui avait toujours témoigné un attachement véritable; son père, officier au régiment de Conti, était lié de longue date avec toute la famille de Reiset, dont il avait été l'ami et le familier. Tony perdait donc en lui le protecteur le plus dévoué. Quelques jours avant son départ pour la Guadeloupe, Richepanse lui avait écrit cette lettre pleine d'affection [2] :

« J'ai reçu, mon bon ami, votre lettre en date

1. Le baron Clouet, né en 1781, mort en 1862, fit les campagnes d'Espagne et de Portugal et joua plus tard un rôle important dans les guerres de Vendée, pendant lesquelles il se dévoua à la duchesse de Berry. Il était maréchal de camp, chevalier de Saint-Louis, commandeur de la Légion d'honneur, grand-croix de Charles III d'Espagne et grand-croix de la Tour et l'Épée de Portugal.

2. Après la paix générale de 1801, Tony, qui était resté près

du 4, qui m'a convaincu que j'avais eu raison, pendant tout le temps de votre silence, d'accuser les circonstances de la privation où je me trouvais de vos nouvelles et non votre sentiment pour moi. Je n'ignore point que vous savez sentir et j'ai l'orgueil de croire que je n'ai rien à craindre près de vous de ce côté-là.

» Les détails que vous me donnez sur votre famille me sont on ne peut plus agréables. Je lui porte trop d'intérêt pour ne pas me réjouir de tout ce qui peut contribuer à son bonheur. Pour moi, mes jouissances à cet égard viennent d'être mêlées d'un chagrin bien poignant. Une petite fille charmante, que j'avais ramenée avec moi ici il y a un mois à mon retour du Rousset [1], vient d'expirer après une maladie de quinze jours dont nous ne pouvons pas encore nous rendre compte.

de lui en qualité d'aide de camp pendant une année, fut envoyé comme chef d'escadron à Soissons, tandis que le général Richepanse partait pour la Guadeloupe, dont il était nommé commandant en chef. L'île était alors en pleine insurrection; il réussit à rétablir l'ordre et la paix, mais bientôt après il fut emporté par la fièvre jaune.

Il était général depuis 1796 et avait pris une part importante à nombre de combats; il s'était signalé entre autres à Hohenlinden et avait décidé par sa vaillance le gain de la bataille. Né à Metz en 1770, il mourut en 1802.

1. Propriété du général Richepanse.

La perte de cet enfant m'est aussi pénible qu'il est possible de l'imaginer. — J'ignore toujours le moment où commencera la tournée d'inspection. J'ai vu dernièrement Plauzonne, qui m'a appris que vous deviez incessamment faire le voyage de Paris. J'en aurai bien du plaisir, par celui que j'aurai à vous voir et à vous répéter une fois de plus l'assurance de mon attachement.

» Mon adresse est sur les boulevards de Montparnasse, section des Invalides, rue Masserat, en face celle dite Plumet. »

Au commencement de l'année 1804, Napoléon, impatient de relever à son profit l'ancienne monarchie française, préparait tout pour arriver à son but. Son ambition peu à peu avait grandi avec sa fortune, et après avoir souhaité ardemment le consulat à vie, cette nouvelle dignité ne lui suffisait plus. Ce qu'il voulait maintenant, c'était poser sur sa tête le diadème impérial. Il avait compris bien vite que la France était désabusée, qu'après avoir eu horreur des excès de la Révolution, elle commençait à se lasser maintenant

de la république. Avec sa pénétration ordinaire, il sentait qu'une restauration était imminente et que s'il ne s'emparait du trône, c'était un Bourbon qui allait y monter. L'ancien jacobin Fouché, tout dévoué à Napoléon, devait être un des principaux instruments de cette nouvelle révolution. Quelques articles habilement rédigés parurent dans des journaux où l'on avait des intelligences ; quelques discours adroitement placés et longuement reproduits et commentés eurent bientôt préparé le terrain. Il avait suffi de prononcer les mots empire ou monarchie pour donner le signal du mouvement attendu. Bientôt une foule d'adresses partaient en même temps des collèges électoraux et des conseils municipaux des grandes villes. Au discours significatif de M. de Fontanes, président du Corps législatif, succédait, le 26 mars, une adresse au Sénat plus significative encore.

En quelques semaines, le Premier Consul triomphait du mauvais vouloir de son collègue Cambacérès et, avec l'adhésion de l'armée, faisait reconnaître son nouveau titre par toutes les cours de l'Europe. Enfin le 18 mai 1804, l'Empire

était proclamé par le Sénat au palais de Saint-Cloud, et le Premier Consul faisait place à Napoléon Ier. A peine au pouvoir, il s'occupait immédiatement de se créer une cour à l'instar de celle de Versailles, s'entourant de hauts dignitaires, de grands officiers et se formant, pour lui et pour Joséphine, une maison civile et militaire avec toute la pompe de l'ancienne monarchie.

« Pas un mot de toi depuis un mois, mon ami, écrivait au mois de mai Reiset à son frère aîné, et j'en suis vraiment tourmenté; as-tu déjà quitté Mayence et espères-tu être bientôt à Paris? Tu m'avais promis de me l'écrire et j'attends avec impatience d'être renseigné à ce sujet. Je n'ai toujours pas mon brevet de légionnaire[1], je suis bien sûr pourtant d'être nommé; j'en ai été prévenu par différentes personnes qui m'ont vu sur la nouvelle liste qui vient d'être arrêtée dans le dernier travail, mais il paraît que les expéditions sont longues. Voilà le général Ney maréchal d'Empire; tu sais que dans le temps il m'a offert

1. L'Ordre de la Légion d'honneur avait été institué au mois de mai 1802.

ses services et que j'en ai profité. Je lui ai écrit pour le complimenter et lui demander sa protection. S'il a une place d'aide de camp vacante[1], et qu'il me la propose, tu trouves comme moi sans doute que je ne puis faire mieux que d'accepter.

» Je vois beaucoup ici madame de Scytivaux, femme de l'ancien payeur général, que tu as connue peut-être il y a quelques années. Dans la conversation, l'autre jour, on vint à parler de madame de Laumond[2]; je lui ai demandé si elle voyait fréquemment sa nièce : « Sans doute, m'a-t-elle répondu, elle est notre parente par mon mari ainsi que M. de Laumond. » Sans que je lui aie rien communiqué de tes projets, elle m'en a fait un éloge pompeux; hier, elle me dit que son mari lui faisait part du mariage de mademoiselle Colette avec un jeune homme de Mayence. Je crus alors pouvoir lui confier que c'était de toi qu'il s'agissait. Nous nous sommes entretenus de ta fiancée pendant

1. Comme nous l'avons vu plus haut, ce fut le baron Édouard de Reiset, cousin germain de Tony, que le maréchal Ney prit pour aide de camp.

2. Elle était la femme du comte de Laumond, préfet de Strasbourg, puis de Versailles, et tante de madame Jacques de Reiset, belle-sœur de Tony.

toute la soirée. Elle m'en a dit tout le bien possible en me faisant l'énumération de ses qualités et de ses talents. Je n'ai pas besoin de te dire, mon cher ami, que mon cœur en a tressailli et de t'assurer combien j'ai été heureux des détails flatteurs et agréables qu'on m'a confiés.

» Adieu, mon cher Jacques; nous attendons à Compiègne Sa Majesté l'Empereur le 20 prairial. »

Le mariage de Jacques de Reiset venait enfin de se décider. Mademoiselle Colette Godefroy de Suresnes, propre nièce du comte de Laumond, préfet de Versailles, était une jeune fille de vingt-deux ans, fort belle, d'une rare intelligence, aimant les arts et les cultivant avec succès. Née au moment où la Révolution commençait à renverser toutes les institutions sociales, elle en avait vu de près les horreurs, et les scènes sanglantes qui s'étaient déroulées sous ses yeux avaient laissé dans son esprit des traces profondes. Il en était une surtout que, après douze ans écoulés, elle ne pouvait se rappeler sans épouvante.

En 1793, elle était âgée de onze ans. La

tourmente révolutionnaire n'avait point encore chassé sa famille de Paris, et son père, tâchant de se faire oublier, s'obstinait à ne point quitter son hôtel pour aller chercher loin de la capitale un abri plus sûr. La maison qu'il habitait alors était située à l'angle de la rue de Grammont, et un large balcon s'étendait sur toute la longueur du premier étage.

Un jour que la jeune fille jouait dans le salon, elle fut attirée par les cris de la populace, et courut à la fenêtre pour voir au dehors. Un spectacle horrible l'y attendait. Une horde de misérables, massés devant l'hôtel, tenait au bout d'une pique la tête de la malheureuse princessse de Lamballe et la lui présentait. La jeune fille s'enfuit épouvantée et tomba sans connaissance dans le salon. Ce fut pour son père le signal du départ : il comprit que désormais Paris était inhabitable pour ceux qui ne faisaient pas cause commune avec la Révolution, et, le soir même, toute la famille était loin de la ville.

De pareils spectacles avaient inspiré de bonne heure à mademoiselle Colette des idées sérieuses et lui avaient mûri le cœur et l'esprit, à un âge où

d'ordinaire on ne songe qu'au plaisir; elle apportait à son mari toutes les garanties possibles de bonheur, et la date du mariage fut fixée au mois de juillet.

Voici ce qu'écrivait Tony dans ses notes du mois de juin de la même année :

« Le colonel Baraguay d'Hilliers est à Compiègne; il y commande la compagnie de dragons qu'il est chargé d'organiser. Le 4 juin, je vais avec les officiers du corps lui porter nos félicitations, et j'en profite pour visiter le château, que je ne connaissais pas.

» L'orage révolutionnaire n'a épargné ni la ville ni le château, et presque tous les monuments portent les marques de la fureur des sans-culottes. Un petit château élevé par madame de Pompadour a été entièrement saccagé et démoli, et il n'en reste pas une pierre. La belle abbaye royale de Saint-Corneille a été pillée, et l'église est transformée en magasin à fourrage. Le couvent des Carmélites a eu le même sort et nombre de religieuses furent, me dit-on, envoyées à l'échafaud avec leur supérieure. Le château,

sous la Convention, avait d'abord été transformé en prytanée; depuis le Consulat on y a installé une école d'arts et métiers. Je déplore amèrement la cruelle barbarie du temps en voyant les ateliers installés dans des salles magnifiques de dorures et de sculptures. C'est un spectacle attristant d'apercevoir dans un pareil état ce beau palais que nos rois avaient embelli tour à tour. Le château date du règne de Louis XV, qui, d'après les renseignements qu'on me donna, l'avait fait élever à grands frais sur l'emplacement qu'occupait l'ancien palais construit par les rois mérovingiens. Partout se voient encore des fresques, des grisailles et des plafonds peints par des maîtres. Je visite aussi une maison assez curieuse habitée par Jeanne d'Arc en 1430.

» Le 5 juin, nous reçûmes l'ordre d'aller à l'hôtel de ville pour signer notre vote pour l'hérédité dans la famille de l'Empereur, et le 16 je partis de Soissons avec mon régiment pour me rendre de nouveau à Compiègne, où Napoléon devait nous passer en revue. Le 17, nous prîmes notre rang de bataille dans la grande plaine de Compiègne; il y avait onze régiments de dragons

réunis, tous se disputant l'avantage pour la tenue et l'instruction. Chaque brigade, l'une après l'autre, mit pied à terre, l'Empereur en passa une stricte et minutieuse revue et fit beaucoup de questions. Puis, après avoir manœuvré, on nous fit former le carré, et l'Empereur, accompagné du prince Louis, grand connétable de l'Empire, se mit au centre. Tous les officiers des régiments vinrent alors se ranger autour de lui, et les colonels prêtèrent serment.

» Napoléon nous adressa quelques paroles pour nous exprimer sa satisfaction, il loua notre zèle et notre instruction et termina son discours en nous promettant la place d'honneur sur le premier champ de bataille ou de fête. Quelques jours après, je reçus mon brevet de légionnaire.

» Une lettre de mon frère m'annonçant que la date de son mariage était enfin fixée, je partis pour Paris et, le 15 messidor an XII, la cérémonie eut lieu à l'église Bonne-Nouvelle. Jacques paraissait enchanté, et mademoiselle Colette était charmante sous sa parure de mariée. Je fus ravi de ma nouvelle belle-sœur. Après la messe, nous nous rendîmes tous dans la propriété de

M. Godefroy à Suresnes[1]. C'est une délicieuse résidence qui s'élève au bord de la Seine et dont les parterres sont embellis par un nombre considérable d'orangers soigneusement entretenus et plantés dans des caisses. Il y eut grand bal le soir, et il vint beaucoup de monde. Tout se passa au mieux. »

29 juillet 1804.

« Le lendemain, je fus, pour la première fois, à l'audience de l'Empereur aux Tuileries et j'assistai à la remise des lettres de créance des ambassadeurs étrangers. Le nonce du pape, les ambassadeurs d'Espagne et de Naples, les ministres de Prusse, de Hollande, de Danemark, de Bavière, de Saxe, de Bade, de Wurtemberg, de Hesse et de Suisse se présentèrent à lui; les ambassadeurs de Russie, d'Autriche et d'Angleterre seuls manquaient. Le cérémonial adopté dans toutes les cours a été rigoureusement observé; c'est un spectacle bien imposant. Je fus ébloui par la richesse des costumes et les broderies des uniformes.

1. Cette propriété, en partie démolie, et remaniée est celle qu'occupe actuellement le baron de Rothschild.

» On avait fait revivre, pour cette audience solennelle toutes les anciennes formes de l'étiquette de Versailles. M. de Ségur, grand maître des cérémonies, a eu grand'peine à régler la place de chacun, et satisfaire tous ceux qui croyaient avoir droit à l'entrée des salons. J'allai aussi aux Bouffes, où l'on donnait *le Roi Théodore*; j'entendis Martinelli et Fedi, qui me charmèrent. C'était la première fois que je m'y rendais, la salle était éclatante de lumières et toutes les femmes élégantes et parées. Le luxe augmente tous les jours. Les femmes ont définitivement renoncé aux coiffures monumentales que Marie-Antoinette avait mises en honneur et que quelques-unes s'obstinaient à conserver. Ces échafaudages de plumes en manière d'édifice étaient peu seyants pour les grandes femmes et tout à fait disgracieux pour les petites; certaines en arrivaient à avoir le menton à moitié chemin de leurs pieds. La mode des bandelettes et des cheveux bouclés me semble infiniment préférable, elle a du moins le grand avantage de laisser à la tête sa forme naturelle.

CHAPITRE VII

Août à Octobre 1804

La fête de Boulogne. — Le trône de l'Empereur, le casque de Bayard, le bouclier de François Ier et le fauteuil de Dagobert. — La couleur des rubans de la Légion d'honneur. — Formule du serment. — Spectacle inoubliable. — Incident inattendu. — Retour de Reiset à Soissons. — La comtesse de X..., sa liaison avec Tony. — Deux lettres. — Les conséquences d'un billet égaré. Voyage précipité à Plombières. — Le pardon du comte de X...

L'Empereur, occupé de ses vastes projets de descente en Angleterre, se décidait à exécuter cette colossale entreprise. Au commencement d'août, il partait pour Boulogne où il était accueilli avec enthousiasme par les deux armées de terre et de mer; mais après quelques jours consacrés à visiter les forts, à inspecter la flotille et les troupes de cavalerie, Napoléon reconnut qu'il ne pouvait être prêt avant le mois de septembre et se décida à retarder l'expédition.

En attendant, il voulut donner à l'armée une grande fête qui devait augmenter son prestige et accroître l'enthousiasme de ses troupes.

Août 1804.

« Je partis pour Boulogne le 8 août, pour recevoir ma croix avec les légionnaires de mon corps; tous ceux qui dans l'armée avaient des armes d'honneur reçurent également l'ordre de s'y rendre, et les camps de Saint-Omer, de Bruges, d'Arras, de Montreuil et d'Amiens devaient se faire représenter par une députation à la cérémonie, où 70 000 hommes allaient se trouver réunis.

» Le 15 août, nous nous rendîmes sur la plage de Boulogne; l'Empereur avait choisi cette date, qui était celle de sa fête, et avait fait construire sur le point le plus élevé un trône magnifique orné des drapeaux pris à l'ennemi. De chaque côté de ce trône adossé à la mer s'élevaient des gradins réservés à la maison militaire de l'Empereur et aux vingt-quatre grands officiers de l'Empire. A chaque extrémité était rangée la garde impériale et en face se placèrent les diffé-

rents corps de l'armée. Une nombreuse cavalerie était massée derrière l'infanterie, qui occupait le premier rang. Au sommet de l'estrade on avait placé un siège antique que l'on appelle le fauteuil de Dagobert[1] et qu'on garde précieusement à la bibliothèque à Paris, en souvenir de ce roi célèbre, qui s'en servait dans les grandes cérémonies. Près de l'Empereur était le casque de Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, dans lequel on avait déposé les rubans cramoisis et les croix qu'on allait distribuer aux légionnaires. L'Empereur avait voulu qu'on y ajoutât le bouclier de François Ier, afin de rappeler, par ces deux objets, le souvenir de ces deux grands hommes, qui furent des modèles de loyauté et d'honneur.

» On approuva généralement à cet égard l'idée

1. Le fauteuil de Dagobert, conservé pendant plusieurs siècles dans le Trésor de l'abbaye de Saint-Denis, fut volé avec la plupart des objets précieux au moment du pillage de l'abbaye en 1793. Il resta quelque temps exposé en vente et fut enfin déposé au cabinet des médailles. Dagobert fut le fondateur de cette célèbre abbaye, et les religieux conservaient pieusement ce siège que la tradition rapporte lui avoir appartenu et dont la forme rappelle les chaises curules romaines avec un mélange du style barbare de l'époque. Dagobert Ier mourut en 638.

de l'Empereur, mais on chercha vainement quel rapport pouvait exister entre le nouvel ordre de chevalerie et le fauteuil du pauvre roi ridiculisé par une chanson que tous les enfants chantent dans leur jeune âge. Cela fit faire beaucoup de plaisanteries qui n'étaient guère de circonstance.

» Lorsque Napoléon se leva, entouré de tous les grands dignitaires, des maréchaux et des grands officiers de la couronne, ce fut un spectacle grandiose et féerique; il prononça à haute voix la formule du serment de la Légion d'honneur et nous répondîmes tous : « Nous le jurons » au bruit des fanfares et des salves de l'artillerie.

» Voici quelle est la formule du serment :

« Je jure sur mon honneur de me dévouer au service de l'Empire et à la conservation de son territoire dans son intégrité; à la défense de l'Empereur, des lois de la République et des propriétés qu'elles ont consacrées, de combattre par tous les moyens que la justice, la raison et les lois autorisent, toute entreprise tendant à rétablir le système féodal; enfin de concourir de tout mon pouvoir au maintien de la liberté

et de l'égalité chez les premières de nos constitutions. »

» La cérémonie fut fort longue, chaque légionnaire devant gravir les douze marches qui conduisaient au trône pour recevoir de la main de l'Empereur la croix et le ruban qu'il avait mérités. Le temps pluvieux le matin était devenu superbe, mais vers le soir un vent furieux s'éleva et des torrents de pluie se mirent à tomber.

» On servit à dîner à des centaines de convives sous d'immenses tentes, décorées de verdure et de drapeaux, qu'on avait élevées pour la circonstance et où prirent place les légionnaires ornés de leur ruban.

» On avait longuement discuté, paraît-il, la couleur qu'on donnerait au nouvel ordre; on avait d'abord songé à un ruban vert, mais on préféra le rouge, qui était la couleur du cordon de Saint-Louis, récompense des services militaires sous l'ancien régime. Après le dîner il y eut un grand bal où se trouvait réuni tout ce que la cour et l'armée comptait de plus grand et de plus élevé. Malgré la pluie qui vint gâter la fin de cette journée, ce spectacle admirable est

inoubliable pour tous ceux qui y ont assisté; près de 100 000 hommes étaient là rangés, et une foule immense était accourue des provinces voisines pour assister à ce magnifique spectacle. Pendant le défilé des légionnaires un événement imprévu vint encore ajouter à l'émotion de tous. Une vive canonade se fit entendre tout à coup du côté de la rade; l'Empereur parut inquiet et envoya de suite un de ses aides de camp aux informations. C'était quelques vaisseaux venant du Havre rejoindre la flotille dans le port et qui échangeaient avec les Anglais quelques coups de canon. De temps en temps l'Empereur faisait interrompre le défilé et étudiait à l'aide d'une longue vue les péripéties de la lutte; mais ce ne fut qu'une fausse alerte, au bout d'une heure tout était terminé et les vaisseaux étaient en sûreté sans avaries sérieuses. »

Le 22 août, le nouveau légionnaire rejoignait son régiment à Soissons. A peine arrivé il y apprenait une nouvelle qui lui causait un profond chagrin et le remplissait des plus mortelles inquiétudes. Depuis dix-huit mois il entretenait

avec la comtesse de X..., une des dames du palais de l'Impératrice, des relations suivies, et leur correspondance presque journalière témoigne d'un amour aussi tendre que réciproque. Madame de X... était alors à Plombières, où elle avait accompagné l'Impératrice, qui y prenait les eaux, et où elle était ensuite restée pour sa santé personnelle. A son retour de Boulogne, Reiset trouvait une lettre d'elle où, bien loin de prévoir une catastrophe, elle se réjouissait à l'idée que son prochain retour allait bientôt la rapprocher de lui.

« Dans quinze jours, au plus, cher Tony, je serai près de toi, oh! mon ami, songes-tu au bonheur de se revoir, d'être enfin dans le même lieu et de se trouver réunis après une longue absence? Mais après tant de jours passés loin de toi, comment pourrai-je devant témoins étouffer tout ce que je sens et tout ce que je voudrais t'exprimer. Cette idée me tourne la tête d'avance, je suis effrayée de cette épreuve, et je ne vois aucun moyen de l'éviter, mais que j'aie le bonheur de te retrouver et je ne me plaindrai plus. Je suis

toutes tes recommandations et je tâche de me distraire. J'ai été au bal hier, et j'y suis restée jusqu'à deux heures du matin. Le prince Louis y est venu un moment avec ses aides de camp; il a des manières très douces et très bonnes qui me plaisent beaucoup et je prends souvent plaisir à causer avec lui.

» M. de Choiseul, qui est ici, est celui que tu connais; ce n'est pas le comte, mais le duc, celui qui a été si longtemps prisonnier à Ham. Il est plein d'esprit et de gaieté; il vient de marier sa fille et elle est ici avec son mari et son frère; ils sont tous très aimables, nous nous voyons souvent, et quand le temps le permet nous nous promenons à cheval. Tout cela me fatigue un peu, mais tu sais combien le moral influe sur le physique; lorsque tu n'es pas là je ne puis que souffrir, et si mon esprit se distrait, mon cœur est toujours uniquement occupé de toi. Adieu, écris-moi, c'est mon seul bonheur. »

En même temps que cette lettre, Reiset en trouvait une autre lui annonçant qu'un billet

intercepté ou perdu avait tout appris à M. de X... Ce dernier, à ce coup inattendu, avait brusquement quitté Paris, sans faire connaître à personne le but de son voyage. Tony n'hésita point à courir sur-le-champ annoncer à madame de X... cette fatale nouvelle, et chercher avec elle les moyens de la sauver. Sans attendre une voiture qui pût lui épargner les fatigues du voyage, il partit à franc étrier, faisant quatre-vingt-cinq lieues en trente-six heures. Pendant la dernière journée, son épuisement était tel qu'il lui fut impossible de descendre de cheval; à chaque relais, un cheval frais lui était amené, et on le soulevait de sa selle pour le déposer sur sa nouvelle monture sans qu'il mît pied à terre.

Tant de fatigues devait être inutile; madame de X..., prévenue par une amie, revenait à Paris en toute hâte, et tous deux se croisaient en route. Mortellement inquiète du départ de son mari et ignorant le sort qu'il lui réservait, la pauvre femme écrivait une dernière fois à Tony :

« Suis-je assez malheureuse, et le Ciel peut-il réserver tant de peines à une de ses créatures!

vous n'auriez plus jamais entendu parler de moi si quelques lumières de votre part ne m'étaient absolument nécessaires. Dites-moi donc dans une lettre qui sera la dernière si le rêve affreux que je fais en ce moment s'est réalisé dans son entier, si mes torts sont connus, et si enfin je suis perdue pour toujours. Ces éclaircissements peuvent me délivrer aujourd'hui de l'incertitude qui me torture et qui épuise ma vie; j'aime mieux tout savoir, car rien ne peut augmenter le supplice que j'endure. Ne nommez personne dans votre lettre, portez-la vous-même à la poste à quelques lieues de Soissons, et adressez-la-moi chez ma belle-sœur. Nous ne devons plus nous écrire, tout sentiment doux m'est maintenant interdit, et je ne dois plus penser qu'à expier les fautes qui ont mis le comble à mon malheur. Je ne cherche point à m'aveugler sur mon sort; j'avais reçu en partage tout ce qu'on peut désirer, et bien des gens me portaient envie. Le Ciel m'avait comblée de ses dons; l'ingratitude la plus affreuse m'a tout enlevé à la fois, et j'expie cruellement mon fatal amour.

» Ce qui double mes remords, c'est que celui que j'ai trompé m'adorait et ne vivait que pour moi; j'en suis réduite à rougir devant mes enfants, qui sont devenus pour moi un éternel reproche. Oubliez-moi, Tony, car nous ne pouvons plus nous revoir, et l'idée de cette séparation n'est pas la moindre de mes peines.

» Adieu, je prierai le Ciel qu'il ne punisse que moi et qu'il ne vous fasse pas expier des fautes dont je suis seule coupable. »

Les conséquences de cette malheureuse découverte devaient être moins terribles que madame de X... semblait le craindre. La lettre tombée entre les mains de son mari n'était point signée et il ignorait le nom de son auteur. Rien dans ce drame intime n'avait donc transpiré au dehors.

Portant un des grands noms du Faubourg Saint-Germain et remplissant à la cour de hautes fonctions, M. de X... avait à redouter à la fois et le mécontentement de l'Empereur et celui de sa toute-puissante famille devant une pareille découverte. Au bout de quelque temps, touché

du repentir de sa femme, il recula devant un scandale dont ses deux fils, en somme, eussent été les premières victimes et finit par céder à ses sollicitations. Le rapprochement eut lieu entre les deux époux, mais les deux amants se séparèrent définitivement. Madame de X... continua à exercer sa charge auprès de l'Impératrice, qui l'aimait tendrement, et lorsque Joséphine, victime de l'ambition de Napoléon, dut descendre du trône où il l'avait placée, madame de X..., fidèle au malheur, ne l'abandonna point ; elle la suivit à la Malmaison et au château de Navarre. Elle était encore attachée à sa personne lorsque, abreuvée de chagrins et de douleurs, la malheureuse impératrice mourut le 29 mai 1814.

CHAPITRE VIII

1804-1805

Négociations avec le pape pour le décider à venir sacrer Napoléon à Notre-Dame. — Hésitations de Pie VII. — Son arrivée à Paris. — Le sacre. — Portrait du pape, le cortège, les carrosses de gala, magnificence des costumes de l'Empereur et de l'Impératrice. — La cérémonie à Notre-Dame. — Retour de Reiset à Soissons. — Le comte de Fromont. — Portrait d'Amélie de Fromont. — Fiançailles de Tony. — — Touchante fidélité d'un chien. — Reiset quitte Soissons avec son régiment. — Sa correspondance avec sa fiancée. — Souffrances causées par l'humidité au camp de Boulogne. — Détails sur Louis de Reiset, frère cadet de Tony. — Ordre d'embarquement. — La tente de l'Empereur. — Alerte causée par un incendie. — L'expédition d'Angleterre est abandonnée, et Reiset part pour Saint-Omer. — Voyage accidenté. — Visite à la comtesse de Baër. — Vieux souvenirs. — Le pont d'Elchingen. — Spectacle horrible du champ de bataille. — Prise d'Ulm.

Vers le mois d'octobre 1804, on commença dans Notre-Dame d'immenses préparatifs; le moment fixé pour le sacre approchait et une foule de princes étrangers avaient été invités à y assister.

Connaissant bien l'importance d'une pareille solennité et voulant y ajouter le plus d'éclat

possible, Napoléon s'était décidé à demander au pape de consentir à se rendre en personne à Paris pour l'y sacrer empereur. La présence du Saint-Père, il le comprenait, devait produire sur les populations religieuses, et sur l'Europe tout entière, un effet considérable.

La consécration de son pouvoir, et son trône légitimé par le chef de la chrétienté, sanctionnant ainsi ses droits d'une manière si complète, lui donnaient une victoire éclatante sur tous ses ennemis. C'était le dernier sceau apporté à ses ambitions, et le triomphe décisif remporté sur ses adversaires. Le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, ambassadeur auprès du Saint-Siège, fut chargé de sonder la cour de Rome à cet égard. Après les premières ouvertures Pie VII se montra tout d'abord indécis. Ce ne fut pas en effet sans de longues et pénibles luttes que les cardinaux Caprara et Gonsalvi, confidents de ses perplexités, se décidèrent à céder aux exigences de l'Empereur. La consécration d'un prince illégitime, monté sur le trône sans y avoir été appelé par le droit divin, et qui aux yeux de beaucoup de gens n'était

qu'un usurpateur, pouvait produire en Europe l'effet le plus fâcheux, aussi Pie VII n'était-il pas sans inquiétudes. Toutefois, l'espoir de rendre de nouveaux services à la religion et d'obtenir pour l'Église des avantages considérables, la crainte en outre de s'attirer la colère de Napoléon, qui tenait sous sa main les États d'Italie, décidèrent le pape à partir pour la France. Le 2 novembre il quittait Rome, et le 25 il arrivait à Fontainebleau. Napoléon, qui s'était rendu au devant de lui dans la forêt, lui avait préparé une réception digne d'un souverain. Après quelques jours, le pape, qui sentait peu à peu se calmer ses inquiétudes, quitta Fontainebleau et fit son entrée à Paris. L'Empereur l'accompagnait, et le conduisit lui-même jusqu'au château des Tuileries, où ses appartements avaient été préparés dans le pavillon de Flore.

Le jour du sacre était fixé au 2 décembre, et, outre les grands corps de l'État, de nombreuses députations des armées de terre et de mer devaient venir en rehausser l'éclat.

« Le 1er décembre, dit Reiset, j'arrivai à Paris avec un bataillon à pied, et nous fûmes

cantonnés à Clichy. J'étais désigné pour former la haie sur le passage du cortège devant Notre-Dame, et, le lendemain de bonne heure, nous étions à notre poste. Le pape devait partir une heure avant l'Empereur, afin que les deux cortèges ne pussent se rencontrer et se faire obstacle l'un à l'autre. Dès le matin, une foule innombrable bordait les quais et encombrait les rues sur le parcours. A dix heures, le pape monta dans une grande voiture surmontée d'une énorme tiare et attelée de huit chevaux gris. Un camérier, monté sur une mule et portant son étendard, le précédait de quelques pas et excitait l'étonnement et la curiosité générale : c'est, me dit-on, un usage fort ancien, et le pape, qui ne sort jamais à Rome sans ce singulier cérémonial, a tenu à le respecter à Paris. Huit voitures dans lesquelles se trouvaient les cardinaux et les prélats romains formant la cour pontificale suivaient par derrière.

» Arrivé seulement la veille de Soissons, je n'avais pas encore vu Sa Sainteté, et comme le cortège s'avançait fort lentement, j'eus tout le loisir de le contempler à mon aise. Le pape était

entièrement vêtu de blanc et me parut de haute taille. C'est un beau vieillard de soixante ans environ, dont la physionomie respire la douceur et la bonté. Sa figure vénérable inspire instinctivement le respect, et beaucoup de gens, malgré la foule, s'agenouillaient sur son passage pour recevoir pieusement la bénédiction pontificale. Après s'être rendu à l'archevêché, où un cortège de cardinaux et d'évêques français l'attendait pour le recevoir, il entra dans l'église avec une suite nombreuse de grands seigneurs et de prélats venus d'Italie avec lui.

» L'Empereur se fit longtemps attendre, et plus d'une heure se passa avant qu'on signalât l'arrivée du cortège. Napoléon parut enfin dans une voiture étincelante de dorures et de ciselures, attelée de huit chevaux blancs magnifiquement caparaçonnés; des génies et des aigles soutenant la couronne impériale se dressaient aux quatre coins. La voiture était entièrement entourée de glaces et je pus voir dans le fond l'Empereur assis à côté de l'Impératrice, et les princes Joseph et Louis Bonaparte placés sur le devant. Bien qu'il n'eût point encore revêtu le costume

impérial, il ne portait pas malgré cela l'uniforme de colonel des chasseurs de la garde qu'on lui voit d'ordinaire; il me parut revêtu d'une sorte d'habit de velours amarante avec une toque à plumes blanches qui étonnèrent généralement.

» L'Impératrice, dans une splendide toilette étincelante de pierreries, semblait radieuse. La joie qui se lisait sur sa physionomie l'embellissait encore, et bien qu'elle soit âgée, dit-on, de plus de quarante ans, on ne lui en eût certainement pas donné trente. Une longue file de voitures de gala, contenant les grands personnages de la cour et les princes étrangers, suivait le carrosse de l'Empereur et vingt escadrons de cavalerie le précédaient, le prince Murat à leur tête, au son des musiques militaires qui jouaient des marches triomphales. Je ne pus pénétrer dans l'église, forcé par mon service de rester au dehors. Je le regrettai vivement, car d'après les récits qu'on m'en fit la cérémonie fut splendide. Napoléon, après être entré comme le pape à l'archevêché, alla revêtir le costume du sacre. Le trône impérial avait été adossé contre le portail de la façade et ce fut par une des

entrées latérales que le cortège fit son entrée. L'Empereur, la tête ceinte d'une petite couronne de laurier, portait une longue robe de satin blanc. Son manteau, semé d'abeilles d'or et de grands N couronnés, était soutenu par ses deux frères; l'archichancelier de l'empire Cambacérès et Lebrun, architrésorier, soutenaient les deux autres pans. Le manteau de l'Impératrice, semblable à celui de l'Empereur, était porté par les quatre princesses, sœurs de Napoléon. M. de Talleyrand, le prince Eugène de Beauharnais, M. de la Rochefoucauld, M. de Ségur et plusieurs autres grands dignitaires portaient devant l'Empereur et l'Impératrice, posés sur des coussins, le sceptre et les attributs du pouvoir. Lorsque le pape, après les cérémonies d'usage, eut béni le nouveau souverain, nous entendîmes du dehors les acclamations enthousiastes qui saluèrent la proclamation de l'Empire. Les vivats, mille fois répétés, durent s'entendre de fort loin.

» Nous distinguions parfaitement les chants religieux qu'accompagnait le son des orgues, et l'hymne qu'avait composée l'abbé Roze pour la circonstance et que trois cents musiciens enton-

nèrent à la fois vers la fin de la cérémonie me parut fort beau. Les cloches de Notre-Dame sonnaient à toute volée, les salves d'artillerie se succédaient de minute en minute. La nuit était presque venue quand les deux cortèges reprirent le chemin des Tuileries; cinq cents torches éclairaient leur marche; les uniformes chamarrés des maréchaux et des grands officiers, les magnifiques costumes de l'Empereur et de l'Impératrice, les manteaux brodés d'argent dont tous les fonctionnaires de la cour étaient revêtus, tout cela brillait et étincelait aux lueurs des illuminations, et je ne crois pas qu'on pût voir un spectacle plus magnifique et plus grandiose.

» A cette première journée succédèrent pendant quinze jours des fêtes et des galas de toutes sortes. L'Empereur ne semblait pas se lasser de ces réceptions multipliées. Tous les fonctionnaires avaient l'ordre de ne paraître à la cour, pendant toute cette période, qu'avec le costume qu'ils portaient le jour du sacre, ce qui donnait à la moindre audience un éclat inaccoutumé. Napoléon, du reste, veut que sa cour soit brillante, et si tous les emplois y ont un traitement

élevé, il exige que chacun des titulaires représente avec luxe. Il désire voir à tous une maison bien montée et des équipages bien tenus; il aime qu'on donne des fêtes et qu'on reçoive beaucoup de monde. La toilette des femmes même l'occupe aussi, et il ne manque pas d'aller faire compliment à celle dont l'ajustement lui paraît le plus élégant.

» Le pape est l'objet de la vénération générale, on vient chaque jour, en grand nombre, recevoir sa bénédiction; pendant toutes les matinées, la terrasse des Tuileries est couverte d'une masse énorme de monde qui l'appelle à grands cris jusqu'à ce qu'il ait paru au balcon et béni la foule pieusement agenouillée. Lorsqu'il va visiter quelque église, le peuple se presse respectueusement sur son passage et il en est de même chaque fois qu'il quitte les Tuileries. Il a déjà parcouru Versailles, les Invalides et la plupart des environs de Paris. Il a conservé le costume de l'ordre religieux dont il faisait partie avant d'être élevé au trône pontifical : c'est une modeste robe de moine en laine blanche avec une calotte semblable. Il porte par-dessus une sorte de cami-

sole en mousseline et en dentelles qui est fort singulière. Lorsque le mauvais temps l'empêche de sortir, on lui présente, dans la grande galerie du musée Napoléon, les personnes qui demandent audience. Il s'est ouvert une quantité énorme de boutiques où l'on vend des chapelets et des rosaires. Les cardinaux en distribuent une incroyable quantité. On m'a dit qu'il y avait des magasins où l'on en vendait plus de cent douzaines par jour. On m'a raconté depuis, que dans le courant du seul mois de janvier, un marchand de rosaires réalisa quarante mille francs de bénéfices nets. »

Après les fêtes du couronnement, Reiset revint à Soissons avec son régiment. Les chagrins et les émotions par lesquels il avait passé depuis un an avaient altéré sa santé. La mort de son père d'abord, puis sa séparation avec la femme qu'il aimait tendrement et qui semblait devoir être désormais malheureuse pendant toute sa vie, toutes ces rudes secousses l'avaient laissé malade au physique aussi bien qu'au moral, et, à son retour de Paris, une fièvre

ardente le força à s'aliter et à garder la chambre pendant six semaines. Mademoiselle de Fromont, dont, un an auparavant, Tony vantait à son frère les charmes et les succès, devait bientôt l'arracher à ses chagrins. Anne-Amélie Julliot de Fromont avait alors dix-neuf ans ; sa mère, Henriette-Bénédictine du Liège, appartenait à la noblesse de robe par son père, qui avait occupé longtemps à Paris une charge importante dans la magistrature. Elle s'était mariée fort jeune et avait épousé en premières noces le comte de Fromont. Nicolas Martin Julliot, comte de Fromont, était conseiller du roy, maître d'hôtel de sa Majesté Louis XVI et chevalier de Saint-Michel et du Saint-Esprit. Lorsque éclata la Révolution, M. de Fromont, que sa situation à la cour avait fortement compromis, se vit contraint de quitter la France. Ses biens furent en partie confisqués ; il perdit l'hôtel de Cluny, qu'il habitait à Paris, et le château de Fromont, domaine magnifique où il avait eu l'honneur de recevoir le roi et le dauphin. Il ne survécut pas longtemps à tant de désastres, et madame de Fromont resta seule avec ses deux filles encore enfants. Toute jeune

encore, elle ne tarda pas à se remarier et les troubles de la Révolution n'étaient pas encore apaisés lorsqu'elle épousa le chevalier Clouet, ancien régisseur des poudres et salpêtres pour le roi. Celui-ci, veuf depuis plusieurs années, avait eu deux fils de son premier mariage[1]; l'aîné, le baron Louis Clouet, fut général et très en vue sous la Restauration, le second, Paul, fut receveur des finances. Élevés avec ces deux jeunes filles, presque de leur âge, habitués à les traiter comme deux sœurs, bien qu'aucun degré de parenté n'existât entre eux, un sentiment plus tendre ne devait pas tarder à naître. Louis Clouet s'éprit de l'aînée, Henriette de Fromont, alors dans tout l'éclat de sa beauté, et l'épousa vers la fin de 1804. Le second se maria un peu plus tard et épousa la fille du vicomte Lainé[2], le ministre

1. Il avait épousé en premières noces mademoiselle Touzard d'Olbecq.

2. Joseph-Henri-Joachim vicomte Lainé, né à Bordeaux en 1767. Ses succès au barreau le firent nommer membre du Corps législatif en 1808, puis il devint président de la Chambre des députés à la Restauration. Pendant les Cent Jours il resta fidèle à Louis XVIII et se retira en Hollande. Nommé membre de l'Académie française en 1816, il occupa le ministère de l'Intérieur pendant deux années et obtint la pairie en 1823. Il mourut en 1835 à la Lignière, près la Brède. Cette propriété est encore habitée par le baron Clouet, marié à mademoiselle de Buschère de l'Épinois.

des finances sous la Restauration. Ce fut pour Amélie, la plus jeune des filles de M. de Fromont, que Reiset, amené au château de Vic par Louis Clouet, ne tarda pas à éprouver une vive inclination. Sans être aussi régulièrement belle que sa sœur, elle avait un charme infini que la grâce et la simplicité de ses manières rehaussaient encore. Un portrait de cette époque la représente coiffée de mille boucles, ses cheveux noirs retenus au sommet de la tête par un peigne à galerie élevée. Elle est vêtue d'une robe blanche à la grecque sans aucun ornement et dont la taille haute, suivant la mode du temps, vient s'attacher presque sous les bras. Le corsage, largement échancré, découvre un cou et des épaules exquises de forme et de blancheur. La bouche est fine et petite, et les yeux bruns, bien fendus et largement ouverts, expriment l'intelligence, la douceur et la bonté.

L'inclination des deux jeunes gens était réciproque, et lorsqu'au mois de mars Reiset fit sa demande, il fut favorablement accueilli. Quelques restrictions sérieuses pourtant furent ajoutées au consentement, et madame de Reiset, comme

madame Clouet avaient toutes deux été d'avis de différer le mariage. Il fut donc convenu que les fiançailles seraient tenues secrètes et que le public ne serait pas mis dans la confidence.

On attendait en effet que Reiset eût acquis dans l'armée un grade supérieur au sien, et que les bruits menaçants d'une guerre toujours imminente permissent de mettre à exécution des projets de ce genre. Non seulement le public ne fut point mis au courant, mais Tony, qui pourtant avait entretenu son frère de ses espérances, ne lui fit même pas part tout de suite de cette solution. Au mois de mai, il lui écrivait de Soissons sans lui annoncer encore les graves engagements qu'il venait de prendre.

« Il m'est arrivé avant-hier un accident affreux, mon cher ami; mon dragon, en promenant un de mes chevaux, fut rencontré par les tambours qui battaient la retraite; mon cheval, qui est jeune et gai, eut peur; son cavalier en voulant le calmer cassa le mors du bridon, et le cheval, alors, se sentant sans frein, s'emporta tout à coup. Le malheureux homme démonté fit une

chute si affreuse sur le pavé qu'il se cassa la tête. Je lui ai fait donner tous les soins possibles, mais vainement, car il n'a pas passé la nuit. Je suis très affecté de cette perte; c'était un excellent sujet qui m'était extrêmement dévoué. J'ai depuis longtemps un très beau et très gros chien danois qui, toujours à l'écurie et soigné par mon dragon, s'était attaché à lui presque exclusivement. Cette pauvre bête ne veut prendre aucune nourriture depuis l'accident de son maître, elle a pris mon cheval en grippe et le grogne sans cesse. Hier, lorsqu'on sortit de l'hôpital et qu'on porta le corps à l'église, le chien se jeta sur le cercueil et n'en voulut pas bouger; il a fallu l'en arracher; il accompagna le convoi, en aboyant sans cesse, jusqu'au cimetière, d'où l'on a dû le ramener de force; il y est retourné ce matin deux fois, mais je le tiens à l'attache maintenant et emploierai tout pour le faire manger et le conserver. Ce pauvre animal est visité par une foule de curieux qui ont été témoins de son désespoir et qui s'intéressent vivement à lui. Je suis moi-même touché de cette preuve singulière d'attachement, qui ajouterait à mes regrets

s'ils n'étaient déjà à leur comble. Adieu, mon cher ami, je souffre beaucoup d'une migraine insupportable depuis hier soir. »

Les premiers jours de juillet, Reiset reçut l'ordre de partir pour Boulogne. Effrayé de la troisième coalition qui se formait contre la France et prévoyant le cas où une guerre continentale viendrait le surprendre, Napoléon continuait activement ses préparatifs, et sa descente en Angleterre semblait désormais imminente.

Ce ne fut pas sans une peine très vive de part et d'autre qu'eut lieu la séparation entre les deux fiancés; on se promit que, à la paix, on réaliserait les doux projets qu'on avait formés, et d'ici là mademoiselle de Fromont fut autorisée à recevoir des lettres de Tony et à y répondre. Avant même de s'être mis en route, celui-ci profitait déjà de la permission que lui avait accordée la mère de sa fiancée et lui adressait un court billet pour lui exprimer tout le chagrin qu'il éprouvait à la quitter :

« L'obligation où je me trouve de me séparer de vous, aimable Amélie, me fait plus de mal

que vous ne pensez; je sacrifierais bien volontiers tous les avantages de gloire et d'avancement qui semblent s'offrir à moi pour le bonheur de rester près de vous, et même pour celui seulement de continuer à vous voir quelquefois jusqu'à l'époque heureuse d'une réunion que mon cœur désire avec ardeur. Mais le sort met obstacle à nos désirs, il veut que la félicité soit achetée par des tourments, par des privations qui seraient insoutenables, si du sentiment même dont elle doit être le prix nous n'attendions des forces et des compensations. Résignons-nous, tendre Amélie, serrons nos cœurs étroitement l'un contre l'autre, et ne négligeons, je vous en conjure, aucune des ressources qui nous sont permises pour être en relations continuelles; quelque part que je sois, je vous promets l'exactitude la plus scrupuleuse; j'en attends autant de vous, et j'en espère le courage nécessaire pour vivre si longtemps loin de votre présence. »

» TONY ».

Cet engagement que prenait Tony, il devait le tenir religieusement. Pendant les quatre longues

années qui précédèrent ce mariage tant désiré et qu'il passa presque complètement hors de France, il ne laissa jamais mademoiselle de Fromont manquer de ses nouvelles; et même sur les champs de bataille, pendant les campagnes les plus dures, il ne cessa d'adresser de longues lettres à sa fiancée chaque fois que s'offrait à lui la possibilité de les faire parvenir.

Le 10 juillet, M. de Reiset quitta Soissons avec son régiment; son jeune frère Louis avait pu passer dans les dragons et il partait avec lui. Le colonel Barthélemy, dont Tony déplorait la sévérité, commandait le 5ᵉ, et après avoir traversé successivement Noyon, Péronne, Béthune et Saint-Omer, le régiment arriva par un temps épouvantable à Saint-Calais, où il établit son campement. Dans une lettre datée du 8 août Reiset racontait à son frère aîné combien ils avaient à souffrir du mauvais temps.

Camp de Boulogne, 8 août.

« Le temps continue à être affreux, mon cher ami. A la pluie qui était tombée sans interruption

pendant les premiers jours a succédé un vent violent qui ne cesse de souffler et je ne sais vraiment lequel des deux nous incommode le plus. Les tourbillons soulèvent une sorte de poussière de sable grisâtre qui pénètre partout et traverse nos doubles tentes; nous nous réveillons souvent le matin la figure toute noire. Enfin nous avons reçu aujourd'hui l'ordre d'embarquer tous nos bagages, c'est-à-dire caisses de sabres et d'habits. L'ordre est arrivé à dix heures du matin et il faut que ce soit fait ce soir. Il y a quatre cents hommes de corvée commandés pour cela; on dit que nous embarquerons demain ou après, mais il n'y a rien de positif. On attend l'Empereur depuis quatre jours. Lolo[1] et moi nous nous portons bien, mais nous ne pouvons malheureusement être sous le même abri; le mien, il est vrai, ne vaut guère mieux que le sien, quelque peine que je me sois donnée. J'ai fait creuser la terre et gazonner afin d'avoir un peu plus de place, puis j'ai élevé mon lit pour avoir moins d'humidité, mais je suis bien loin

1. Surnom donné à son frère Louis, alors sous-lieutenant.

d'en être entièrement garanti. Le gazon est toujours frais, et, le matin, lorsque je prends mes habits, ils sont toujours trempés. Je me suis procuré une table et une chaise, un matelas et des draps, de sorte que je suis beaucoup moins mal qu'auparavant. Pourvu que je n'attrape pas l'espèce de dysenterie qui règne ici, je me déclarerai content. Elle fait beaucoup de ravages parmis nos dragons malgré toutes les précautions qu'on a prises. Nous avons aussi prodigieusement de galeux. Le terrain où nous sommes est très sablonneux, l'eau y est mauvaise, et le vent, le soleil, la pluie nous gèlent et nous brûlent tour à tour. Enfin il faut bien en prendre son parti, peut-être serons-nous plus mal encore à bord. Il y a un siècle que je n'ai eu de tes nouvelles; je t'embrasse tendrement toi et tout ce qui t'entoure.

» TONY ».

Louis-Xavier de Reiset, que son frère appelle familièrement Lolo, était son cadet de quatre années. Né à Colmar le 5 décembre 1779, il s'était enrôlé en l'an IV dans le 5ᵉ régiment de

hussards et avait fait, à l'armée du Rhin, les campagnes de 1795 à 1798. A cette époque il était entré au 6e dragons, avait fait la campagne d'Italie et était ensuite revenu à l'armée du Rhin. Bien qu'ils ne fussent pas dans le même régiment de dragons, les hasards de la guerre rapprochaient quelquefois les deux frères pendant quelques mois, et cette année tous deux se trouvaient en même temps au camp de Boulogne. Tony était heureux de pouvoir adoucir les rigueurs du service au jeune sous-lieutenant qu'il continuait à traiter en enfant gâté; il s'inquiétait des fatigues qu'il avait à supporter, des dangers qu'il avait à courir, et lorsqu'ils sont séparés, son nom sans cesse revient dans ses lettres. Le jeune dragon, léger et insouciant, ne trouvait que rarement le temps d'écrire, et lorsque le 6e dragons avait pris part à un combat meurtrier, on voit à chaque page de ses notes combien Reiset se préoccupe du silence de son frère. Ce dernier, du reste, rendait largement à son aîné toute l'affection qu'il lui témoignait; il avait un culte réel pour son grand frère, dont les épaulettes de chef d'escadron lui

inspiraient la plus respectueuse admiration. Aussi était-ce une grande joie pour tous deux lorsqu'ils se trouvaient réunis. Durant les années 1805, 1806 et 1807, Louis de Reiset combattit successivement dans les rangs de la Grande Armée en Autriche, en Prusse et en Pologne, ne voyant son frère qu'à de rares intervalles. Envoyé en Espagne en 1808, il s'y trouvait avec lui quand il fut rappelé l'année suivante pour la campagne contre l'Autriche. Nommé lieutenant en second le 17 février 1811, il prit part à l'expédition de Russie et à la campagne d'Allemagne, qui lui valut, le 17 décembre 1813, le rang de capitaine. Louis de Reiset avait été blessé en l'an V d'un coup de feu au cou devant Offenbourg et d'un éclat d'obus devant Ulm. Le 24 juillet 1814 un boulet lui fracassa la cuisse au combat de Bar-sur-Aube.

Transporté à l'hôpital de cette ville, il tomba presque aussitôt au pouvoir de l'ennemi et fut fait prisonnier de guerre. Des cosaques l'arrachèrent alors de son lit et le jetèrent mourant sur une botte de paille pour mettre à sa place l'un des leurs légèrement blessé. Sur ces entre-

faites, l'Alsace ayant envoyé à Bar-sur-Aube une députation chargée de demander au prince de Schwartzenberg une diminution d'impôts. Un des commissaires, ami de Louis de Reiset, obtint de ce général, qui commandait en chef l'armée des alliés, de ramener avec lui son compatriote. Ce dernier put donc partir pour l'Alsace, et arrivé à Colmar il trouva installé dans la maison paternelle le feld-maréchal prince de Wrède [1]. L'hôtel Reiset, qu'on voit encore rue des Deux-Clefs, avait été construit par Jean-Jacques de Reiset lorsqu'il était receveur général des finances; c'était une des plus belles et des plus vastes demeures de Colmar et on l'avait assignée comme résidence au feld-maréchal. Le jeune capitaine n'eut qu'à se louer de la courtoisie de son hôte et put, grâce à sa protection, rester dans sa famille jusqu'au jour de sa liberté.

1. Charles-Philippe prince de Wrède, maréchal bavarois, né en 1767, mort en 1838. Il combattit d'abord aux côtés du prince Charles, puis fut chargé de commander les troupes que la Bavière fournit à la France de 1805 à 1813. Napoléon l'avait nommé comte de l'Empire en récompense de la valeur qu'il avait déployée à la bataille de Wagram et à celle de Leipzig, mais la Bavière ayant cessé d'être notre alliée, il prit part à la campagne de France, et représenta la Bavière au congrès de Vienne en 1815.

Mis en disponibilité le 1er septembre 1814, il se trouvait à Rouen au moment du retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Une députation de cette ville vint alors le solliciter de prendre le commandement de la garde nationale, mais il refusa et se rendit à Paris pour se mettre aux ordres de l'Empereur. Nommé aide de camp du général Drouet d'Erlon [1], qui commandait la ville de Paris et le 1er corps d'armée, il se distingua à Waterloo et donna sa démission après cette bataille. Il mourut en 1852; il était chevalier de Saint-Louis et officier de la Légion d'honneur. Il se maria à mademoiselle Branche de Tournus et en eut deux enfants : une fille [2] qui devint dame d'honneur de la princesse Mathilde et un fils qui entra dans la marine [3].

1. J.-B., comte Drouet d'Erlon, né en 1765, mort en 1844. Il fut proscrit par la deuxième Restauration pour s'être rallié à l'Empereur pendant les Cent Jours et condamné à mort par contumace. Louis-Philippe le réintégra dans la pairie et lui donna le bâton de maréchal de France.

2. Augustine-Modeste-Hortense, mariée à son cousin Marie-Frédéric de Reiset, directeur des musées nationaux, officier de la Légion d'honneur, dont une fille Marie, née en 1836, a épousé le comte Edgar de Ségur-Lamoignon.

3. Son petit-fils, Frédéric de Reiset, a épousé mademoiselle José Downing et en a deux enfants.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE TONY
AU CAMP DE BOULOGNE

« L'Empereur a fait embarquer tout le camp de Boulogne, les troupes ont passé, je crois, la nuit à bord et sont rentrées dans le camp; s'il vient ici nous en ferons peut-être autant et l'on nous débarquera de même; le tout est pour voir combien il faut de temps et pour nous faire connaître nos places.

» L'armée de Boulogne se compose de 150 000 hommes d'infanterie et de 90 000 hommes de cavalerie, qu'on a répartis en quatre camps. L'Empereur a son quartier général au pont de Briques, qu'on a ainsi nommé à cause des fondations d'un ancien camp romain qu'on y a découvertes. Boulogne n'en est distant que d'une demi-lieue. Les quatre camps sont sur une falaise très élevée d'où l'on aperçoit les côtes d'Angleterre par le beau temps; au camp de droite se trouvent les baraques de l'Empereur et de quelques officiers supérieurs. Celle de l'Empereur est fort belle. Elle est en planches peintes

en blanc. On l'a entourée d'un grillage qui porte des lanternes de place en place. La pièce principale est la chambre du conseil; sur le plafond est peint, au milieu de nuages d'or, un aigle gigantesque qui prend son vol vers l'Angleterre. Il y a en outre une chambre, un salon, une salle à manger et un vestibule. Cela a coûté, dit-on, près de cinquante mille francs.

» On dit qu'on a signalé à Boulogne la flotte combinée marchant sur Brest; on dit que nous allons avoir une guerre continentale; enfin on dit tant de choses qu'on ne croit plus rien du tout, car on est obligé de revenir à chaque instant sur son opinion et ses conjectures, et cela n'a pas le sens commun. »

Vers la même époque, une panique éclata à Boulogne et l'on crut la flotte tout entière dévorée par le feu.

« Vers huit heures du soir, le feu prit dans une cheminée à droite du port; à travers les mâts de la flotille on apercevait cette lueur de l'autre côté du port. Le commandant du poste situé du côté opposé fut saisi de frayeur, il crut

à un incendie et donna l'alarme. Tous les bâtiments étaient chargés de poudre et de munitions de toutes sortes et les conséquences d'un incendie pouvaient être effroyables. En moins d'une demi-heure, 60 000 hommes arrivèrent sur les quais; dans toutes les églises on sonnait le tocsin, et on tirait le canon d'alarme dans les forts, tandis que les rues retentissaient du bruit des tambours et des trompettes. Bientôt l'affolement ne connut plus de bornes; les femmes, les enfants, chargés de leurs objets les plus précieux, abandonnaient leurs maisons, et se heurtaient dans l'obscurité des rues, criant que la ville tout entière allait sauter. Enfin chacun reconnut son erreur, et la cause qui l'avait provoquée, et bientôt tout rentra dans l'ordre et la tranquillité. »

Cette expédition, si souvent annoncée, préparée de si longue main, ne devait pas avoir lieu; les fautes et les retards de l'amiral de Villeneuve[1] mettaient Napoléon dans l'impossi-

1. Pierre-Charles de Villeneuve, né en 1763, mort en 1806. Fait prisonnier après la bataille de Trafalgar, qu'il avait perdue contre Nelson, il se donna la mort pour échapper à la colère de Napoléon lorsqu'il fut rendu à la liberté.

bilité de passer le détroit sans la protection d'une flotte, et les projets sur l'Angleterre étaient définitivement abandonnés. Impuissant à repousser à la fois les quatre attaques dirigées contre la France, Napoléon se décidait alors à ne s'occuper sérieusement que d'une seule et à la repousser de façon à faire tomber les trois autres. Voici ce qu'écrivait Reiset dans ses notes au mois d'août :

« Je pars avec trente-six détachements de onze régiments différents de dragons pour m'embarquer à Boulogne; la journée est très fatigante; une partie de ma troupe était déjà embarquée lorsque, hier au soir, je reçus subitement un ordre du général Andreossi[1] me disant de suspendre l'embarquement, de réunir mes hommes et de partir pour Saint-Omer.

1. Antoine-François comte Andreossi, d'origine italienne, né en 1761, mort en 1828, fit toutes les campagnes de la Révolution comme officier d'artillerie et suivit Bonaparte en Égypte où, il fut l'un des membres les plus actifs de l'Institut du Caire. Il fut ambassadeur à Londres, à Vienne et à Constantinople et devint pair de France sous la Restauration. Il était membre de l'Académie des sciences et a laissé un grand nombre d'ouvrages remarquables.

» Il était dix heures du soir, il nous fallut débarquer et repartir immédiatement déposer nos couvertures et nos bagages au pont de Briques; la descente avait été combinée de façon à mettre à la voile un jeudi soir et arriver sur les côtes d'Angleterre un vendredi. Je ne me rappelle pas avoir jamais fait une marche aussi pénible; nous allions jour et nuit par pelotons et par escadrons sans prendre même une heure de repos pour se livrer au sommeil; la fatigue devint tellement écrasante que les hommes se tenaient par rangs les uns les autres pour se maintenir debout; quant aux malheureux qui tombaient, rien ne pouvait plus les réveiller ni les sortir de leur torpeur. »

A MADEMOISELLE AMÉLIE DE FROMONT
Au château de Vic-sur-Aisne, près Soissons.

Saint-Omer, le 27 août 1805.

« J'arrive, ma chère Amélie, et le courrier part à l'instant. Je vous écris à la hâte que j'arrive de Boulogne, harassé de fatigue, avec huit cents hommes que je devais faire embarquer; mais

j'ai reçu brusquement contre-ordre pour venir joindre les dragons; nous sommes quatorze ou quinze mille hommes en marche. On dit, et j'ai entendu dire au ministre de la guerre lui-même que l'Empereur voudrait être le 15 brumaire à Vienne. Nos régiments à cheval sont partis pour Laon, et nous allons à Saint-Quentin, où nous recevrons des ordres. S'il est possible que je m'échappe, je vous verrai. Oh! mon amie, mon amie, mon cœur en pétille, et si je suis assez heureux pour obtenir quelques heures de liberté, j'oublierai bien volontiers tous les tracas que j'éprouve. Outre celui de me rapprocher de vous, que je ne puis malheureusement encore faire valoir, j'ai le prétexte de prendre des malles que j'ai laissées à Soissons. Le public ne pourra donc jaser. Tâchez de nous ménager, je vous en conjure, pendant le peu d'instants que je vous verrai, l'occasion de vous entretenir sans témoins, afin que nous puissions parler librement de nos inquiétudes comme de notre bonheur. Permettez moi un baiser sur vos joues fraîches et croyez-moi tout à vous. »

» TONY. »

M. de Reiset eut grand'peine à pouvoir réaliser son projet, les dragons avaient été organisés à nouveau et ne formaient plus que onze régiments. Au lieu de six cents hommes, Tony en avait maintenant neuf cents sous ses ordres et prenait le commandement du 1er bataillon du 4e régiment avec le colonel Barthélemy.

« Après avoir passé deux jours à Soissons, écrit-il dans ses notes le 13 septembre, je ne pus, comme je l'espérais, partir avec le colonel, qui avait disposé de la place sur laquelle je comptais pour rejoindre le régiment à Châlons ; je dus courir la ville pour trouver une voiture et nous ne pûmes avoir qu'une charrette couverte d'un drap et attelée d'un cheval poussif. Je m'y installai avec deux officiers qui rejoignaient comme moi, espérant arriver de bonne heure à Reims; mais sans compter les secousses terribles de notre charrette, notre cheval était si faible et si malaisé à conduire que nous finîmes par nous résoudre à marcher à pied chacun à notre tour, tandis qu'un autre se cassait les bras à frapper le cheval. A sept heures du soir seulement, nous arrivâmes à

Reims après être partis à cinq heures du matin de Soissons; nous avons couru la ville jusqu'à neuf heures sans pouvoir trouver place dans aucune auberge; enfin, à force de promettre de l'argent, on voulut bien nous recevoir et nous permettre de décharger nos effets dans un mauvais cabaret. J'étais à courir, pendant ce temps, afin d'avoir une voiture pour le lendemain. Nous eûmes enfin un cabriolet et arrivâmes à Châlons de bonne heure, mais n'en pouvant plus. Je fus me présenter tout de suite au colonel Barthélemy, qui m'annonça que le régiment passait une revue et qu'il ne pouvait y aller. Au lieu de me reposer, je m'habillai à la hâte et je fus à ma besogne. Je m'étais jeté sur mon lit en rentrant; toutes mes hardes avaient été mouillées dans mes malles : mon domestique avait tout mis à l'air pour sécher, il avait même donné à blanchir mon linge, lorsqu'on vint me dire que des dragons étaient chez la blanchisseuse et enlevaient tout. J'y courus, mais je n'en pus sauver qu'une petite partie. Je perdis pour plus de trois cents livres de linge.

» Le régiment partit le lendemain à quatre

heures du matin, et à mon arrivée à Vitry, j'y trouvai Levavasseur[1], qui habite les environs et qui m'emmena chez lui avec mon frère. Nous fûmes fort bien reçus tous deux dans un très joli castel champenois à une heure de Vitry; et mes cousines, que nous y avons trouvées, nous firent fête jusqu'à ce que n'en pouvant plus je demandai grâce et je me couchai dans un bon lit où je me reposai jusqu'à trois heures du matin.

» Nous continuâmes notre route, et le 19 septembre nous étions à Nancy. J'y trouvai une lettre d'Amélie et plusieurs autres de ma famille ne me parlant que de l'impatience où l'on est de me voir, mon frère et moi. Ma mère, que je croyais trouver à Sainte-Marie-aux-Mines avec mes deux sœurs, retournera à Colmar, où elle a besoin d'être pour recevoir les logements qu'on enverra. Je n'ai pu obtenir de partir que demain; nous nous mettrons en route de Lunéville à franc étrier pour arriver le même soir à Sainte-Marie et jeudi à Colmar, où il me tarde bien d'arriver pour moi et pour ma pauvre mère.

1. Joséphine de Reiset, sœur de Tony, avait épousé M. Levavasseur de Lucemont.

» Le 26 septembre, nous arrivons à Appenweier après avoir passé le Rhin. Brusquement rappelé à mon corps, j'avais dû quitter Colmar sur-le-champ, ayant à peine le temps de faire mes adieux à ma bonne mère. On dit que l'ennemi est à huit lieues de nous; nous n'avons ordre de tirer que s'ils commencent. L'Empereur est arrivé ce soir à Strasbourg.

» Le 1er octobre, nous arrivons à Ensberg; nous marchons jour et nuit sans presque de repos. Hier, nous fûmes quatorze heures en route; demain nous avons onze lieues à faire et plusieurs jours encore de même. Les Autrichiens se retirent en grande hâte sur le Danube, où nous voulons arriver en même temps qu'eux. On ne sait rien des dispositions de l'Empereur, ni de la marche des différentes divisions de l'armée.

» A mon arrivée à Stuttgart, j'allai voir madame de Baër, la femme d'un conseiller du roi de Bavière que j'avais vu souvent chez mon père, dans mon enfance et qui m'accueillit au mieux. Nous causâmes longuement de bien des vieux souvenirs : de ma tante de Stadel[1], qu'elle

1. Marie-Barbe de Reiset, propre tante de Tony, mariée

avait beaucoup connue, de ma sœur de Schiélé, et du chagrin qu'avait eu Kléber de ne pas l'épouser. Que d'événements se sont succédé depuis cette époque où nous avions joué chez elle le petit proverbe que Kléber avait composé pour ma sœur!

» Le 4 octobre, l'Empereur entra à Stuttgart et fut accueilli par l'armée avec des cris d'enthousiasme. L'Impératrice ne l'accompagnait pas et était restée à Strasbourg. L'électeur de Wurtemberg reçut Napoléon avec une grande magnificence et le logea à Louisbourg, qui est sa maison de plaisance.

» Le 5, nous quittâmes Stuttgart et marchâmes sur Ulm. Le 13, nous arrivâmes à Elchingen. J'y établis mon bataillon; le temps était affreux, les vivres manquaient. Ce fut dans la matinée du 14 que le maréchal Ney réussit à franchir le Danube et à s'emparer du village. Sous une grêle de balles et de mitraille, il s'avança jusqu'au bord du fleuve et fit rétablir sous ses yeux le

en 1754 à Valentin de Stadel, seigneur de Fontenelles; elle était la fille de M. Humbert de Reiset subdélégué d'Alsace, conseiller du roi, et de Anne-Marie de Hirsinger.

pont d'Elchingen dont les travées avaient été enlevées, et dont les chevalets seuls étaient restés debout. Quelques travées venaient à peine d'être rétablies et le pont n'était pas encore consolidé quand il s'élança de l'autre côté du Danube et dispersa les Autrichiens qui gardaient la rive gauche. A la fin de la journée, il était maître de l'abbaye d'Elchingen, avait fait trois mille prisonniers et enfermé dans Ulm l'armée autrichienne.

» Nous fûmes chargés de garder le pont, mais le lendemain le Danube, grossi par les pluies, monta subitement de plusieurs mètres et l'enleva. Nous fûmes inondés tout d'un coup dans notre bivouac. Le champ de bataille était encore couvert de cadavres et de blessés, et toutes les maisons et les granges du voisinage en étaient remplies. L'eau qui montait toujours gagnait les abris de ces malheureux, et malgré nos efforts il en périt un grand nombre. C'était un spectacle horrible; quelques-uns, cloués au sol par d'affreuses blessures, poussaient des cris déchirants en voyant les flots monter jusqu'à eux; d'autres, moins grièvement blessés, essayaient de lutter

quelque temps, mais bientôt, vaincus par la douleur et la fatigue, disparaissaient dans le fleuve avant qu'on eût pu leur porter secours. Nous manquions de tout absolument et nous souffrîmes cruellement de la faim.

» Le 20 octobre 1805, Ulm capitula. Toute la garnison défila devant l'Empereur et l'armée. Napoléon s'était placé sur un monticule élevé, au sommet duquel un grand feu avait été allumé. Le général de Mack[1] s'avança le premier et remit son épée à l'Empereur, qui, l'appelant à lui, lui offrit une place à ses côtés, au milieu de ses officiers.

« Vingt-sept mille hommes, dont dix-huit généraux, vinrent déposer successivement leurs armes sur le glacis. On avait pris cinquante drapeaux et quatre-vingts pièces de canon. La cavalerie nous laissa tous ses chevaux. »

1. Charles, baron de Mack, né en 1752, mort en 1828. Il se distingua d'abord comme général autrichien dans les campagnes des Pays-Bas, contre la France en 1792 et 93, puis battu par Macdonald et Championnet dans la campagne d'Italie, il fut fait prisonnier et emmené à Paris. Il ne tarda pas à s'échapper et en 1805 il était de nouveau à la tête de l'armée autrichienne lorsqu'il se laissa enfermer dans Ulm et qu'il dut se rendre avec les 30 000 hommes de la garnison. Condamné à mort après cette défaite, sa peine fut commuée en une détention perpétuelle au Spielberg, d'où on le rendit à la liberté au bout de quelques années.

CHAPITRE IX

Octobre à Décembre 1805.

Séjour en Bavière. — Dénûment absolu. — Arrivée à Neubourg. — Reiset est logé chez la comtesse de Reisach. — Portrait de la comtesse. — Une soirée chez la duchesse de Deux-Ponts. — La comtesse de Flacksland. — Un homonyme, Antoine de Reiset, lieutenant au régiment de Waldner-Suisse. — Le château d'Olwiller. — Table ouverte. — Un régiment brillant. — Antoine de Reiset mousquetaire du roi. — Mademoiselle Oghny d'Arundel. — Le Prince Max de Deux-Ponts. — Ses folies. — Le château et les castors du comte de Hornstein. — Une belle chasse. — La vie à Neubourg. — Dîners, théâtres et réceptions chaque soir. — Regrets de Tony d'être éloigné de l'armée. — Il part brusquement et va rejoindre à Vienne les escadrons de guerre. — Accueil de Murat. — Le champ de bataille. — Un mois à Vienne. — Schœnbrünn. — Description du château. — Le fauteuil de Marie-Thérèse. — Le parc et sa ménagerie. — Reiset rejoint son corps en Moravie.

Pendant que l'armée continuait sa marche victorieuse, le général d'Hilliers[1] recevait ordre

1. Louis Baraguay d'Hilliers, né en 1764. Lieutenant au régiment d'Alsace avant la Révolution, il resta au service et devint général en 1793. Il se distingua particulièrement pendant les campagnes d'Allemagne et à l'armée du Rhin. Il succomba prématurément en 1813 à la suite des fatigues qu'il avait éprouvées pendant la retraite de Moscou.

de rester en Bavière avec sa division. On lui envoyait trois millions pour équiper ses hommes, établir des manèges et pouvoir sous deux mois fournir des hommes montés aux escadrons. L'idée de rester à Neubourg, dans un poste perdu, ignoré pendant tout l'hiver et toute la campagne, désolait Reiset, qui se voyait enlever tout espoir d'avancement; il fallait pourtant obéir, et pour se rendre à Neubourg il eut à supporter les plus dures privations et les plus grandes fatigues :

21 octobre 1805.

« La Bavière est entièrement pillée; les armées qui l'ont traversée ont ravagé le pays l'une après l'autre, et l'on n'y trouve plus absolument rien; plus de pain, plus de farine, plus de viande, rien du tout que de l'eau. Hier, un dragon se procura un peu de farine et de beurre et l'on fit une sorte de galette dont nous nous disputâmes les morceaux. Nous eûmes en route un peu de lait, mais toujours point de pain. La journée et le soir se passèrent ainsi, et ce fut notre unique repas. Le lendemain nous partîmes pour Erlbach,

et un officier nous devança pour chercher quelques provisions dans les environs; nous eûmes un peu de pain, de lait et de beurre, et ce fut tout.

» Le 24, nous arrivâmes à Dischingen. Après avoir éprouvé tant de privations, nous fûmes heureux d'arriver dans une région qui a relativement peu souffert. Le comte de Dischingen est seigneur de toute la région; nous y déjeunâmes, et il nous reçut fort bien. Il a réuni dans son village des ouvriers de tous les métiers, et leur a fait établir une sorte de petite ville où chacun a une maison fort propre et d'une grandeur appropriée à son métier.

» Le 26, enfin nous arrivâmes à Neubourg. A mon arrivée, je fus voir le général Baraguay d'Hilliers et je fus logé chez le comte de Reisach. »

« Après avoir enduré toutes les fatigues, écrivait-il le 30 octobre à sa fiancée, souffert de la famine et de toutes les intempéries, je me trouve tout à coup transporté dans une petite ville sur le Danube, où je dois passer l'hiver sans soucis et sans dangers, mais loin, hélas! de l'armée qui marche de succès en succès, et va prendre peut-être ses quartiers à Vienne. On m'a logé dans un

palais où mon hôte le comte de Reisach a pour moi les soins les plus minutieux et les attentions les plus délicates. Quelle différence, avec la position où je me trouvais il y a huit ou dix jours, sans toit, sans pain, dans l'eau jusqu'aux genoux et ne me séchant que près d'un mauvais feu que la pluie ou le vent éteignait toujours! Maintenant bon lit, bonne table et des salons où je me perds. Eh bien, chère Amélie, je suis bien loin de me trouver heureux et content; dans mon métier et à mon âge on ne peut aimer le repos, lorsqu'il faut le payer de sa gloire et de sa réputation. Vous vous rappelez d'ailleurs que l'on a mis une condition à notre bonheur; ma mère et la vôtre m'ont positivement annoncé qu'on attendrait que j'eusse un grade plus élevé, et au poste où je me trouve je n'ai absolument aucun avancement à espérer. Je n'ai point hésité à faire le sacrifice de mon repos et j'ai écrit partout pour solliciter ma rentrée au corps. Malheureusement je sors de chez le général d'Hilliers, sur lequel je comptais beaucoup; il m'a déclaré que je ne pouvais quitter mon poste sans un ordre du ministre ou de l'Empereur. Lui-même préférerait

de beaucoup servir activement à l'armée; il est chargé d'un travail fort difficile en restant sur les derrières, et s'il ne s'y prend pas bien, il perdra le peu de crédit qui lui reste. Adieu, mon amie; je pense à vous chaque jour.

» TONY. »

« Je fus obligé le lendemain de mon arrivée à Neubourg de garder la chambre, écrit-il dans ses notes; j'avais gardé mes bottes toujours mouillées huit jours sans les enlever et mes pieds s'étaient enflés au point de m'empêcher de marcher.

» Il fallut les couper pour me les retirer. Je souffrais beaucoup et je dus rester plusieurs jours sans sortir. J'étais du reste fort bien traité, étendu sur un fort beau et bon sofa dans un boudoir bleu de ciel, entouré de valets empressés, aux livrées chamarrées et blasonnées, venant à toute heure me demander de la part de madame la comtesse si je me trouvais mieux. Son mari vint me rendre visite : c'est un petit homme gros et court, raide et cérémonieux; il lui pend au cou force croix et rubans. Dès que je fus assez bien, j'allai me présenter chez mes

hôtes. A midi, je me fis annoncer. On me reçut et, après quelques moments de conversation, on me proposa, malgré le froid, une promenade en attendant que la comtesse fût visible. Nous sortîmes une heure et, à notre rentrée, je vis enfin mon hôtesse, qui est jeune et jolie. C'est une femme de trente ans à peu près et qui est fort séduisante. Elle était étendue sur un canapé, et sa toilette me parut d'une élégance un peu surannée. Elle avait une robe de bazin rayé avec de longues franges au bas de la jupe, des manches à la mameluck et des bas de couleur chair. Malgré tout, elle était charmante et je crois ne pas lui avoir déplu. Elle a de jolis cheveux blonds et parle français. On me retint à dîner et je me trouvai à table avec ses frères, beaux-frères, le comte de Hornstein, et quelques autres personnages, tous bardés de croix et de crachats.

» Pour me conformer aux usages, je mangeai du bouilli au raisin de Corinthe et du rôti aux pruneaux; puis, après avoir causé, on me proposa de me présenter à la duchesse de Deux-Ponts, sœur de l'électeur de Bavière, qui habite Neu-

bourg et y tient une petite cour. Je chaussai des bas de soie, pris une épée et des boucles d'or et montai dans le carosse de mes hôtes. Son Altesse la duchesse de Deux-Ponts est une femme de quarante ans, fort gaie, fort aimable, parlant admirablement français; elle joue parfaitement bien du piano et apprécie fort la musique. Une grande partie de la noblesse de la ville était là et la salle se remplit de gens à broderies et à crachats. Tandis qu'on se mettait au jeu, après avoir causé avec le maître de cérémonies et quelques personnes, je m'approchai d'un cercle de jeunes filles. Celles-ci se réunirent autour d'une table pour y faire non pas *une macédoine*, mais de la charpie; c'est l'occupation journalière de ces dames; il y a ici un hôpital et on y porte chaque jour quelques livres de charpie pour nos blessés. Je passai la soirée fort agréablement et revins avec la comtesse en voiture.

» Le 2 novembre, j'allai au spectacle le soir, dans une grande salle du château nouvellement arrangée; il y avait une partie des gens que j'avais vus la veille chez la duchesse. On donna une pièce de Kotzebüe en cinq actes, absolument

dénuée d'intérêt. Rien que des farces grossières; en outre il faisait horriblement froid.

» Le 3, je montai à cheval et allai visiter les environs, que je trouvai charmants, surtout les bords du Danube. J'allai après dîner faire une visite à madame de Flacksland, qui me reçut fort bien. Elle est veuve d'un général de ce nom, dont elle a deux filles et un fils. Elle demeure chez son frère le grand bailli de Malte.

» Le 4, je passai une revue et j'allai le soir chez la duchesse.

» Je me trouvai en grande connaissance avec elle et aussi avec madame de Flacksland. Toutes deux en effet avait vu souvent mon cousin germain Antoine de Reiset[1], mon homonyme, au

1. Il était le fils de François-Xavier de Reiset de Rosheim, directeur de la Monnaie de Strasbourg, qui mourut en 1793, et de Marie de Beyerlé. Il fut gouverneur du château de Valençay pendant la détention de Ferdinand VII dans cette résidence. Voici le certificat qui lui fut délivré par d'Hozier en 1778.

« Nous Antoine-Marie d'Hozier de Serigny, chevalier, juge d'armes de la noblesse de France, et en cette qualité commissaire du roi pour certifier à Sa Majesté la noblesse des élèves des Écoles royales militaires, chevalier, grand'croix honoraire de l'ordre royal de Saint-Maurice et de Sardaigne.

« Certifions que le sieur de Reiset, écuyer, ancien mousquetaire de la garde du roy, a prouvé devant nous par titres authentiques, sa noblesse remontée à Guillaume Reiset, qualifié noble et écuyer, vivant à Ferrette en 1524, et qu'aux termes de la déclaration du roi du 13 de janvier 1771, il

château d'Olwiller chez le commandeur de Waldner, où elles se rendaient fréquemment. Mon cousin était alors lieutenant au régiment de Waldner-Suisse, et lui et les autres officiers venaient sans cesse dans ce magnifique domaine où leur colonel tenait table ouverte et menait un train de grand seigneur. Ces dames avaient gardé de lui le meilleur souvenir ainsi que des autres officiers de ce brillant régiment. M. de Chateauvieux était lieutenant-colonel, M. de Wœch major, le comte de Paravicini, le baron de Roll et le baron de Thurn étaient capitaines et mon cousin Antoine de Reiset était lieutenant. A cette époque il était déjà chevalier de Saint-Louis et c'est pendant qu'il servait dans la compagnie écossaise des mousquetaires de la garde du feu roi qu'il avait épousé mademoiselle Oghny d'Arundel, d'une famille originaire

peut, sous le bon plaisir de Sa Majesté, être pourvu, en qualité de gentilhomme, d'une charge de lieutenant de nos seigneurs les maréchaux de France. En foi de quoi nous avons délivré le présent certificat, l'avons signé et l'avons fait contresigner par notre secrétaire, qui y a apposé le sceau de nos armes. A Paris le vendredi vingt-septième jour du mois de mars de l'an mil sept cent soixante dix-huit.

Signé : D'HOZIER DE SERIGNY,
pour minute.

(Archives du château du Breuil-Benoit).

d'Écosse. Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus, et je ne sais où il est en ce moment, ni quel grade il a maintenant. Je n'ai pas osé demander quel degré de parenté unissait la duchesse de Deux-Ponts au prince Max de Deux-Ponts qui était colonel du régiment d'Alsace et qui était célèbre par ses dépenses et par son luxe. Le roi Louis XVI lui avait inutilement plusieurs fois payé ses dettes sans parvenir à faire cesser ses folies.

» Le 5, je dînai chez le comte de Hornstein; nous fûmes voir après dîner, près de Oberhausen, le tombeau de la Tour d'Auvergne [1]. Je n'en fus pas du tout content. La construction ne fait honneur ni à lui ni aux Français qui l'ont fait élever; c'est un sarcophage du plus mauvais goût en pierre peinte. Le soir, je fus au spectacle; on y donnait le *Caméléon*, pièce copiée de la *Fausse Agnès*.

» Le 6, je partis à dix heures du matin avec le comte de Hornstein et son fils. Nous nous rendîmes à sa terre de Bergholzheim, où nous

1. Il fut tué le 25 juin 1800. En 1841, un monument lui a été élevé à Carhaix, sa ville natale.

dînâmes. Le château est au bord du Danube, dans une situation charmante. La vue s'étend au loin de tous côtés et les jardins doivent être fort agréables dans la belle saison. Il y a une bibliothèque et un cabinet de tableaux dont beaucoup sont précieux. J'ai remarqué surtout un Cupidon que l'on attribue à un grand maître, évalué plus de deux cent mille livres. Nous dînâmes fort bien, et après nous être promenés nous revînmes à six heures et demie. Il y a dans une île du Danube, près du château, une trentaine de castors que le comte fait soigner avec grandes précautions. Ils se sont construit de petites maisons qu'ils habitent. C'est fort curieux.

» Je fus en rentrant chez le colonel; on y fit une bouillotte; je perdis tout le temps.

» Le 7, la duchesse m'avait fait prier à dîner, mais je ne pus m'y rendre. J'allai seulement chez elle le soir. De là j'allai au spectacle; on donnait *l'Oculiste*.

» Le 8, je me mis en voiture avec le baron de Hornstein fils et M. de Flacksland pour aller à la chasse. Nous trouvâmes au rendez-vous un grand nombre de chasseurs, parmi lesquels M. de

Leobrecht. On servit une collation froide puis l'on se mit en chemin. Je n'ai jamais vu autant de lièvres; nous en tuâmes soixante-trois; pour ma part j'en tuai six. Nous revînmes tard et très fatigués, par un épais brouillard; la journée avait été belle, mais il faisait mauvais marcher.

» Le 9, j'avais gagné un gros rhume la veille et je restai chez moi toute la journée, fort incommodé et peu en train de faire le galant.

» Le 10, je fus chez madame de Flacksland et rentrai chez moi pour souper.

» Le 11, je dînai chez la duchesse avec le prince de la Tour-et-Taxis. Nous fûmes servis magnifiquement. Après dîner, j'allai au spectacle entendre un acte d'un opéra de Muller, puis je retournai chez la duchesse. Je revins prendre ma jolie hôtesse au spectacle et nous rentrâmes ensemble.

» Le 12, j'allai dîner chez madame de Flacksland. Une recherche agréable et une élégance bien comprise règnent dans l'ameublement, et toute la maison est arrangée avec goût. Le soir, j'allai chez la comtesse. »

Mais ni les soins, ni les attentions de ses

hôtes, ni les attraits de tout genre que pouvait lui offrir Neubourg ne consolaient M. de Reiset de son éloignement de l'armée, dont il ne partageait plus ni les fatigues ni les dangers. La nouvelle de chaque victoire venait aviver à chaque instant ses regrets; brusquement, il se décida à quitter son poste pour se rendre à Vienne et supplier qu'on le laissât rejoindre ses camarades et son régiment.

« Le 13, je projetai mon départ, impatient que j'étais de rejoindre l'armée, dont j'apprenais chaque jour les nouveaux succès. Je fis donc quelques préparatifs de départ, et après avoir pris congé de mes aimables hôtes, et remercié surtout ma séduisante hôtesse, je partis le 14, à six heures, du soir, en poste, pour Munich et l'armée. Je trouvai à Munich un officier d'état-major, M. Lebrun, avec lequel je me mis en route. Nous marchâmes jour et nuit et arrivâmes à Vienne le dimanche 19 à midi. Nous nous arrêtâmes seulement deux heures pour manger au *Canard d'Or*, où nous fûmes fort chèrement, puis nous repartîmes de suite pour Stakerau et Znaïm, où nous arrivâmes le lundi matin. Le

colonel avait prévenu le prince Murat que j'avais abandonné mon bataillon pour venir rejoindre les escadrons de guerre à Vienne; aussi lorsque je me présentai devant lui me gronda-t-il de ma légèreté et d'une démarche « aussi inconsidérée », ajouta-t-il, tout en convenant pourtant que ma situation était pénible et que j'avais obéi en venant ici à un sentiment louable.

» Je traversai le champ de bataille de l'avant-veille à Stakerau. Le terrain était jonché de cadavres et de mourants sur un espace de plus de deux lieues, c'était un spectacle terrifiant. Je revins à Vienne et en passant je recueillis un Russe blessé grièvement que je ramenai à l'ambulance. Le général d'Hilliers me traita avec beaucoup de bonté; il me mit aux arrêts pourtant pour quelque jours, mais m'assura que cela ne nuirait en rien à ma carrière. Je fus touché de la façon dont m'accueillirent mes camarades. Je passai un mois tout entier à Vienne fort agréablement.

» Je visitai la ville et les environs; et j'allai voir le château de Schœnbrünn, qui se trouve à une demi-lieue de la ville. Il est situé dans une

position admirable. L'Empereur, ne voulant pas séjourner à Vienne, s'y était installé, et la garde campait devant le château. Pour y arriver on traverse un pont jeté sur la petite rivière la Vienne, puis on franchit une grande grille et l'on se trouve dans une cour assez vaste pour y faire manœuvrer sept ou huit mille hommes. Cette cour, de forme carrée, est ornée de grands bassins et entourée de statues et de galeries couvertes. Le château, de style Louis XV, a été construit par l'impératrice Marie-Thésèse : l'intérieur est fort riche et somptueusement décoré. Je vis la chambre à coucher de l'Empereur, dont les murs sont entièrement garnis de laque de Chine. C'est la seule pièce du château où il y ait une cheminée; des poêles immenses avec de grands tuyaux chauffent tout. J'examinai curieusement une chaise volante mécanique dont se servait Marie-Thérèse devenue infirme dans les dernières années de sa vie. Un système de cordages, de poulies et de contre-poids permettait de la transporter d'un étage à l'autre.

» Le parc est ravissant, on y voit dans un bosquet la source dont le palais a tiré son nom de

Schœnbrünn qui signifie « belle fontaine ». Partout des vases de fleurs, des statues, puis plus loin les ruines d'un aqueduc et d'un temple en font un lieu de délices. On y voit aussi une ménagerie disposée en grand cercle. Au centre se trouve un petit pavillon où l'on me dit que Marie-Thérèse se retirait fréquemment et d'où elle embrassait d'un coup d'œil l'ensemble de la ménagerie tout entière. En réalité, le parc n'est pas grand, mais il est dessiné avec tant de perfection que l'on ne peut s'apercevoir de son manque d'étendue.

» Je vis encore beaucoup de choses curieuses et intéressantes pendant mon séjour, et vers la fin de décembre seulement je reçus ordre de rejoindre mon corps à Auger en Moravie. Je logeai chez M. de Kinsky, propriétaire du château d'Auger, avec le colonel. »

CHAPITRE X

1806

Marches pénibles à travers la Bavière. — Un triste logement — Retards incessants. — Rigueur de la température. — Ratisbonne. — L'armurier Ruchenreuther. — Curiosités des environs. — L'abus des images de sainteté. — Bizarre costume des femmes du pays. — Incertitudes et fausses nouvelles. — Répugnance de Reiset à présider un conseil de guerre. — Les attentions et les amabilités des grands seigneurs bavarois. — Reiset organise un bal en l'honneur de ses hôtes. — Décorateur en chef. — Réussite complète. — Ignorance des événements et préparatifs de départ. — Tony est renversé sous son cheval. — Huit mois sans appointements. — La Saint-Napoléon. — Reiset fait les honneurs du banquet. — Les danses bavaroises, les sauteuses et les écossaises. — Ordre de départ. — Arrivée à Nuremberg.

Février 1806.

« Il n'y a toujours rien de nouveau, écrivait Reiset au mois de février; nous ne savons rien et il ne nous parvient que très tardivement quelques gazettes, qui sont lues avec avidité. Nos démêlés avec la Prusse semblent heureusement

avoir pris une tournure pacifique, et nous ne craignons plus d'aller en Saxe ou en Poméranie. Ce qui ne nous amuse pas trop, c'est notre existence errante dans ce pays ruiné où les ressources de toutes espèces sont totalement épuisées. Nous allons de village en village, faisant par le froid et la neige des marches longues et pénibles, tantôt dans les montagnes, tantôt dans les bois, le plus souvent par des chemins impraticables. Nous ne trouvons pour nous loger que des habitations misérables; je m'étais estimé fort heureux, l'autre jour, d'être logé chez le curé d'un petit village où nous devions nous arrêter quelques jours, mais ma satisfaction fut de courte durée; mes fenêtres donnaient sur le cimetière et il me fallait bien malgré moi assister aux enterrements, qui ne chôment guère, et voir creuser les fosses tout le jour.

» L'église touchait en outre à ma chambre et je ne perdais ni un *Oremus* ni un *De profundis*. On nous fit rester quinze jours dans ce petit trou et j'eus le temps d'y faire des réflexions philosophiques qui n'étaient pas gaies.

» Depuis trois mois, nous avons été presque

constamment en route. Nous étions aux portes de Munich, lorsqu'on nous a fait rétrograder sur Dinkelfingen où nous attendons notre sort ultérieur. Il fait un froid à pierre fendre. Nous rentrerons probablement les derniers en France; nous formons l'arrière garde du maréchal Soult qui évacue le dernier l'Allemagne : notre retour s'effectuant par la Haute-Bavière, il est probable que nous passerons le Rhin à Spire ou à Mayence; mais notre marche est sans cesse retardée par les haltes qu'on nous fait faire souvent pendant plusieurs jours. »

Mars 1806.

« M. de la Tour d'Auvergne vient de lever un régiment de chasseurs à pied au service de la France; il est de nos amis depuis longtemps; je me suis donc empressé de lui écrire pour demander une lieutenance pour mon frère Louis. J'ai écrit en même temps au maréchal Lefebvre, qui appuiera la demande. Si cela réussit, cela me fera bien plaisir pour mon pauvre cadet. »

5 avril 1806.

« Nous continuons notre marche vers la France, par un temps effroyable. Nous sommes arrivés le 31 mars à Schierling. Je suis allé avec le colonel visiter Ratisbonne, qui n'est distant que de quelques kilomètres. C'est une vieille ville fort sombre et fort noire comme presque toutes les villes d'Allemagne. Les rues sont constamment désertes et l'on n'y voit pas un équipage. Le palais du chancelier est fort ordinaire, et tout ce qui l'entoure fort modeste; son extérieur ne dément pas ce qu'il en a dit à notre Empereur à Paris en lui parlant de sa maison, où ajoutait-il plaisamment, « je ne possède que six chevaux, mais où l'on voit dix-huit cochers chargés de les conduire. »

» La Comédie est un bâtiment dans lequel il y a plusieurs salles de concert et de danse fort bien ornées. Il y a en outre un café et plusieurs salons de réunion pour une société que l'on appelle « l'Harmonie », et où l'on trouve toutes les gazettes de l'Europe. Les salles à la maison de

ville où se réunit la diète et les différents collèges sont immenses, sans autre décoration que leur air de vétusté et leurs sièges rongés par les vers et la poussière. On y montre quelques vieux fauteuils jadis occupés par de grands personnages, une petite horloge avec sa mécanique sur le modèle de celle de Strasbourg, un verre dans lequel a bu Charlemagne, et c'est tout. Il y a un beau pont sur le Danube. Nous avons été voir l'armurier Ruchenreuther, qui fait des pistolets qui portent à trois cents pas et percent encore une planche d'un pouce. J'en achetai deux paires, que je payai vingt-cinq ducats (300 francs). »

Au milieu de toutes les fatigues de cette longue campagne, Reiset n'oubliait pas les tendres liens qu'il avait formés un an auparavant et une volumineuse correspondance fait foi de l'attachement qu'il portait à sa fiancée, mademoiselle de Fromont.

7 avril 1806.

« Je me promène du matin au soir, lui écrivait-il, le 7 avril, dans une lettre datée de

Andernach, tantôt par plaisir, tantôt par devoir. J'ai fait hier deux lieues sur le Danube pour aller voir un ancien couvent de bénédictines, très curieux, le long de ce fleuve; nous avons passé entre des rochers énormes et de la forme la plus bizarre; j'ai visité quelques grottes très belles et très profondes où il y a plusieurs échos, qui, si j'eusse été seul, auraient retenti du nom d'Amélie. Mais, hélas! chère amie, c'est appeler de bien loin; et les échos se lasseraient plutôt que moi de répéter les vœux que je fais pour vous retrouver. J'en ai bien moins que vous l'espoir, quoique je n'en sache pas plus que vous, mais l'obstination de nos ennemis et les préparatifs que l'on ordonne partout ne sont pas des assurances de paix. Je fais des vœux ardents pour que cela se décide promptement d'un côté ou d'un autre, car c'est une double douleur que l'incertitude quand elle dure si longtemps dans la position où nous sommes. Adieu, chère Amélie; prenons patience, nous serons, je l'espère, un jour assez heureux pour être consolés amplement de tout cela par un bonheur constant et sans nuages. »

9 avril 1806.

« Nous sommes depuis vingt jours dans un affreux trou qui s'appelle Andernach, où il n'y a aucune ressource; et je perdrais volontiers patience, tant on a de peine à se faire aux habitudes et aux manières des gens de ce pays-ci. Je loge à la ville haute, chez un huissier, et j'ai deux pièces à ma disposition. Dans ma chambre et dans celle qui précède, j'ai trois énormes crucifix dont un de toute la hauteur de l'appartement, et par conséquent beaucoup plus gros que moi. Il fait face à mon lit et m'impressionne péniblement, lorsque j'ouvre les yeux en me réveillant. Il faut ajouter à cela une demi-douzaine de saints et de saintes, et trois horribles portraits de famille en grand costume, dont les yeux me suivent partout, ce qui devient à la longue une véritable obsession. La fureur des crucifix et des vierges est unique dans ce pays-ci; il y en a partout, à chaque coin de rue, dans les appartements et les corridors, même sur les escaliers, où chacun en montant baise le visage pitoyable

et tout dégouttant de sang du pauvre crucifié. Le costume des femmes est très extraordinaire. Elles sont toutes coiffées d'une espèce de toque dont le bourrelet est en fourrure et le fonds en étoffe brochée d'or ou d'argent. Un large collier de velours noir sur le milieu duquel sont cousues des pierres brillantes leur entoure le cou, et une sorte de longue cuirasse terminée en pointe en avant et en arrière enserre leur taille effilée. Des agrafes et une grande chaîne d'argent proportionnée à la fortune de la belle s'attachent par devant. Elles ajoutent à cela une sorte de plastron ou de pièce d'estomac enrichi de tout ce qu'elles peuvent avoir de brillant et de riche, et cinq ou six jupons bariolés complètent leur toilette, découvrant des jambes chaussées de bas rouges et de grands pieds fort haut montés sur des talons rouges. »

13 avril.

« Notre dépôt vient de rétrograder sur Brumpt. Le bruit qui courait depuis quelques jours est maintenant certain. Les Russes occupent une partie de la Dalmatie que l'Autriche a cédée à

la France, et nos troupes ont ordre de s'en emparer par la force si dans une période déterminée l'Empereur n'en a pas obtenu de la Russie l'entière évacuation. Nos troupes sont rentrées dans la petite ville de Franau, que l'on continue à fortifier et qu'on garnit d'artillerie. Où tout cela nous mènera-t-il? Nos bons Bavarois voudraient bien être débarrassés de nous; ils nous font mille histoires par jour, plus incroyables les unes que les autres, auxquelles nous n'ajoutons pas plus foi que de raison. »

17 avril 1806.

« Nous sommes toujours dans l'incertitude, il est possible maintenant que nous rentrions en Autriche jusqu'à ce que les Russes aient évacué les bouches de Cattaro, dont ils viennent de s'emparer. Voilà ce qui nous retient ici; j'espère que tout s'arrangera et que nos espérances de paix ne seront pas trompées. »

30 avril.

« Le colonel est venu me porter hier l'avis d'une présidence à un conseil de guerre; je ne

sais encore si c'est pour demain ou après, mais c'est une besogne pénible qui ne me sourit guère; nous devons juger un dragon du 21e, accusé d'assassinat et qui vraisemblablement sera fusillé ».

Mai 1806.

« Nous sommes à Schwandorf, sur la Naab, dans le palatinat de Bavière, cherchant à passer notre temps le moins tristement possible. Nous avons été, il y a deux jours, faire une visite à une princesse de nos environs qui parle français. Elle avait invité beaucoup de monde et nous sommes restés chez elle jusqu'à onze heures du soir, sans nous amuser prodigieusement.

» L'hôte du colonel est un jeune homme de vingt-deux ans qui a beaucoup de terres et de châteaux dans ces environs; il n'est pas marié et fait ce qu'il peut pour nous récréer. Avant-hier, nous avons joué à la bague, sur nos chevaux, dans un manège découvert qui est dans son jardin. En faisant sauter une barrière à mon cheval, j'ai voulu éviter une branche d'arbre qui me gênait; j'ai fait un faux mouvement et me

suis maladroitement donné un tour de reins qui m'empêche de bouger. »

Juin 1806.

« Nous sommes à Sulzbach, et depuis plusieurs jours, nous sommes constamment en fêtes. Le voisinage d'Amberg nous avait déjà valu plusieurs chasses; aussi nous avons voulu, hier, leur rendre la pareille et leur donner un bal à notre tour. Je fus nommé décorateur en chef et j'ai passé deux jours entiers à des préparatifs qui ont assez bien réussi, puisqu'on a été enchanté de notre fête, qui a mis tout le pays en l'air. Nous avions à peu près quatre vingts hommes et trente et quelques femmes qui s'en sont donné à cœur joie depuis quatre heures du soir jusqu'au lendemain huit heures du matin. On parlera longtemps de tout cela. Jusqu'au dernier moment, j'ai eu des inquiétudes, craignant toujours la même aventure qu'au mois de février dernier, où, cantonnés à Andernach, un ordre de départ vint nous surprendre au milieu des préparatifs d'une fête, et nous força à abandonner guirlandes et victuailles pour nous mettre en route. Mais il

n'est toujours pas question de nous mettre en marche et je dois dîner demain chez un gros président à grand'croix et à crachats qui nous recevra, paraît-il, d'une façon superbe. »

22 juillet 1806.

« Je suis avec le colonel à Nuremberg depuis quelques heures ; nous y sommes venus pour quelques affaires et pour voir le général Drouet, qui est dans les environs. On ne sait pas plus qu'ailleurs ici si nous aurons guerre ou paix, mais en attendant on ne néglige aucuns préparatifs dans tous les corps d'armée. Tous les régiments ont ordre de faire arriver tout ce qu'ils ont de disponible au dépôt. La plupart des détachements sont déjà en route ; nous attendons de Brumpt cent quarante hommes montés, avec quelques objets d'habillement, ce qui nous fera grand bien, car nous en avons un urgent besoin. Le maréchal Soult doit venir lui-même nous passer en revue dans les premiers jours d'août. Tout cela n'annonce pas précisément la paix. »

2 août 1805.

« J'ai passé plusieurs jours dans mon lit : mon cheval en trottant sur le pavé a manqué des quatre pieds et s'est renversé sur moi : tout le monde m'a cru tué; mais heureusement, je n'ai pas perdu connaissance, et j'ai pu me dégager de dessous lui : j'en ai été quitte pour une foulure au genou et de fortes contusions. Cela se trouve malheureusement à la jambe gauche, où j'ai déjà eu une entorse et où j'ai reçu un coup de feu. »

10 août 1805.

« Pas plus de nouvelles qu'à l'ordinaire : pourtant les officiers ont reçu ordre de faire venir du dépôt leur équipement de grande tenue. Nous sommes tous fort pauvres : voilà huit mois que nous n'avons vu arriver nos appointements, et ce n'est pas peu de chose pour des gens qui n'ont pas d'avances. On croit sans fondement, que nous n'avons pas de dépense ici. Nos domestiques, nos chevaux, notre équipement et notre tenue nous coûtent très cher; les colonels ont

reçu une gratification de 1200 florins en papier qui les a soutenus, mais nous, nous n'avons absolument rien eu. »

16 août.

« C'était hier la Saint-Napoléon. Après avoir paradé longtemps et assisté au *Te Deum*, j'ai été obligé de faire les honneurs d'un repas à cinquante personnes, le colonel, comme commandant de la brigade, ayant dû se rendre à Amberg.

Nous avons porté tant de toast à nos hôtes et avons si bien fait que nous fûmes obligés de reconduire chez eux en civière barons, chambellans, baillis et bourguemestres bavarois. Après cette belle expédition, je partis à sept heures du soir avec plusieurs officiers pour Amberg, où nous allâmes au bal. Ma chute m'empêche encore de danser et je m'y ennuyai fort. On n'y danse du reste que des sauteuses et des écossaises, qui sont à peu près comme nos anglaises. Chaque danse dure trois quarts d'heure, pendant lesquels on saute constamment d'un bout de la salle à l'autre en se heurtant et en se poussant sans

ménagements. On se repose ensuite une heure entière, pendant laquelle on dort ou l'on se promène, ou bien l'on mange, et c'est encore ce dont on s'acquitte le mieux. Il résulte de tout cela que chacun est éreinté avant la fin et que l'on attrape force rhumes et fluxions de poitrine. Cela n'a pas l'air de réussir aux jeunes personnes, qui sont fanées à vingt ans. Il est vrai qu'on les conduit au bal à neuf ou dix ans, et qu'on les y laisse passer la nuit comme de grandes personnes. »

17 août.

« Nous venons de recevoir brusquement l'ordre de nous tenir prêts à marcher ; nous renvoyons au dépôt tout ce qui nous est inutile et nous nous équipons en tous points. Peut-être tout cela n'est-il qu'une démonstration et ne s'ensuivra-t-il pas la guerre. La Russie ne viendra pas nous chercher, et si la Prusse osait nous attaquer, nous sommes sur ses terres et nous en aurions vite fini avec elle avant que les Russes aient pu arriver à son secours. »

23 septembre 1806.

« Dimanche dernier, un courrier nous porta à l'improviste l'ordre de partir le lendemain matin; depuis près d'un mois, nous nous tenions prêts chaque jour à nous mettre en route. La division devait se réunir à huit lieues de nous et attendre d'autres ordres. Nous quittâmes donc nos cantonnements, et aujourd'hui on nous fait faire halte; je ne sais pour combien de temps. Nous sommes placés sur deux lignes et faisons face à Bayreuth et à la Saxe. Je ne sais ni ne me doute de ce qu'il en sera; depuis le maréchal jusqu'au caporal on n'en sait rien, mais le bruit est à la guerre; je suis logé à quatre lieues du colonel avec mes escadrons dans les montagnes; j'occupe un petit castel où il y a une vieille baronne qui parle français et qui m'a bien reçu. »

2 octobre.

« Nous venons d'arriver à Nuremberg et notre brigade couche ici aujourd'hui; nous y resterons probablement deux jours. Les Prussiens sont à

Cobourg, à huit ou dix lieues au-dessus de Bamberg, et nous avons pris des positions militaires en face d'eux. L'Empereur est déjà, dit-on, à Wurtzbourg et est attendu à Bamberg. On dit que le roi de Prusse a demandé quarante jours et qu'on lui en donne cinq. Il a plu pendant toute la route ; il fait un temps abominable. »

6 octobre 1806.

« Nous sommes à Güssbach, à deux lieues de Bamberg, cantonnés les uns sur les autres avec peu de ressources et de vivres. Je suis sur la paille dans une grange avec quatre officiers étrangers. J'ai vu arriver aujourd'hui l'Empereur à Bamberg ; on dit que nous partons demain, peut-être cette nuit.

» Nous avons passé tantôt la revue du prince Murat. »

CHAPITRE XI

Octobre 1806 à Décembre 1806

Série de grandes victoires. — Bataille d'Iéna. — Incendie de la ville de Weimar. — La reine Louise à la tête de ses troupes. — Son uniforme militaire. — Capitulation d'Erfurth. — Marche en avant. — Dénûment absolu des habitants. — La Saxe se dégage de la Prusse par un traité de paix avec la France. — Les régiments saxons fournissent des armes et des chevaux. — Prise de Spandau. — Glorieuses traces; les chevaux embourbés dans les marais. — Incendie du château où loge le général. — Affaire de Penzlow. — Reiset accule dans un marais le prince Auguste avec son infanterie et le fait prisonnier. — Il lui laisse généreusement son cheval. — Reconnaissance du prince. — La reine Louise. — Le prince don Juan. — Son séjour à Coppet. — Sa liaison avec madame Récamier. — Projets de mariage abandonnés. — Une rencontre après onze ans de séparation. — Marche sur Spandau. — Arrivée à Potsdam. — Le palais neuf. — Le moulin de Sans-Souci. — La bibliothèque du grand Frédéric. — Diane, Thisbé et Philis. — Amour du roi de Prusse pour ses levrettes. — Napoléon visite son tombeau et fait don de son épée aux Invalides. — La revue de l'Empereur. — Reiset est nommé major par Napoléon sur la place même de Berlin. — Le château de Charlottenbourg. — Tony est envoyé à Potsdam auprès du général Bourcier avec un convoi de prisonniers. — On les dépouille de leurs bottes et de leurs manteaux, pénible devoir. — Le grand dépôt de remonte de Potsdam. — Utilité de cet immense établissement.

La fortune de Napoléon devait triompher encore de cette quatrième coalition, où il avait

à combattre la Prusse, la Russie, l'Angleterre et la Suède liguées contre lui, et la Prusse devait payer cher son imprudence et sa témérité.

Le 1er octobre, l'Empereur, après avoir passé le Rhin, se dirige sur Bamberg, où il organise son quartier général. Il divise en huit corps sa vaillante armée et se met en marche. Le 9, il arrive à Schleist et en chasse 10000 Prussiens. Le 10, Lannes est victorieux à Saalfeld, et le 11, l'armée entre à Géra, d'où elle se dirige bientôt sur Iéna, cette petite ville de Thuringe qui devait devenir aussi célèbre que Marengo et Austerlitz. Le 14, au matin, l'Empereur entamait la lutte dans laquelle l'armée prussienne presque entière devait succomber.

« Nous avons pris trois cents canons et soixante drapeaux, écrivait, le soir même, M. de Reiset; il y a 40 000 prisonniers et 20 000 hommes ont été tués ou blessés, de plus vingt généraux sont tombés sur le champ de bataille morts ou gravement atteints; le duc de Brunswick et le prince Henri de Prusse sont de ce nombre. On dit que nous n'avons perdu en tout que 12 000 hommes.

» Toute la campagne entre Iéna et Weimar

est entièrement couverte de blessés et de morts, les obus des Prussiens ont mis le feu à la ville d'Iéna, et la ville de Weimar ne sera plus bientôt qu'un monceau de ruines. Presque tous les habitants avaient fui à notre approche et avaient abandonné cette charmante petite ville, modèle de toutes les élégances qui donnait jadis le ton à toute l'Allemagne. Les églises, les bâtiments publics ont été convertis en hôpitaux pour loger les blessés, qui sont en si grand nombre qu'on ne sait où leur trouver un abri. Il paraît que quelques moments avant l'attaque, la reine Louise avait paru à cheval au milieu de ses soldats. Les armées étaient si rapprochées qu'on pouvait distinguer son costume théâtral, un casque en acier, couvert de panaches, une cuirasse étincelante et des bottes rouges qui tranchaient sur sa tunique d'étoffe d'argent. Elle portait souvent à Berlin, paraît-il, l'uniforme d'un régiment auquel elle a donné son nom, et se montrait à toutes les revues, où elle commandait elle-même les manœuvres. »

Bientôt, la capitulation d'Erfurth, celle de Spandau, le combat de Halle et la prise de Leipsig

se succédaient coup sur coup, et l'armée impériale continuait sa marche triomphale à travers la Prusse abaissée et vaincue.

20 octobre 1806.

» Le 20, nous nous arrêtâmes à Egeln. Le prince Murat logea avec nous; on avait distribué à tout le monde des billets de logement. — Le 21, la brigade arriva à Barby, où l'on établit le bivouac; les officiers étaient logés en ville et j'y fus installé très confortablement. L'armée saxonne qui, par un traité de paix avec la France, s'était dégagée de la Prusse, coucha avec nous dans la ville et nous étions pêle-mêle dans nos logements. Nous fûmes chez le colonel, qui nous donna un fort bon souper. Barby est situé au bord de l'Elbe : la division Drouot passa sur le pont de bateaux établi sur le fleuve.

» Le 22 octobre, nous quittâmes Barby; un courrier nous apprit en route que nous avions remporté une victoire à Halle, fait 6 000 prisonniers et pris soixante canons.

« Pour atteindre Dessau, nous fûmes obligés de faire un détour pour traverser la Saale, dont le passage est difficile, et d'aller jusqu'à Bermberg où se trouve un pont magnifique. Nous nous rafraîchîmes à Drobel et nous nous arrêtâmes à neuf heures du soir à Mosigkau. — La journée avait été de quatorze à quinze lieues par une pluie battante. Tout le village avait été pillé la veille et il n'y restait plus absolument rien. Je fus logé dans une auberge et les habitants étaient dans un tel dénûment que l'hôte me demanda en grâce de lui faire la charité d'un peu de pain. — En passant à Bermberg, nous y avions trouvé un corps de l'armée saxonne qu'on désarma aussitôt et dont on prit les chevaux. J'en eus un qui me parut très bon et que je ne payai qu'un louis.

» Le 23, nous partîmes à quatre heures du matin et nous ne fîmes que traverser Dessau. C'est la résidence du prince d'Anhalt, que je vis passer à cheval. La ville est petite et très jolie, l'Empereur y avait couché la veille. Nous vîmes encore un régiment de cavalerie saxonne, auquel, on fit mettre pied à terre. Nous rafraîchîmes à

Carrick et nous fîmes halte pour la nuit à Lohensee.

» Le 24, nous arrivions à Potsdam et on nous fit établir notre bivouac au faubourg de Spandau, après avoir seulement traversé la ville. La nuit nous surprit avant que nous fussions établis et tout le faubourg fut bouleversé. Je logeai avec l'état-major dans une auberge où il y avait déjà trois cents personnes. Nous fûmes naturellement fort mal, entassés les uns sur les autres.

» Le 25, nous étions à cheval de bonne heure, marchant sur Spandau. Nous nous arrêtâmes aux faubourgs, où la division bivouaqua, Le maréchal Lannes, qui y était depuis le matin avec quelques troupes, fit sommation à la garnison du fort de se rendre. Sept à huit mille hommes furent faits prisonniers. Dans le faubourg où nous allâmes coucher, nous n'eûmes que de la paille, mais je m'y trouvai fort bien et surtout plus à l'aise que la nuit précédente.

» Le 26, au matin, départ pour Oranienbourg, où nous devions rafraîchir, puis marche sur Lichtenberg, où était déjà le prince Murat. On

nous prévint au bivouac que l'ennemi était autour de nous. »

27 octobre 1806.

« A une heure du matin, on se mit en marche; nous nous arrêtâmes une lieue plus loin, à Falkenthal, où l'on nous fit rester jusqu'à six heures le lendemain.

» Le 28 octobre, en traversant Zehdenick, nous vîmes quatre cents cavaliers que la veille et le matin même la 2e division avait fait prisonniers. Le prince Murat nous dit : « Allez, vous verrez sur votre chemin de glorieuses traces. » Effectivement, nous vîmes un grand nombre de chevaux morts et embourbés dans les marais. Nous rafraîchîmes à une petite ville nommée Templin et nous fûmes coucher à Herzfeld. En avant de ce petit village, la tête de la colonne rencontra l'ennemi, qui, après avoir longtemps tiraillé se décida à fuir. La nuit vint, et après avoir pris nos dispositions de défense et de sûreté, nous entrâmes dans notre bivouac. Le général logeait dans un magnifique château. Le feu y prit pendant la nuit, allumé je ne sais comment, et tout fut

consumé; le mobilier qui était superbe devint la proie des flammes, et lorsque nous partîmes avant le jour, le château tout entier, qui était immense, était en feu avec les granges et les servitudes.

» Le 29, nous nous dirigions vers Penzlow, lorsque nous rencontrâmes encore un grand nombre de prisonniers faits par la 2e division. Penzlow était occupé par 20 000 hommes formant une partie du corps du prince de Hohenlohe. La 2e division chargea une compagnie d'infanterie et s'empara de neuf pièces. Après quelques décharges, le prince Murat somma les troupes de se rendre; mais pendant qu'on parlementait, l'ennemi faisait filer toutes ses forces en arrière de la ville et s'établit dans une position très forte, défendue par des marais impraticables. Le prince Murat, alors leur fit dire qu'il avait avec lui 60 000 hommes et que s'ils ne se rendaient à l'instant, il les ferait tous passer au fil de l'épée. Le prince de Hohenlohe avec 13 000 hommes d'infanterie et six régiments de cavalerie mit bas les armes. Les officiers furent renvoyés sur parole et les soldats faits prison-

niers. Pendant ce temps, mon escadron, qui s'était porté sur la gauche pour poursuivre quelques corps de troupes, trouva à la hauteur de Schœnoerden un bataillon d'infanterie prussienne qui, à notre approche, se forma en carré. Je me mis aussitôt en devoir de le charger. Nous nous portâmes sur lui, mais nous fûmes repoussés avec perte. Trois fois nous chargeâmes avec impétuosité, et trois fois nous dûmes reculer. Les dragons frappaient avec tant de cœur sur les baïonnettes que beaucoup de chevaux furent blessés. Nous ne perdîmes pourtant qu'une quinzaine de chevaux et une dizaine d'hommes; trois officiers seulement avaient été blessés. Ces différents assauts n'ayant pas réussi, je résolus de ne plus chercher à entourer l'ennemi, et nous l'acculâmes à un marais dont il lui fut impossible de se tirer; hommes et chevaux s'embourbaient, s'enfonçaient dans une vase noire et épaisse, et tous leurs efforts pour en sortir ne faisaient que les enliser davantage. Le désordre fut bientôt dans leurs rangs; je fus alors avec un trompette leur crier de se rendre, et ils mirent bas les armes. Ils eurent à faire de

grands efforts pour arriver jusqu'à nous, et presque tous les officiers durent abandonner leurs chevaux, qui restèrent dans le marais. Ma joie fut grande en voyant quel était leur chef et de quelle importance était ma prise. J'avais fait prisonnier le prince Auguste de Prusse lui-même et les cinq cents fantassins avec lesquels il se retirait.

Le prince montait une bête magnifique que je lui laissai, ce qui me valut de sa part les remerciments les plus vifs. Il tenait, me dit-il, tout particulièrement à ce cheval qui avait appartenu à son frère, le prince Louis. C'est celui-là même qu'il montait lorsqu'il fut tué au combat de Saalfeld, le 10 octobre, par un maréchal des logis du 9e hussards. Ce malheureux prince était tout jeune; on me dit qu'il avait été à Berlin un des champions les plus ardents de la guerre; il en a été une des premières victimes. Quant à mon prisonnier, il a vingt-sept ans : c'est un homme superbe, d'une prestance fort noble; il a, en Prusse, la réputation d'être fort galant. On l'appelle le prince don Juan. Son goût trop marqué pour le beau sexe lui a attiré à plusieurs reprises des remontrances sévères du roi Fré-

déric II, qui, sur ce chapitre, n'entend pas le badinage, car le roi est, dit-on, un époux modèle fort attaché à sa femme. La reine Louise est du reste une fort belle femme, pleine de courage et d'énergie. Lors de la déclaration de guerre, elle parcourait à cheval et en costume militaire les rues de sa capitale, appelant aux armes tous ses sujets et relevant leur courage par son énergie; elle est très populaire et sitôt qu'elle paraît en public elle reçoit un accueil enthousiaste. Voilà les détails qu'on m'a donnés tantôt sur le prince de Prusse; il est probable que bien des beaux yeux vont pleurer son absence. »

Le prince resta en France, prisonnier, pendant un an et ce ne fut qu'à l'automne de 1807 qu'on lui permit enfin de regagner la Prusse.

Caroline Bauer, une actrice qui eut son heure de célébrité à cette époque, a publié, il y a quelques années, des Mémoires où elle donne de piquants détails sur le prince de Prusse. Avant de retourner dans son pays, il fit un séjour de trois mois sur les bords du lac de Genève, au château de Coppet, chez madame de Staël, où se

trouvait madame Récamier. Séduit par les charmes de la plus belle femme de l'Europe, le prince lui fit une cour assidue et, dans son enthousiasme, il voulut consacrer pour toujours une union qui lui semblait fort douce; on échangea des anneaux, et des fiançailles solennelles eurent lieu sous l'œil protecteur de madame de Staël, qui applaudissait à l'union projetée. M. Récamier pourtant était encore de ce monde et il fallait obtenir qu'il consentit à un divorce. La belle Julie ne se rebuta pas pour si peu et écrivit à son mari pour lui demander son consentement. La réponse de ce singulier mari arriva au bout de peu de temps : il ne s'opposait point aux projets de sa femme, mais lui faisait sagement observer les inconvénients et les difficultés de son mariage. Il lui rappelait qu'elle était catholique tandis que le prince appartenait à la religion réformée, et qu'ensuite il ne pourrait l'épouser sans l'aveu du roi. Il insistait encore sur la position embarrassante qu'elle aurait à la cour de Berlin, et sur le peu de garanties que lui offrait un prince si volage. Il est probable que madame Récamier reconnut la

justesse des raisonnements de son époux; toujours est-il qu'on en resta aux fiançailles. Au mois d'octobre, le prince retourna seul en Prusse emportant de sa conquête un souvenir fort tendre. Madame Récamier se fit peindre à Paris par le baron Gérard et envoya son portrait au prince, qui, le 24 avril 1808, l'en remercia par une lettre passionnée. Les deux amoureux ne se revirent que onze ans plus tard, à Aix-la-Chapelle, pendant le congrès qui se tint dans cette ville en 1818. Le prince passait chez elle de longues heures, et chacun pouvait voir, le soir, sa voiture, escortée de cavaliers portant des torches, stationnant devant la demeure de madame Récamier.

Ce fut le dernier chapitre de ce roman, mais madame Récamier répéta toujours que le prince Auguste fut le seul qui sut faire battre son cœur.

29 octobre 1806.

« On fait depuis quelques jours tant de prisonniers qu'on ne sait plus qu'en faire, et qu'on est obligé d'envoyer sur les derrières des divisions entières pour les escorter. La nôtre reçut

ordre de conduire à Spandau 600 chevaux et 17 000 prisonniers. Nous ne nous mîmes en route qu'à midi, quoique à cheval depuis huit heures du matin. Nous couchâmes à Mittenwalde, village pillé et ruiné; nous ne vécûmes que des provisions que nous avions apportées avec nous.

» Le 30 octobre, nous partîmes à huit heures pour Templin, où nous arrivâmes à deux heures. La ville avait été pillée, mais les habitants y étaient encore, et l'on put nous distribuer un peu de viande et du pain. Il y avait dans la ville plus de dix-huit cents chevaux; il y coucha aussi sept mille prisonniers.

» Le 31, nous partîmes pour Zehdenick, où nous couchâmes. La ville est tout nouvellement bâtie, fort coquette et jolie, mais elle avait été horriblement pillée.

» Le 1er novembre, je fus logé à Oranienbourg, chez un apothicaire, et je passai la soirée et la nuit presque entièrement à faire le rapport des opérations du régiment pendant la campagne. Avant de partir le lendemain, je fus voir la bibliothèque, qui était toute pillée par les Français et les Prussiens.

« Le 2, nous fûmes à Spandau et le 3 nous arrivâmes à Potsdam, où le régiment bivouaqua. Je parcourus avec grand plaisir et intérêt la ville, qui est fort belle et bien bâtie. Les rues sont pour la plupart fort larges et beaucoup de façades des maisons ont été construites aux frais du roi. Je visitai le Palais neuf, superbe et magnifique résidence, mais je désirais surtout voir Sans-Souci, qui, par les souvenirs qu'il renferme, m'intéressait beaucoup. Je profitai de l'après-dîner pour aller jusqu'au château, qui est distant seulement d'une demi-lieue. On l'aperçoit de loin, se dressant sur une hauteur. Une cour d'honneur, formée par une colonnade supportant une terrasse, s'étend devant le palais. C'est le seul indice qui permette de reconnaître une résidence royale; en voyant la simplicité de ce qui vous entoure, on se croirait bien plutôt dans la paisible retraite d'un philosophe que dans le palais d'un roi. A l'entrée du château, tout voisin de la cour d'honneur, on voit s'élever un moulin à vent qui est presque célèbre dans l'histoire et qui reste un témoignage de la confiance naïve du meunier fort de son droit, dans

la justesse et l'équité des lois de son pays. Frédéric le Grand le fit réparer à ses frais et le moulin continue à attester le respect du souverain pour la propriété de ses sujets. Après avoir traversé un vestibule, on entre dans une galerie garnie de tableaux fort libres qui sont, me dit-on, de Lancret et de Watteau. Nous pénétrâmes ensuite dans la bibliothèque, uniquement garnie de livres français renfermés dans des armoires en bois de rose. Pas un livre allemand dans toute cette pièce. On nous montre une simple caisse en bois blanc, renfermée dans un des corps de bibliothèque, renfermant un certain nombre de volumes composés par le roi et ayant pour titre uniforme : *Œuvres du philosophe de Sans-Souci.*

» Tout est encore en place, comme du temps du Grand Frédéric; dans la chambre à coucher se voit encore le fauteuil à bras, en soie rouge, dans lequel il expira, et jusqu'au petit coussin rempli de son, recouvert en serge verte, sur lequel il appuyait sa joue souffrante. Une pendule, qu'il remontait constamment de sa main, est arrêtée à l'heure de sa mort : deux heures vingt minutes.

» Nous vîmes aussi un très beau salon de musique, puis la salle à manger, décorée de quinze colonnes de marbre blanc.

» Plus loin, sur une terrasse, se trouve la chambre qu'habitait Voltaire. A l'exception d'une superbe pendule que madame de Pompadour donna au roi de Prusse, cette pièce ne contient rien de remarquable.

» Du château on a une vue ravissante sur les environs, et des terrasses bordées de balustres de marbre blanc s'en vont descendant jusqu'au fond des jardins. Dans un bosquet, on vous montre comme curiosité les tombeaux que Frédéric fit élever à ses chiens. Les noms s'y lisent encore : Diane, Thisbé et Philis. Il aimait, dit-on, passionnément ses levrettes et s'en faisait suivre partout. On nous raconta qu'il avait la faiblesse d'être fort disposé à se mettre en garde contre ceux que ses chiens accueillaient mal. Il emportait à la guerre ses levrettes avec lui et en porta plusieurs fois dans des combats sur sa poitrine et sous sa veste.

» Je voulus aussi visiter le tombeau. Frédéric repose dans un simple cercueil de plomb, dans

un caveau situé sous la chaire de l'église de Potsdam. Le sarcophage en marbre de son père Frédéric-Guillaume est à côté. De son vivant, tous deux ne faisaient pas bon ménage. Le roi, brutal et borné, n'avait pas su deviner en son fils le génie et le talent qui devaient plus tard faire la gloire de la Prusse; et, dans ses moments de colère, il le rouait de coups à le laisser étourdi sur place. Un jour même, si on ne le lui eût retiré des mains, il l'eût étranglé dans un accès de rage avec un cordon de rideau.

» Il avait, paraît-il, la passion des beaux régiments et avait formé un bataillon spécial, composé de colosses qu'il faisait rechercher dans toute l'Europe, et qu'on enrôlait par force lorsqu'ils se montraient récalcitrants.

» L'Empereur a voulu descendre dans le caveau, et est resté quelques instants en silence, méditant profondément devant le tombeau de ce grand capitaine. Il a fait retirer, paraît-il, de la chambre de Frédéric au Château de ville à Potsdam, son épée[1] dont il veut faire présent aux Invalides. »

1. Cette épée fut, en effet, emportée à Paris, par Napoléon

4 novembre.

« Après s'être mis en grande tenue, le régiment se mit en route pour Berlin, où nous devions passer la revue de l'Empereur. A deux heures de l'après-midi, nous étions rangés en bataille avec toute la division sur la grande place en face du palais. L'Empereur, en arrivant, fit mettre pied à terre à chaque régiment, l'un après l'autre. Il semblait de très bonne humeur et parut si parfaitement content de la tenue du régiment que, sans que personne s'y attendît, il fit sur-le-champ plusieurs nominations. Notre tour vint enfin. Je commandais le 16e régiment de dragons, remplaçant le colonel qu'on avait fait descendre de cheval. Lorsque j'eus mis aussi pied à terre, l'Empereur me fit plusieurs questions, et après m'avoir complimenté sur l'affaire de Penzlow et la prise du prince de Prusse, il

avec le grand-cordon de Frédéric pour en faire don aux Invalides, mais elle fut rapportée en 1815 et conservée plus tard dans la chambre des Hohenzollern. On a prétendu du reste que l'épée emportée par Napoléon n'était pas celle de Frédéric, le concierge du Château de ville ayant eu, dit-on, la précaution avant l'arrivée de l'Empereur d'enlever la véritable et de la remplacer par une simple épée d'officier.

me demanda combien j'avais d'années de service et de grade de chef d'escadrons; puis, après avoir écouté ma réponse : « Eh bien, il n'y a qu'à le faire major. » Ensuite se tournant vers un officier général : « Inscrivez-le major », dit-il, et il pourvut de suite à mon remplacement.

» Après la revue, le régiment alla occuper son bivouac dans un cimetière et une église au milieu de la ville. Je fus logé au n° 33 sur une promenade appelé *Unter den Linden*, qui est la plus belle de la ville. On ne sait rien de la paix; ici, nos succès sont prodigieux et l'armée va toujours son train. L'Empereur paraît encore vouloir rester ici. On dit qu'il n'a consenti à traiter de la paix ni avec M. de Lucchesini ni avec un autre officier du roi qui est ici. Il veut traiter avec le roi de Prusse lui-même. On raconte que la reine s'est empoisonnée de désespoir. Quant aux Russes, on les annonce toujours, mais on n'en voit nulle part.

» Je voulus visiter les curiosités de Berlin.

» Je commençai par le château de Charlottenbourg, qui est situé à quelques kilomètres de la ville. C'est ordinairement la résidence du roi

et de la reine. Le château date du règne de Louis XIV; c'est un grand corps de bâtiment avec deux larges ailes; une tour très élevée surmonte le centre de l'édifice. Frédéric le Grand y fit de grandes améliorations; c'est lui qui a construit la partie où se trouvent les appartements de la reine Louise, qui sont de la plus grande simplicité.

» J'aurais eu nombre de choses intéressantes à voir, malheureusement je trouvais en rentrant plusieurs affaires pressées à expédier et la journée se passa sans que je pusse rien voir d'autre en détail.

» Le 6 novembre, le régiment partit pour prendre la route de Francfort-sur-l'Oder et je reçus en même temps l'ordre du ministre de rejoindre à Potsdam le général Bourcier [1]. C'est à grand regret que je quittai mes camarades; je n'eus que le temps de courir pour quelques

1. François Antoine, comte Bourcier, né en 1760 à Phalsbourg servit d'abord dans l'état-major de Custine et fut nommé général en 1793. Il se distingua dans les campagnes de Suisse et d'Allemagne. Après les désastres de la retraite de Russie ce fut lui qui fut chargé de réorganiser la cavalerie décimée. Il se rallia au gouvernement de Louis XVIII et fut nommé député sous la Restauration. Il mourut en 1828. Napoléon l'avait nommé conseiller d'État et comte de l'Empire.

emplettes, car le lendemain de bonne heure je devais me mettre en route.

» Le 7 novembre je quittai Berlin de grand matin et à mon arrivée je me présentai aussitôt chez le général Bourcier, qui me reçut fort bien et m'invita à dîner.

» Dans la nuit, je reçus l'ordre de partir pour Spandau avec les dragons à pied pour aller chercher des chevaux pris à l'ennemi. Je fus donc chez le général de Corbineau [1], qui me livra quinze cents chevaux de prise et près de douze cents prisonniers. — Je n'avais avec moi que trois cents hommes à pied et je me trouvai fort embarrassé pour faire voyager sûrement un si grand nombre d'hommes et de chevaux, sous la garde d'une escorte si peu nombreuse. Je me mis pourtant en route avec ma colonne, mais malgré mes efforts pour la sauvegarder du mieux que je pus, on me vola près de deux cents chevaux pendant la route. Il faisait tout à

1. J.-B. Juvenal comte de Corbineau, né en 1776, mort en 1830. Il prit une part glorieuse aux batailles d'Eylau et de Wagram et devint aide de camp de l'Empereur après la campagne de Russie, où il s'était particulièrement signalé. Il quitta le service militaire à la Restauration.

fait nuit lorsque j'arrivai à Potsdam et c'est aux flambeaux qu'il fallut répartir dans le corps les soldats que j'amenais. Quant aux malheureux prisonniers, on les amena à leur bivouac et on leur prit leurs bottes, leurs manteaux et leurs porte-manteaux, qui furent distribués aux divisions à pied. Ce fut encore moi qui, avec deux autres officiers fus chargé de cette vilaine besogne par le général. Jamais je n'avais eu un plus triste devoir à remplir. Ces infortunés faisaient peine à voir.

» Le mois tout entier se passa à différentes besognes et travaux de classement, et le 10 décembre le général Bourcier me donna le commandement de tous les dépôts des détachements à pied réunis. J'étais chargé de tous les détails relatifs à l'état-major du grand dépôt de Potsdam et devais m'occuper de l'expédition et de la transmission des ordres généraux. Des chevaux arrivaient tous les jours en grand nombre, et pour en faire moi-même la répartition je devais passer de longues heures dans la cour du château, souvent par un froid glacial. Les vastes écuries construites par Frédéric offrent heureu-

sement un abri spacieux et commode pour loger cette masse énorme de cavalerie. Ce souverain philosophe avait hérité de son père de son goût pour les revues et les exercices militaires; il réunissait donc souvent un grand nombre d'escadrons qu'il faisait manœuvrer à la fois et, toutes les dispositions étaient prises pour que l'espace ne manquât nulle part. »

Napoléon, en effet, avait compris tout de suite combien la cavalerie allait lui être utile au moment où il quittait les plaines de la Prusse pour entrer dans celles de la Pologne. Il avait donc donné ordre de faire acheminer à pied sur la Prusse tout ce qu'il avait de cavaliers instruits dans ses dépôts; et par une mesure aussi habile que prudente, il avait voulu qu'ils laissassent leurs chevaux en France, pour leur donner comme montures tous ceux qu'on avait pris à l'ennemi.

Un immense établissement pour l'entretien de la cavalerie venait donc d'être fondé à Potsdam. Non seulement les chevaux pris à l'ennemi étaient amenés aussitôt à ce dépôt central, mais

encore une grande quantité d'autres achetés par ses ordres dans les différentes provinces de la Prusse. Là, les régiments qui venaient à pied de France étaient montés immédiatement et on passait en revue avec soin les autres troupes de cavalerie qui traversaient la Prusse pour remplacer les chevaux fatigués ou hors de service. Les ouvriers de Berlin étaient occupés, moyennant rétribution, à ces travaux de sellerie, de harnachement et d'habillement, et chaque régiment ne devait repartir que complètement équipé en habillements et en chevaux. Le général Bourcier avait été placé par l'Empereur à la tête de cet important établissement de remonte, et ce dernier, confiant dans les talents militaires de M. de Reiset, le prit pour chef d'état-major général et le chargea de tous les détails de la remonte.

Deux ans entiers devaient s'écouler sans que Tony pût revenir en France ; à plusieurs reprises pourtant il avait espéré rentrer dans ses foyers, et les lettres qu'il écrivait régulièrement à sa fiancée témoignent de son ardent désir de revenir, au moins pour quelques jours, auprès

de ceux auxquels il était attaché par des liens si tendres. De plus, rester constamment à l'arrière, tandis que ses camarades et ses amis payaient de leur personne n'était pas un sacrifice moins cruel pour son ardeur juvénile; mais le général Bourcier avait trop vite apprécié ses qualités et ses aptitudes remarquables pour consentir à se séparer d'un aide aussi précieux. La dissolution du grand dépôt devait seule être le signal de son départ et lorsque, en 1808 seulement, il put rentrer en France au 1er dragons, à Versailles, quatre-vingt-quatre mille chevaux lui avaient passé par les mains, pour en sortir, montés, sellés et harnachés. Le brevet de colonel devait être la juste récompense de ses travaux et de ses labeurs.

CHAPITRE XII

Décembre 1806-Avril 1807.

Reiset est nommé chef-d'état major du grand dépôt de Potsdam. — Instructions détaillées du général Bourcier au sujet des remontes. — Bataille d'Eylau. — Mort du général d'Hautpoul. — Ordre de rester au grand dépôt. — Lettres à Amélie de Fromont. — Les lettres numérotées et les lettres égarées. — Ordre du prince de Neufchâtel autorisant le général Bourcier à garder Tony auprès de lui. — Dures fatigues du métier. — Le prince de Prusse à Soissons. — Nouveaux détails sur sa personne. — Le bon souvenir qu'il avait dû garder de Reiset. — Le prince Louis de Prusse. — Son enthousiasme pour la guerre. — Sombres pressentiments la veille de sa mort. — Son cheval s'embourbe dans un marais. — Un hussard tue le prince d'un coup de sabre sans l'avoir reconnu. — Circonstances pénibles. — Son corps reste abandonné pendant plusieurs heures. — Ses qualités et ses dons naturels. — Ses vices et ses erreurs. — Réflexions sur sa vie.

Potsdam, 16 décembre 1806.

« Je viens d'être nommé par le ministre de la guerre, maréchal Berthier, chef d'état-major du grand dépôt de Potsdam et inspecteur de cavalerie, écrivait Tony dans son journal à la fin

de 1806; les officiers supérieurs du dépôt sont le colonel Lacour, le général Ivendorff, l'adjoint général Tapellini, commandant la place, les majors d'Aumont, de Lanougarède, de Laap, Crabé du 14e chasseurs, Grouvelle, Talma, chef d'administration, Roza major, major Barhé, etc.

» Voici les instructions du général Bourcier :

« M. l'adjudant commandant Requin recevant aujourd'hui l'ordre de partir de suite pour se rendre à Glogau, il est ordonné à M. le major de Reiset de se charger de tous les détails relatifs à l'état-major du grand dépôt de Potsdam; particulièrement de l'expédition et transmission des ordres généraux, etc., etc., M. le major de Reiset sera également chargé comme l'était M. l'adjudant commandant Requin de faire confectionner, d'après les ordres qu'il recevra de moi, les effets de harnachement nécessaires aux détachements partant pour l'armée, et de les distribuer à ces détachements sur les ordres particuliers que je lui donnerai spécialement. En conséquence M. le major de Reiset retirera de suite des mains de M. l'adjudant commandant Requin les registres, papiers, états et documents relatifs

aux détails des deux parties ci-dessus énoncées, et se fera remettre aussi par lui les effets de sellerie qui restent à sa disposition, ainsi que la note de ceux que les ouvriers doivent fournir encore d'après les ordres que j'ai donnés; il me rendra compte dans le jour de l'exécution de toutes ces disposition.

» *Le général de division, conseiller d'État,*

» BOURCIER. »

22 janvier 1807.

« Je suis mis en pied au 1er régiment de dragons, et d'après les instructions du ministre je devrais rejoindre mes escadrons dans un mois; mais le général fait une demande pour me garder près de lui. Je ne m'en plaindrai pas si cela ne se prolonge pas trop.

» Voici la copie de mon brevet :

Varsovie, le 13 janvier 1807.

« *A M. de Reiset, major à la suite, sortant du 16e régiment de dragons.*

« Je vous préviens, monsieur, que l'Empereur, par décret du 7 janvier, vous a nommé major du

1er régiment de dragons. Vous resterez encore un mois au dépôt de Potsdam sous les ordres du général Bourcier, après quoi vous rejoindrez les escadrons de paix de votre régiment.

» *Le ministre de la guerre, prince de Neufchâtel,*

» Maréchal ALEX. BERTHIER. »

Février 1807.

« Une grande bataille a été livrée le 9 février près de la petite ville d'Eylau. Murat a fait merveille; le combat qui a eu lieu sous la neige par un froid terrible a été des plus meurtriers. On dit que vingt-cinq mille hommes ont été mis hors de combat; les Russes laissent entre nos mains près de vingt drapeaux et autant de pièces de canon. Le brave général d'Hautpoul[1] a été tué par un boulet. Il s'était toujours montré

1. Jean-Joseph-Ange d'Hautpoul, né en 1754 à Gaillac, d'une vieille famille noble du Languedoc. Il embrassa de bonne heure la carrière militaire et fit la plupart des campagnes de la République. Au camp de Boulogne en 1803 ce fut à lui que l'Empereur confia la direction de la cavalerie. Il fit des prodiges de valeur à Austerlitz et à Eylau, où il trouva la mort (9 février 1807). Napoléon, qui l'avait nommé sénateur et comte de l'Empire, lui voulut faire élever une statue avec le bronze des canons qu'il avait pris à l'ennemi dans cette mémorable bataille; mais ce projet n'a jamais été mis à exécution.

pour moi d'une bonté et d'une obligeance extrêmes; cette mort me cause une peine véritable. Assurément la demande du général Bourcier de me garder près de lui est très flatteuse pour moi, mais je ne puis me défendre d'avoir des regrets de ne pas prendre ma part de ces beaux succès. »

A MADEMOISELLE AMÉLIE DE FROMONT
En l'hôtel de Madame sa mère, à Soissons.

20 février 1807.

« Je ne pars plus, ma chère amie; le ministre a fait savoir aujourd'hui au général qu'il m'adresse l'ordre de rester à l'armée; je regrette sans doute de ne pas voir la France, mais, comme je vous l'ai déjà dit, le colonel, étant aide de camp du maréchal Bessières, il est très possible que d'un instant à l'autre je sois appelé au commandement du régiment, et il serait malheureux pour moi de perdre une occasion favorable par mon éloignement. Voilà, chère Amélie, ce que j'ai le temps de vous dire bien à la hâte, car je suis accablé de besogne. Adieu,

tendre amie, je vous aime et mon bonheur est de vous le dire. J'en suis toujours à votre numéro 59; 56 et 45 me manquent encore. »

Les deux fiancés numérotaient en effet leurs lettres pour se rendre compte des retards et des erreurs des courriers, et comme on peut le voir dans la lettre suivante, Amélie de Fromont trouvait souvent Tony trop avare de nouvelles; le jeune major s'excusait de son mieux.

A MADEMOISELLE DE FROMONT

28 février 1807.

« J'ai reçu avant-hier, ma chère Amélie, vos deux numéros 63; je n'entrerai pas dans de longues discussions pour me justifier à vos yeux, vous avez, je l'espère, assez bonne opinion de moi pour croire que je n'en ai pas besoin; ce qui est certain, c'est que je vous ai, depuis mon séjour à Potsdam, toujours écrit exactement; pas aussi longuement ni aussi souvent que je l'aurais désiré, mais presque toujours à huit, dix et une seule fois à seize jours d'intervalle; j'ai écrit une seule fois à votre bonne maman et trois fois à

votre père, une fois à Berlin et deux fois d'ici, j'ai aussi écrit une fois à votre frère Paul. Voilà, mon amie, toutes les missives que j'ai confiées à la poste pour ma seconde famille. Vous savez que ma famille est nombreuse et dispersée; vous vous doutez aussi que j'ai conservé avec l'armée des relations qui m'intéressent; eh bien, ma chère Amélie, c'est tout ce que je peux faire, que d'entretenir de loin en loin toute cette correspondance au milieu du travail qui m'est confié; je vous assure que je n'ai pas un instant de repos, et cela n'est pas difficile à croire en voyant les résultats de nos travaux. Depuis que je suis ici nous avons déjà fait partir 12 700 hommes pour l'armée, qui ont été entièrement équipés, montés et armés par mes soins. Tout en regrettant de ne pas voir la France, et surtout de vivre loin de vous, je suis heureux à l'idée que j'aurai plus tard la récompense de mes peines. Tous les majors partent pour la France; moi seul reste ici par un ordre particulier du maréchal Berthier, ministre de la guerre, ordre sollicité comme vous le savez, par le général Bourcier.

» Voilà qu'on m'arrache de vous, ma bonne et

tendre Amélie, pour aller recevoir des chevaux qui viennent d'arriver; je ferme ma lettre parce qu'elle doit partir avant midi, et, je fais des vœux pour qu'elle vous parvienne; j'ai sollicité hier le directeur de la poste d'envoyer les miennes dans son paquet particulier à Mayence en les recommandant; j'espère qu'ainsi elles vous arriveront plus sûrement.

» Adieu, adieu, bonne, bonne amie; si je rentre un peu de bonne heure aujourd'hui je vous entretiendrai plus longuement.

« Tout à vous.

» TONY. »

10 mars 1807.

« J'ai reçu ce matin l'ordre du général Bourcier qui me transmet la lettre du ministre de la guerre l'autorisant à me garder près de lui. J'ai tant à faire que je me décide à prendre un secrétaire en supplément : c'est un sieur Boubrain, fourrier du 1er dragons, qui est très bien noté. Voici les deux ordres :

Postdam, le 10 mars 1807.

« Je vous envoie, monsieur le major, copie de la lettre par laquelle son Altesse le prince major

général de l'armée, confirme l'ordre que je vous ai donné de rester au grand dépôt de Postdam pour continuer l'exercice des diverses fonctions que je vous ai confiées.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» *Le général de division*, etc.

» BOURCIER. »

A monsieur le général de division Bourcier.

Ostende, le 22 février 1807.

« D'après les observations que vous m'avez faites, général, par votre lettre du 6 février, je vous autorise à conserver encore près de vous jusqu'à nouvel ordre M. le major de Reiset, qui avait reçu l'ordre de se rendre au dépôt de son régiment.

» *Le major général prince de Neufchâtel.*

» *Signé* : Maréchal ALEX. BERTHIER.

» Pour copie conforme. »

» *Le général de division*, etc.

» BOURCIER. »

Potsdam, le 25 mars 1807.

« Je suis toujours au même poste, ma chère Amélie, et suis plus fatigué que jamais. Le général Bourcier a ajouté à ma besogne ordinaire celle de recevoir ici toutes les remontes, et au fur et à mesure que les chevaux arrivent il me faut les examiner, les recevoir et les distribuer. Mes journées se passent donc au milieu d'une cour et souvent je dois employer la nuit à rendre compte de mon travail du jour. Je suis aidé, à la vérité, mais il est bien des choses que l'on ne peut faire que par soi-même et pour lesquelles il n'est pas possible de se reposer sur d'autres. La saison est loin d'être favorable, de sorte que depuis deux mois j'ai eu alternativement tous les rhumes possibles. J'en ai surtout un dans ce moment qui me tourmente réellement; le docteur m'a condamné à garder la chambre tout le jour et me fait absorber force thé et tisanes. Mes bonnes hôtesses m'assistent aussi de leurs soins; aussi je ne suis pas du tout à plaindre, je crois vous avoir déjà parlé d'elles.

» Je savais que le prince Auguste de Prusse devait être envoyé à Soissons; c'est bien lui, en effet, que j'ai fait moi-même prisonnier, et c'est moi et ma division qui en avons eu tout l'honneur. Vous pouvez lui en parler, ma bonne Amélie; je suis certain qu'il a gardé de moi le moins mauvais souvenir que pût lui laisser ma personne en une circonstance si fâcheuse pour lui. Rappelez-lui donc, lorsque l'occasion s'en trouvera, et sans me nommer tout d'abord, l'officier parlant allemand qui le fit prisonnier au moment où il se dégagea des marais où je l'avais acculé et où il restait embourbé avec ses officiers, par une température glaciale. Il n'a sûrement pas oublié mon nom et il se rappellera certainement que je le restaurai d'une goutte d'eau-de-vie et que je fis arrêter en sa présence un soldat français qui l'avait maltraité. Il avait un cheval superbe, et je voulus le lui faire rendre avant même de le présenter au général de Beaumont.

» J'avoue que cette bête magnifique me faisait grande envie et que j'eus quelque mérite à y renoncer; mais j'en fus récompensé lorsqu'il

m'apprit combien ce cheval lui était précieux. C'était, me dit-il, celui que montait mon frère le prince Louis lorsqu'il fut tué au combat de Saalfeld.

» Mon prisonnier commandait un bataillon de grenadiers; nous le rencontrâmes en plaine, et après avoir chargé sur lui infructueusement plusieurs fois, nous l'acculâmes à un marais d'où il ne put plus se tirer. Je m'avançai à plusieurs reprises pour lui dire de se rendre, mais je fus chaque fois malhonnêtement reçu à coups de fusil; un trompette et un dragon que j'avais avec moi furent alternativement l'un tué et l'autre blessé dangereusement à mes côtés. Enfin il fut obligé de céder. Je ne l'ai vu que peu de temps; mais je le crois un peu fat et plein d'orgueil, probablement à cause de sa grande naissance, peut-être aussi à cause de sa grande fortune. On le dit instruit, mais s'il n'est pas toujours aimable, cela ne l'empêche pas, paraît-il, d'être fort entreprenant avec le beau sexe; j'ai entendu ici et à Berlin quelques femmes de la société dire de lui des choses qui ne sont pas flatteuses, sans parler de la fille

d'un chapelier qui l'a, dit-on, suivi en France.

» En tout cas, j'ai la conviction que vous ne serez pas mal venue en lui parlant de moi, car il n'a sûrement rien oublié de tout cela, et m'avait témoigné beaucoup de reconnaissance des égards que j'avais eus pour lui. En voilà bien long à ce sujet. Amusez-vous, mon Amélie; profitez des moments de plaisir qui peuvent se présenter, et ne comptez pas trop, hélas! sur notre prochain retour; je commence à croire que nous ne sortirons jamais de l'Allemagne. Il y a longtemps que je n'ai eu de nouvelles du 16e; il y a eu nombre d'officiers blessés, parmi lesquels M. Deschamps, mon ami, qui a eu le pied emporté par un boulet. »

26 mars 1807.

« Amélie m'écrit que le prince Auguste de Prusse est à Soissons, et je lui ai envoyé dans ma dernière lettre les détails qu'elle me demandait sur les circonstances qui le firent tomber entre mes mains. Tout cela me reporte en arrière et me rappelle la conversation que j'eus

avec lui au sujet de la mort de son frère après que je lui eus rendu ce fameux cheval auquel il tenait tant. Ils sont intéressants et je ne crois pas les avoir notés. Le prince Louis avait été un des partisans les plus déclarés de cette guerre qui devait être si funeste, non seulement à lui, mais à son pays; cependant, depuis quelques jours de sombres pressentiments l'agitaient, et sa confiance inébranlable d'abord dans l'issue de cette guerre qu'il considérait comme sacrée, l'avait peu à peu complètement abandonné. Le 10 octobre au matin, il se trouvait près de la petite ville de Saalfeld et commandait l'avant-garde du prince de Hohenlohe quand il fut attaqué avec une grande vigueur par le maréchal Lannes. Après avoir avec beaucoup de courage et de bravoure lutté contre la division Suchet, il se vit rejeté dans les marécages de la Schwartza qu'il avait derrière lui. Vainement, il essaya de rallier sa nombreuse cavalerie qu'il avait ramenée à plusieurs reprises; toujours au premier rang, deux aides de camp avaient été tués à côté de lui; désespérant alors de l'issue du combat, il allait suivre son corps d'armée en déroute et rétro-

grader à son tour, quand son cheval embourbé dans le marais et embarrassé dans des roseaux le força de s'arrêter. L'éclat des broderies de son uniforme et ses nombreuses décorations attirèrent l'attention d'un maréchal des logis du 10e hussards, qui courut à lui en lui criant de se rendre. Plein de valeur et de courage, le prince répondit par un coup de sabre. Le hussard alors, qui croyait s'adresser à un simple général, lui porta un coup violent qui lui perça la gorge et le renversa de sa monture, tandis que le cheval affolé partait ventre à terre rejoignant les cavaliers en fuite. Quelques instants après, lorsqu'on voulut venir au secours du prince, il était déjà mort. « Il a succombé en brave comme il avait vécu, ajouta le prince Auguste, et l'on ne peut qu'être fier de cette fin glorieuse, mais je ne me consolerai jamais de l'indigne traitement que l'on fit subir au corps de mon pauvre frère. » Il me raconta alors en pleurant, que les broderies, les croix et les crachats qui ornaient son riche uniforme avaient allumé les convoitises des vainqueurs et que le corps dépouillé de ses vêtements avait été jeté

dans une chapelle abandonnée jusqu'à ce qu'on se décidât à venir tardivement lui rendre les honneurs dus à son rang et à son malheur. Je m'efforçai de le détromper et de le persuader qu'il avait sûrement été mal renseigné. C'était du reste ma conviction absolue; aucun récit de ce genre n'était venu jusqu'à moi, et il me semblait impossible qu'on en eût usé d'une pareille façon envers son malheureux frère. J'espère l'avoir convaincu, car de pareils procédés ne sont guère dans nos habitudes et tout à fait indignes du nom français.

» Le prince Louis de Prusse était, paraît-il, fort beau; son esprit naturel et ses manières noblement aisées en faisaient un des princes les plus aimables de la cour de Prusse. Il était versé dans les sciences et dans les arts autant qu'on peut l'être, et sa haute situation ne lui avait inspiré que le désir de dépasser les autres par son savoir comme il les dépassait déjà par sa naissance. Il parlait et écrivait le français aussi purement que nos meilleurs orateurs et nos écrivains les plus qualifiés; musicien distingué il avait un talent de composition et d'improvisa-

tion qui le mettait au rang des artistes les plus fameux et il semblait que rien ne lui fût étranger. Mais ce que ne me dit pas son frère, c'est qu'un orgueil indomptable venait gâter ces belles qualités et ces dons naturels. Le défaut d'équilibre de son esprit lui avait fait adopter les principes les plus subversifs de l'ordre social, et la violence de ses opinions lui avaient fait à la cour une situation difficile. Aussi séjournait-il peu à Berlin au milieu des siens; il se jugeait lui-même au-dessus des lois qui régissent les simples mortels, et quoique marié il passait pour être uni par un lien morganatique à la baronne de Lichtenau. Cela ne l'empêchait pas, disait-on, de se livrer souvent à des excès de tout genre et de toute espèce dont son palais de Hambourg était le théâtre ; mais toutes les règles de la morale étaient étrangères à cet homme qui reste une des figures curieuses de notre époque où il devient difficile pourtant de s'étonner de rien. »

CHAPITRE XIII

Avril à Juillet 1807.

Lettres à Amélie de Fromont. — Attachement de Reiset pour sa fiancée. — Il s'excuse de ne pas écrire plus souvent. — Ses multiples occupations. — Une tragédie de Schiller. — Les deux hôtesses de Tony. — Leur portrait et leurs soins pour leur hôte. — Espérances de paix. — Reiset demande à sa fiancée un souvenir dont il puisse ne pas se séparer. — Reprise des hostilités. — Regret d'être éloigné du théâtre de la guerre. — Entrevue de Tilsitt. — Le radeau du Niémen. — Détails sur la réunion des deux Empereurs. — Belle prestance d'Alexandre. — Rôle effacé joué par le roi de Prusse. — Du feu en juillet. — Les brouillards de Potsdam. — Reiset sans nouvelles de son frère. — Perpétuelle incertitude sur l'époque du retour en France. — Amertume de l'exil. — Pitié qu'inspirent les habitants. — Sympathie excitée par la reine Louise. — Sa dignité dans ses malheurs. — Son entrevue avec l'Empereur. — Elle repart sans avoir rien obtenu de Napoléon. — Attachement de Duroc. — Traité de Tilsitt.

22 avril 1807.

« J'ai l'air d'abuser de la permission que vous m'avez donnée d'être laconique, ma chère Amélie, mais en conscience, je ne puis faire autrement; tourmenté nuit et jour par tous les

détails les plus ennuyeux je trouve à peine une minute et je ne rêve plus que situations, chevaux, selles, bottes, etc. La tête m'en tourne, en vérité. Heureusement que le printemps se fait sentir et que je pourrai me lever et commencer plus tôt avec le jour; avec cela je souffre toujours de ma blessure au côté et d'un refroidissement qui ne veut pas me quitter. Joignez à cela des névralgies, et vous verrez que cela fait bien des maux, n'est-ce pas, mon amie? mais il faut bien les endurer; et j'aurai de la résignation pourvu que vous y ayez égard, et que vous ne preniez pas tout cela pour des excuses. Vous savez combien je vous aime tendrement; peu importe donc que je vous le dise en courtes ou longues phrases, pourvu que ce soit souvent et que vous soyez bien certaine que je ne puis faire autrement. J'ai des nouvelles de mon frère le dragon : il se portait bien et était près d'arriver à l'armée; il est parti de Berlin le 1er de ce mois avec son régiment, que nous avons monté ici sur des chevaux magnifiques. J'ai chaudement parlé pour lui et l'ai fait recommander vivement. J'espère que cela nous réussira.

» J'ai eu aussi des nouvelles de ma sœur de la Martellière, qui est allée rejoindre son mari à Cassel.

» Adieu, adieu, bonne amie, aimez-moi toujours autant que je vous aime, et ce sera beaucoup.

» TONY. »

Berlin, 21 mai 1807.

« Je suis à Berlin, où je suis venu pour affaires, envoyé par le gouverneur. La course n'est pas longue, puisque Potsdam n'est distant que de huit lieues; mais je suis si fort pressé de besogne que depuis presque sept mois que je suis à Potsdam ce n'est que le second voyage que je puis y faire. Je ne m'y étais rendu hier que pour quelques heures, quand un courrier du général vint me prévenir qu'il viendrait le lendemain et qu'il fallait l'attendre. J'en profitai pour aller voir le spectacle; on y donnait une tragédie de Schiller[1] que je n'aurais certainement pas eu le courage d'entendre jusqu'à la fin si javais été seul; presque tous les personnages se tuent, s'assassinent réciproquement ou s'empoisonnent,

1. Probablement le drame des *Brigands*.

c'est un carnage affreux; on porte les morts sur la scène, on les enterre et le tout finit presque faute d'acteurs, car ils sont tous morts ou pâmés. Je crois que je serais mort aussi si cela avait duré plus longtemps. »

Mai 1807.

» Mon hôtesse est une bonne petite femme pas très jolie peut-être, mais vraiment fort gentille et qui possède surtout un petit pied charmant; sa sœur n'est pas non plus une beauté, mais elle a de l'esprit, de la gaieté et je vais souvent passer la soirée avec elles. L'attitude des gens d'ici est singulière, ils ne semblent professer aucune haine contre leurs vainqueurs; pour les femmes tout au moins la chose est bien certaine, car quelques-unes entretiennent avec nous des rapports fort tendres. »

A MADEMOISELLE AMÉLIE DE FROMONT
Au château de Vic-sur-Aisne, près Soissons.

30 mai 1807.

« Je reçois bien rarement de vos lettres, ma chère Amélie, et pourtant je constate que

les numéros se suivent régulièrement. Aussi, j'éprouve beaucoup de peine en voyant combien vous m'écrivez peu; d'abord c'est une grande privation pour moi et puis je m'imagine en outre que vous me boudez; moi je n'en écris pas long ordinairement, mais j'écris, ce me semble, plus souvent. Vous savez sans doute la prise de Dantzig; on dit que cela va nous donner la paix. On le dit, mais on ne le croit pas. Il serait désirable pourtant qu'elle arrive et qu'elle dure longtemps pour nous permettre d'aller nous reposer au milieu de nos affections; n'est-ce pas, mon aimable Amélie, que ce serait charmant? Cette idée me réjouit le cœur, mais, hélas! l'illusion n'est pas longue. Je vous fais mon compliment sur votre goût pour le dessin. Si vous êtes à Vic, vous ne manquez pas de modèles pour dessiner d'après nature; envoyez-moi donc un de vos chefs-d'œuvre : une vue du château me ferait un vif plaisir et me rappellerait les doux moments que j'y ai passés près de vous. Je vous avais confié une fois que je voudrais bien avoir à porter quelque chose venant de vous; vous savez qu'une bourse que vous m'avez dit avoir envoyée ne

m'est pas parvenue; ne la remplacerez-vous pas? Je ne me séparerais pas de cet ouvrage de vos mains, qui serait pour moi à tous moments un gage précieux de votre attachement.

» Adieu, bonne amie, je suis tout à vous.

» Écrivez souvent.

» TONY. »

13 juin 1807.

« Voilà encore une fois la guerre; toute négociation est rompue depuis le 4 et l'on se bat peut-être en ce moment. Il est triste pour moi d'être retenu ici par des occupations fastidieuses de tous les genres tandis que je pourrais être avec mon régiment. Mais il est impossible que cela dure longtemps; notre armée est plus belle et plus nombreuse qu'elle n'a jamais été et je pense que l'on ira grand train. »

28 juin 1807.

« J'ai vu hier une lettre écrite de la main même de l'Empereur au général Clark qui dit : « Tout va pour le mieux, il paraît que la bataille de Friedland va terminer cette guerre, la Russie demande la paix. »

1er juillet 1807.

« Le 25 du dernier mois on a établi un radeau sur le Niémen où les deux empereurs de Russie et de France se sont rencontrés. Le radeau, fort large, était placé à égale distance des deux rives du fleuve, et le général de Lariboissière [1] avait construit sur le milieu un pavillon couvert des plus riches étoffes et des plus belles broderies qu'on avait pu trouver dans la petite ville de Tilsitt.

A l'intérieur était une chambre vitrée dans laquelle devaient se réunir les deux souverains. Lorsqu'à une heure de l'après-midi l'Empereur s'embarqua en chaloupe sur le fleuve avec le prince de Neufchâtel et ses maréchaux, Alexandre quitta l'autre rive. Il était accompagné du comte de Lobanoff, un des grands seigneurs russes qui désirent le plus sincèrement la paix avec notre

1. Jean-Ambroise Baston de Lariboissière, né à Fougères en 1759, d'une vieille famille noble du pays. Après avoir servi sous l'ancien régime il se distingua successivement dans toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire. Il mourut à Wilna en 1812 de désespoir et d'épuisement pendant la retraite de Moscou.

pays, et du grand-duc Constantin. Les deux souverains, arrivés en même temps sur le radeau, se sont embrassés aux applaudissements des deux armées rangées de chaque côté du rivage, puis se sont retirés dans le pavillon élevé pour leur entrevue. La conférence dura plus d'une heure, puis Napoléon a accompagné Alexandre à son quartier général, y a passé la revue de sa garde et visité son camp. Notre Empereur à son tour l'amena avec lui à Tilsitt, lui fit aussi voir sa garde et le reçut à dîner avec les plus grands honneurs. La ville de Tilsitt a été neutralisée pour la circonstance et est occupée pour une moitié par Alexandre et pour l'autre par Napoléon.

» On a bu à la santé du roi de Prusse, qui avec toute sa cour s'était réfugié à Memel, la dernière petite ville frontière de son royaume, en attendant qu'il se réunît à Alexandre pour une nouvelle entrevue avec l'Empereur. Cette deuxième conférence a eu lieu sur le Niémen avec le même cérémonial. Ordre a été donné sur-le-champ à tous les officiers décorés des ordres de Prusse de continuer à porter leurs distinctions. Voilà ce qu'on vient de m'apprendre offi-

ciellement. On a admiré la belle prestance de l'empereur de Russie, qui est jeune et élégant et d'une physionomie douce et agréable.

» Le roi de Prusse, au contraire, a le physique fort ingrat; sa gaucherie, sa raideur, son manque de dignité et son visage morne ont produit la plus fâcheuse impression.

» Il semblait se tenir à l'écart et marchait, paraît-il, presque constamment en arrière des deux autres souverains. La reine est restée à Memel, elle est accablée de douleur. On ne peut que se réjouir de ces bonnes nouvelles, qui nous amèneront, je l'espère, la paix la plus solide et la plus honorable; nos glorieux succès devaient aboutir à cette heureuse fin. »

2 juillet 1807.

« Il fit si froid ces jours-ci malgré la saison que je fis du feu à l'exemple de plusieurs personnes. Potsdam est entouré de marais et d'eau; tantôt on y brûle, tantôt on y gèle; la température varie trois ou quatre fois dans un jour; les nombreux jardins qui l'environnent sont délicieux et lui donnent dans cette saison beaucoup d'agré-

ment, mais il faut craindre les soirées, qui souvent sont glaciales. Le soir, chez mes hôtesses, on fit une loterie d'une tabatière en or avec le portrait de Napoléon. Je la gagnai et me félicitai de ma chance; mais voilà qu'on m'en offrit quinze louis : je n'hésitai pas et la cédai aussitôt. Je n'ai pas de nouvelles précises de mon régiment; on dit qu'il a beaucoup souffert. Je n'en ai point surtout de mon frère; si c'est négligence de sa part, elle est impardonnable car je suis sûr que ma mère n'en a pas plus de nouvelles et doit en beaucoup souffrir. »

8 juillet 1807.

« Je commence à espérer sérieusement que nous allons rentrer en France; si la paix n'est pas encore signée, l'intelligence des trois souverains nous l'annonce comme très prochaine; les feuilles publiques racontent tous les dîners, toutes les fêtes, toutes les conférences qui ont eu lieu entre eux. Pourtant si l'Angleterre ne se hâte pas de faire la paix, il est possible que l'on ordonne contre elle une nouvelle expédi-

tion; mais si nous pouvons rentrer en France dans deux ou trois mois, je sacrifierai volontiers à l'espoir de la paix toutes les prétentions et espoirs d'avancement que m'offre actuellement la continuité de la guerre. »

14 juillet 1807.

« Je suis toujours dans le même état d'inquiétude, d'impatience et d'ennui perpétuel. Tantôt on dit que nous partons, tantôt on nous annonce que nous devons rester tout l'hiver et peut-être plus longtemps. Il paraît que tous les jours on exige de ce malheureux roi de Prusse soit des provinces, soit de l'argent, et l'on continue à mesure qu'on le voit consentir et céder. On ne lui laissera même pas Magdebourg. L'Empereur a sans doute de bonnes raisons pour agir ainsi, mais elles sont difficiles à expliquer pour nous autres simples mortels à qui l'on ne confie pas les secrets de la politique. Notre rôle doit se borner à nous occuper de doubler nos forces aux dépens de nos vaincus pour être plus vite en mesure de recommencer à dévaster et à égorger! Je suis bon Français et fidèle sujet, mais j'aimerais mieux

me battre tous les jours jusqu'à extinction, ou une bonne fois pour toutes, que de continuer à végéter ici. Ces pauvres gens chez lesquels nous nous installons en maîtres ne peuvent pas au fond ne pas nous détester, et quoiqu'ils ne nous fassent pas trop mauvais visage, ils supportent certainement impatiemment notre présence. Quant à nous, nous les plaignons pour le moins autant que nous les méprisons! Mais tout cela ne s'arrange pas aussi facilement, paraît-il. La venue de la malheureuse reine de Prusse à Tilsitt n'a pas donné les résultats qu'on en attendait. On espérait que cette femme belle et spirituelle arriverait à toucher l'Empereur par l'excès de ses malheurs; mais il est resté insensible à ses charmes. Quoiqu'elle soit âgée de trente-deux ans, on la cite parmi les plus belles personnes de sa cour. On lui a reproché son goût de domination et la part trop grande qu'elle a toujours voulu prendre aux affaires, mais son intelligence est incontestable, et si elle a toujours autour d'elle provoqué l'admiration, elle a su exciter aussi bien des dévouements chevaleresques.

» Si, comme on l'a prétendu, elle a compté

l'empereur de Russie au nombre de ses admirateurs les plus ardents, le rôle d'Alexandre doit lui rendre plus pénible encore sa situation actuelle. L'Empereur l'a reçue avec beaucoup d'égards et de respect, et l'a invitée à dîner à sa table; mais sa grâce et ses prières sont restées impuissantes, et elle est partie sans avoir rien obtenu de Napoléon. Elle a gardé, m'a-t-on dit, sa dignité jusqu'au dernier moment, mais lorsqu'elle a eu regagné son carrosse, elle a donné libre cours à ses larmes et à son désespoir. Duroc [1], qui l'accompagnait, n'a cessé de lui témoigner l'attachement le plus passionné. Tous ceux qui l'ont approchée en parlent comme d'une vraie reine dans toute l'acception du terme. Le contraste est d'autant plus frappant quand on la compare à Frédéric-Guillaume, qui

1. Gaspard-Christophe-Michel Duroc duc de Frioul, né à Pont-à-Mousson en 1772, mort en 1813, fut un des plus fidèles serviteurs de Napoléon, avec lequel il s'était lié au siège de Toulon et qui le prit pour aide de camp. — Il accompagna l'Empereur dans toutes ses campagnes à travers l'Europe et devint successivement sénateur, général de division et grand maréchal du palais. C'est sous ce nom qu'il est le plus connu. Il fut tué d'un coup de canon à la bataille de Bautzen. Ses restes ont été déposés aux Invalides, à côté de ceux de l'Empereur, sous le règne de Louis-Philippe.

n'a ni la prestance ni les qualités d'un souverain. »

Le traité de Tilsitt était signé, la Prusse, amoindrie et diminuée, perdait près de cinq millions de sujets, mais la Russie devenait l'alliée de la France, et, dans les dépouilles de ses ennemis, l'Empereur taillait largement pour son frère le royaume de Westphalie.

Jamais l'étoile des Bonaparte n'avait brillé d'un plus vif éclat, jamais la puissance de Napoléon au dedans comme au dehors n'avait été plus grande. Cependant la fin de la guerre ne devait pas être pour M. de Reiset la fin de ce pénible exil. Dans chacune de ses lettres se manifeste son impatience et son désir immodéré de revoir la France dont il était éloigné depuis si longtemps; mais de longs mois allaient s'écouler avant qu'il lui fût permis de quitter l'Allemagne et de se rapprocher de tous les siens qu'il aimait si tendrement.

CHAPITRE XIV

Juillet à Décembre 1807.

Un accident de voiture, chevaux emportés. — M. d'Istig. — Visite au palais de Potsdam. — Les reliques du Grand Frédéric. — Ses livres tachés et malpropres. — L'envers d'un grand homme. — Le capitaine Deschamps. — Triste nécessité des guerres. — Passage du baron Louis Clouet. — Grave maladie de Reiset. — Il la cache à sa fiancée pour ne pas l'inquiéter. — Le général Bourcier ne consent pas à se séparer de lui. — Probabilité d'un long séjour au dépôt. — Chacun prend ses quartiers d'hiver. — Tristesse de Potsdam. — Les inondations. — Concert donné par le général Bourcier. — On hésite à s'y rendre. — Relations tendues. — Marchandises prussiennes. — Le froid et la neige.

24 juillet 1807.

« Je partis pour Berlin à midi avec mademoiselle d'Osfelo et mon hôtesse dans la voiture de Caroline, à laquelle on attela mes chevaux. A une lieue de Berlin un chien se fourra sous les pieds des chevaux, qui, se défendant, passèrent les jambes par-dessus les traits et, se sentant embarrassés, s'emportèrent et nous versèrent

dans le fossé. Heureusement, nous ne nous fîmes aucun mal; la flèche de la voiture seulement fut brisée : nous la relevâmes avec l'aide de quelques passants et repartîmes. Je vais souvent chez un M. d'Istig, propriétaire fort riche possédant une très belle habitation à une demi-lieue de Potsdam. Il a plusieurs enfants qui parlent bien le français. Trois ou quatre parents et amis y sont venus passer l'été et je fais volontiers de la musique avec ces dames, qui chantent assez bien et se montrent fort aimables. »

« En visitant hier ce château royal de Potsdam, ma chère amie, écrivait Reiset à sa fiancée dans une autre lettre datée du mois de juillet, j'ai escamoté dans le tiroir d'un secrétaire des appartements de Frédéric une feuille de papier vert, et une plume qu'on dit lui avoir appartenu. Il y a dans ce tiroir nombre d'objets qu'on garde comme des reliques. Il paraît que le grand homme n'était ni soigné, ni propre; tous ses meubles sont salis et déchirés à faire peur; il y a sur ses livres nombre de taches d'encre et des empreintes de doigts assez malpropres. Cette feuille que je vous envoie est un objet de curiosité; il y en avait beau-

coup de différentes couleurs dans un carton que l'on m'a dit lui avoir été envoyé de France par des religieuses; vous vous rappelez sans doute son enthousiasme pour tout ce qui touchait à la France et à Versailles et son affectation à s'entourer de Français. Du reste il faut avoir une foi aveugle quand on visite des curiosités en général, et celles de Potsdam en particulier.

» Je garde précieusement deux petits volumes fort élégamment reliés en maroquin rouge qui ont également appartenu au Grand Frédéric. C'est la *Morale de Sénèque* de la Collection des moralistes anciens dédiée au roi. — Il est probable que ce roi philosophe avait pour cet ouvrage une prédilection particulière, puisqu'il en faisait son livre de chevet. Les deux volumes se trouvaient en effet dans sa chambre à coucher de sa rédidence de Potsdam avec un Tacite à moitié brûlé par le feu pris à ses rideaux et dont le Sénèque lui-même est endommagé.

» J'ai vu hier ce pauvre capitaine Deschamps dont je vous avais déjà entretenu; il se rend en France avec un pied de moins; il n'a malgré cela rien perdu de sa gaieté, et se réjouit à l'idée

de se retrouver paisiblement dans les bras de ses parents. Combien, hélas! n'auront pas ce bonheur, combien de sœurs, mères, épouses courront en vain au devant de l'objet de leur affection! que de conquêtes et que de gloire, mais aussi que de massacres, et n'est-il pas vraiment terrible que messieurs les ordonnateurs suprêmes n'aient pu s'entendre qu'après avoir fait égorger tant de braves! Hélas! c'est la mode du siècle présent, des siècles passés et ce sera de siècle en siècle toujours la même chose : je crois cependant qu'une bonne fois c'est fini pour longtemps. »

A MADEMOISELLE AMÉLIE DE FROMONT
Au château de Vic-sur-Aisne, près Soissons.

Potsdam, 8 août 1807.

« Ma chère Amélie, j'avais été passer quelques heures à Berlin lorsqu'à mon retour je trouvai chez moi une lettre de Louis par laquelle il me disait être passé ici et regretter de ne pas m'avoir rencontré. Je m'affligeais de ma mauvaise chance et m'en allais fort tristement dîner lorsque je le rencontrai. Vous jugez, mon amie, du plaisir que j'ai eu d'embrasser quelqu'un qui vous

touche d'aussi près [1]. Il est venu chez moi et nous sommes restés ensemble à causer jusqu'à huit heures du soir. Je l'ai vu s'embarquer dans un mauvais char à bancs qui ne le mènera sans doute pas à moitié chemin ; je ne l'ai point vu partir sans un peu de jalousie, je l'avoue, surtout quand il m'a dit que vous iriez peut-être avec votre mère au devant de lui jusqu'à Verdun. Je l'ai chargé de tout ce que j'ai pu pour vous ; vous connaissez mes sentiments, ils ne sauraient changer à votre égard. Quant à vous, mon amie, conservez-moi toujours votre tendre attachement. »

Potsdam, 28 septembre 1807.

« Je fais une maladie grave qui me dure trois semaines, le docteur Lorentz me soigne, j'entre en convalescence et viens d'écrire à Amélie à laquelle j'avais dissimulé mon état pour ne pas l'inquiéter. Je me trouve étonnamment vieilli, et maigri énormément, j'ai des rides sur le front, les yeux enfoncés et les traits tirés ; on me donnerait quarante ans. »

1. Anne-Louis-Antoine, baron Clouet, marié à Henriette de Fromont le 14 thermidor an XIII. Il était le fils de mademoiselle Touzard d'Olbec et du chevalier Jean-Baptiste-Paul Clouet, remarié à madame de Fromont en secondes noces.

Potsdam, 7 octobre 1807.

« J'ai été passer quatre jours à Berlin avec mon médecin, qui est Alsacien comme moi. On m'a forcé au premier instant de convalescence à changer d'air. Cela m'a fait du bien, et je me suis un peu distrait à Berlin. »

15 octobre 1807.

« Le général paraît bien décidé à ne pas me laisser partir; il a l'habitude de me voir, il est satisfait de mon travail et voudrait me garder avec lui jusqu'à la dissolution du grand dépôt de Potsdam. C'est très flatteur, mais j'aimerais mieux être apprécié un peu moins et me retrouver dans mon régiment.

» Ma sœur cadette se marie en Alsace; cet établissement, sans être aussi brillant que nous aurions pu le souhaiter, nous a paru solide; son futur appartient à une très vieille famille du pays qui y est connue de la façon la plus honorable. Ma mère et mon frère y ont donné leur consentement et ma sœur l'a accepté malgré ses quarante ans, quoiqu'elle soit encore bien jeune. »

A AMÉLIE DE FROMONT
Au château de Vic-sur-Aisne.

25 octobre 1807.

« Ne m'en veuillez pas, chère Amélie, si je vous ai négligée depuis quelque temps; j'ai malheureusement ce reproche à me faire vis-à-vis de bien des personnes que j'aime tendrement, mais je suis tellement contrarié de solliciter si longtemps mon départ sans l'obtenir que je n'ai courage à rien et suis réellement atteint d'un peu de nostalgie. On calcule déjà ici que nous y resterons jusqu'au mois de mai prochain, et il est de fait que les approvisionnements se continuent et que chacun s'établit de manière à passer l'hiver dans ces malheureuses contrées. Potsdam est, comme je vous l'ai dit, un lieu fort triste, surtout l'hiver, parce qu'on ne peut sortir de la ville qu'en bateau; les marais, le lac et la rivière inondent presque toute la campagne; la société est peu de chose et se réduit à cinq ou six femmes. Cependant le général Bourcier ayant reçu bon accueil dans quelques maisons, a voulu à son tour recevoir chez lui. Ce projet avait soulevé

d'abord quelques difficultés : le général loge au château, et malgré le vif désir que ces dames de la ville en pouvaient avoir, elles n'osaient y venir dans la crainte que le roi à son retour ne le trouvât mauvais. Mais nous sommes parvenus à lever toutes les difficultés et à convaincre les vieilles et les bégueules.

Je ne parle pas des jeunes, qui, toutes sans exception, étaient conquises d'avance. Ce soir donc il donne un concert où sont invitées nombre de femmes. Je ne crois pas qu'il en paraisse plus d'une quinzaine, et c'est peu de chose, si l'on danse, pour une réunion d'hommes aussi nombreuse. Je ne suis pas en état de danser ni de faire de grands frais d'amabilité et de conversation, mais le général Bourcier a réclamé ma présence. Bien qu'on ne haïsse pas positivement l'individu en particulier, on ne nous aime pas généralement, et le nom de Français n'est pas ici en très grande vénération. C'est assez naturel et ils ont peut-être mille fois raison, mais il n'est pas plus agréable pour nous de trouver des gens qui nous fuient ou nous font la grimace ; c'est une des raisons avec mille autres

encore meilleures qui font que je voudrais être à deux cents lieues d'ici.

» Adieu, mon Amélie, n'oubliez pas votre constant et sincère ami, qui vous supplie de lui porter plus souvent par vos lettres quelques protestations de tendresse; c'est pour lui la meilleure des consolations.

» *P.-S.* — Bien que vous n'ayez jamais voulu m'adresser quoi que ce soit de confectionné par ces belles mains blanches que j'ai baisées si souvent, voulez-vous me dire si quelque marchandise prussienne serait de nature à vous faire plaisir à vous et à votre sœur? Vous pourriez me le dire sans la consulter. J'envoie à Mayence une petite caisse de tasses de la manufacture royale, de l'ambre, des schalls et des bas de soie d'une finesse extraordinaire, comme on n'en voit pas à Paris. J'espère que ces petits souvenirs pourront plaire à mes sœurs. En serait-il de même pour vous? Adieu, chère Amélie; il fait aujourd'hui un temps abominable et des plus variés; depuis quelques jours il neige, il pleut et il gèle alternativement. Adieu, adieu. Tout à vous. »

CHAPITRE XV

Décembre 1807.

Les fredaines de Reiset à Potsdam. — Ses hôtesses. — Succès nombreux. — Les Allemandes au cœur tendre. — Reiset va en Silésie voir les officiers de son régiment. — Minette. — Caroline. — Voyage en Silésie. — La comtesse d'Onau. — Une chasse manquée. — La comtesse de Halbau. — Ses relations avec le grand-père de Tony. — Ses souvenirs sur Louis XV. — L'entrée de Marie-Antoinette à Strasbourg. — Maladresse du vieux cardinal de Rohan. — L'histoire de Médée et de Jason. — Sombres pressentiments. — Un massacre de lièvres. — Diner chez la comtesse de Halbau. — Anciens souvenirs. — Histoire dramatique du bourreau de Colmar. — Le comte de Cagliostro. — Les bizarreries qu'il affecte. — Puissance de son regard. — Faits surprenants. — Prédiction touchant la mort de Marie-Thérèse. — Adieux à la comtesse. — Départ pour Mallwitz.

La vie que menait à Potsdam le jeune major, astreint à un travail dur et assujettissant, devait forcément lui sembler monotone, mais son journal mentionne pourtant nombre de distractions dont il se garde soigneusement de parler dans ses lettres à sa jeune fiancée. Presque chaque

jour il se rend chez ses hôtesses, dont il nous a vanté naguère la mine attrayante et le petit pied charmant. Il se plaît dans cet intérieur aimable et gai où il n'est point d'attentions qu'on n'ait pour lui et où l'on n'a vraisemblablement bientôt plus rien à lui refuser. De plus, il voisine volontiers avec les châteaux d'alentour et y reçoit le meilleur accueil. Mesdames d'Itzig, mesdemoiselles d'Osfelo sont les compagnes ordinaires de parties et d'excursions; on danse, on fait de la musique, on chante des duos, et les jeunes Allemandes ne semblent guère tenir rigueur au brillant major, qu'on s'arrache pendant ses heures de liberté. Il semble aussi qu'il en trouve peu de cruelles : une certaine Minette et une tendre Caroline l'absorbent tour à tour; une aimable Jeannette, une séduisante Louise viennent aussi de temps à autre adoucir au jeune officier les ennuis de la vie de garnison, puis ce sont des inconnues désignées seulement par la première lettre de leur prénom dans la crainte de les compromettre, et sur nombre de pages de ses notes écrites à la hâte, de larges ratures à la plume montrent un regret tardif d'avoir confié

au papier le récit de ses aventures et de ses fredaines de jeune homme.

Parfois même, après avoir parlé de certaine grande dame que ses initiales désigneraient par la suite de façon trop indiscrète, il détruit entièrement une partie de ses notes et se contente d'écrire d'une façon laconique comme il le fait à cette date : Brûlé du 28 octobre au 1er décembre.

2 décembre 1807.

« Le général partit pour Berlin; le soir je fus chez Evers, où l'on dansa; j'y restai jusqu'à onze heures. »

3 décembre.

» Chez Minette le matin et mes hôtesses le soir. »

4 décembre.

« J'obtiens la permission d'aller voir mon régiment en Silésie, je partirai vers la fin du mois. »

5 décembre.

« Revin, chef d'escadron du 6e dragons et mon compatriote, vint me voir; je l'emmenai passer la soirée chez mes hôtesses. »

6 décembre.

« Chez mes hôtesses le soir, je fus chez mesdames d'Itzig avant dîner. »

7 décembre.

« Je fus chez Minette; le soir je fis de la musique jusqu'à onze heures. »

8 décembre.

« Je travaillai jusqu'à deux heures, je montai à cheval et fus dans la plaine avec mes chiens, je ne trouvai rien. Le soir je fus chez Caroline. »

9 décembre 1807.

» Je montai à cheval pour faire une tournée de service à sept heures du matin; il fit tout le jour un temps affreux. »

10 décembre.

» Je fus chez mesdames d'Itzig, le soir chez mes hôtesses. »

15 décembre.

« Je partis à onze heures du matin pour la Silésie, où j'allai visiter mon régiment. Je montai dans ma voiture avec Philippe; je pris

six chevaux de réquisition et je me mis en route par Wusterhausen; nous eûmes constamment des chemins affreux et n'arrivâmes qu'à sept heures du soir. Je ne pus trouver des chevaux de poste, mais le bailli chez lequel je fus me donna obligeamment ses quatre chevaux, qui me conduisirent assez bien à Stockow. Nous y arrivâmes à minuit. »

16 décembre.

« Je fus retardé à la poste et ne pus me mettre en route qu'à trois heures du matin pour Beeskow par des chemins abominables, qui nous forcèrent à aller au pas. J'arrivai à huit heures à Lieberose, où je mangeai quelques œufs à la poste; et repartis à neuf heures pour arriver à Guben à deux heures. Il n'y avait point de chevaux; je dus m'adresser au commandant de la place, un lieutenant saxon du régiment d'Albert-Dragons, qui me reçut très bien, mais je fus obligé d'attendre jusqu'à dix heures du soir. Dans l'intervalle, je fus avec le commandant de la place visiter la ville; la rivière de la Neiss qui la traverse y paraît assez considérable; un

joli coteau chargé de vignes et de coquettes maisonnettes est un lieu de promenade où l'on va prendre le thé. Je me suis arrêté à l'auberge de l'*Ange bleu* et suis reparti à dix heures du soir. »

17 décembre 1807.

« Je passai par Pförten, Sorau, Sagan et j'arrivai à trois heures après midi à Mallmitz, après avoir passé sans accident par des chemins affreux. Je mis pied à terre au château de la comtesse d'Onau, où je fus parfaitement reçu par le colonel et tous les officiers du régiment qui s'y trouvaient. Le colonel invita ses hôtes à dîner avec plusieurs officiers, et nous nous mîmes à table à cinq heures. La vieille comtesse d'Onau paraît être très riche; elle était absente. Son fils le comte d'Onau est un jeune homme qui après avoir divorcé a épousé une de ses cousines et en a un enfant. La jeune comtesse est assez agréable; ils ont dîné avec nous, ainsi qu'une demoiselle Francesca, qui est fort aimable, et l'épouse du maître général des forêts de Mallmitz. Nous eûmes un fort bon dîner; le colonel a un dragon qui lui fait la cuisine et se nourrit

moyennant un traitement que lui fait le pays.

» On fut fort gai; après le dîner on joua à de petits jeux et on se coucha à dix heures. »

18 décembre.

« Je partis après déjeuner avec le colonel et nombre d'amateurs pour la chasse. Nous allâmes à cheval au rendez-vous à trois lieues de Mallmitz et nous courûmes tout le jour; mais après nous être bien fatigués sans avoir pu rien tirer, nous rentrâmes bredouilles pour dîner. Il y avait nombre d'officiers du régiment, et les dames qui s'y trouvaient la veille. On fut très gai pendant et après le repas et on joua encore le soir à différents petits jeux jusqu'à dix heures. »

19 décembre 1807.

« Nous partîmes de très bonne heure à cheval pour aller à sept lieues de là voir le chef d'escadron Nadaud, logé à Halbau chez la comtesse de ce nom. C'est une femme fort âgée qui a une fille de plus de soixante ans; toutes deux aiment

beaucoup la chasse et y vont encore elles-mêmes quelquefois. On me reçut très bien. La comtesse me parla de mon grand-père, qu'elle avait connu en Alsace chez la duchesse de Mazarin, et se plut à me rappeler les souvenirs de sa jeunesse. Sa conversation était des plus intéressantes; elle parlait de la cour et du roi Louis XV comme si elle l'avait vu la veille et semblait encore pleine d'une admiration passionnée pour ce prince, qui, disait-elle, avait été non seulement le plus beau gentilhomme de son royaume, mais encore de l'Europe tout entière. Elle avait assisté à la réception que fit à Louis XV la ville de Strasbourg en 1744 et se souvenait encore de tous les détails des fêtes données à cette occasion. Un bœuf entier, me dit-elle, fut rôti sur la grande place, entouré de toutes sortes de viandes qu'on distribua au peuple selon la vieille coutume allemande, et deux fontaines, l'une de vin blanc, l'autre de vin rouge, coulèrent constamment pendant plusieurs jours à la grande joie du populaire. Ordre était donné par les magistrats de ne sortir qu'en habit de fête et un édit défendit aux bossus et aux estropiés de

se montrer dans les rues pour ne pas attrister les regards du monarque. La vieille dame était intarissable : elle s'était rendue aussi à Strasbourg pour l'entrée de Marie-Antoinette en 1770 et ne se rappelait pas sans attendrissement la grâce de son sourire et le charme de toute sa personne : « Ne parlez point allemand, messieurs, dit-elle au magistrat qui la haranguait en allemand, à dater d'aujourd'hui je ne sais plus que le français. » Pauvre reine, rien qu'à ce souvenir, la comtesse d'Halbau laissait couler ses larmes et frémissait d'horreur en songeant à l'horrible fin de cette malheureuse princesse qui montra un si grand courage et une résignation si admirable dans ses affreux malheurs. Son arrivée à Strasbourg, ajoutait-elle, avait été marquée des plus fâcheux pronostics. Logée au palais épiscopal, le vieux cardinal de Rohan eut la malencontreuse idée de faire orner les appartements qui lui étaient destinés d'une suite de tapisseries représentant la tragique histoire de Médée et de Jason. Marie-Antoinette en fut vivement impressionnée et ne cacha pas à sa suite ses sinistres pressentiments. Il semble

vraiment que cette famille de Rohan ait toujours dû lui porter malheur, et que l'oncle et le neveu lui aient été également funestes. La Révolution causait à notre hôtesse une sainte épouvante, et les massacres dont les émigrés réfugiés en Allemagne lui avaient fait le récit la laissaient encore tremblante d'émotion. C'est une vraie grande dame, à l'air imposant et dont les façons et les manières sont bien d'un autre siècle.

» Après le déjeuner nous allâmes à la chasse qu'on nous avait préparée; il faisait très froid, nous vîmes beaucoup de gibier et nous tuâmes une vingtaine de lièvres. Le soir, la comtesse eut la galanterie de réunir à dîner tous les officiers du régiment. Le repas était très beau, et lorsqu'on sortit de table, la comtesse, qui m'avait décidément pris en affection, se remit à causer avec moi, tandis que les autres jouaient à nombre de jeux. Elle m'a raconté une histoire qui m'a beaucoup frappé et dont je me rappelais vaguement avoir entendu parler dans mon enfance.

» Un soir de la fin du mois d'août 1777, le bourreau de Colmar entendit frapper à la porte

de la maison isolée qu'il habitait dans un faubourg de la ville. A peine eut-il ouvert que plusieurs personnages masqués se jetèrent brusquement sur lui, et après l'avoir bâillonné ils lui bandèrent les yeux et lui lièrent solidement les bras et les jambes. Ainsi accommodé on le fit monter dans un carrosse, qui partit à fond de train et roula pendant un temps considérable, que le malheureux ne put apprécier exactement. On relayait souvent, mais toujours dans des endroits déserts, de préférence au milieu des bois, où des chevaux étaient préparés d'avance. Deux ou trois fois on lui permit de descendre, mais ce fut au milieu de forêts épaisses impossibles à reconnaître. Les stores du carrosse étaient hermétiquement fermés, et pourtant, malgré cette précaution, on lui remettait pendant le jour le bandeau qu'on lui enlevait lorsque la nuit était venue. La moindre velléité de résistance devait être punie de mort; mais à part les terribles menaces qu'on lui avait faites, aucun mauvais traitement ne lui fut infligé, et les coffres de la voiture étaient abondamment pourvus de provisions de toutes sortes. Il lui sembla qu'on

traversait le Rhin et qu'on gravissait une haute montagne. Il y avait bien deux jours et deux nuits qu'il était en route, quand il crut s'apercevoir que le carrosse franchissait un pont-levis et passait sous la voûte d'un château. La voiture s'arrêta. On fit descendre le bourreau et on le fit entrer dans une grande salle; on dénoua ses liens et on lui enleva son bâillon et son bandeau. Il se trouva alors dans une vaste pièce entièrement tendue de noir, éclairée par des torches et occupée par des hommes masqués et vêtus de longues robes également noires. L'un deux alors se levant lui présenta une femme voilée, vêtue d'une longue robe de velours noir, qu'on venait d'amener dans la salle et lui ordonna de remplir son office et de lui trancher la tête sur-le-champ. Épouvanté, le bourreau repoussa le glaive qu'on lui présentait et refusa d'obéir. Mais les personnages masqués qui semblaient constituer un tribunal secret lui déclarèrent alors que sa propre vie était entre ses mains et que s'il ne se hâtait d'exécuter leurs ordres, lui-même à l'instant serait puni de mort. Le malheureux supplia longtemps, puis songeant que

sa résistance ne sauverait pas la condamnée du sort affreux qui lui était réservé, il se résigna à accomplir ses tristes fonctions, et, d'un seul coup, trancha sur le billot la tête de l'infortunée, qui s'était agenouillée et se tenait immobile sans prononcer une parole. Un voile épais n'avait pas cessé de couvrir sa tête et le bourreau ne put apercevoir ses traits. Malgré son trouble pourtant, il put remarquer qu'elle était d'une taille haute et imposante et qu'elle semblait jeune, avec une magnifique chevelure blonde et une peau éblouissante de blancheur. Elle semblait résignée à son malheur, et soit dédain, soit soumission, elle ne prononça pas une parole et ne fit pas un geste pour se dérober à la mort.

» A peine la tête de la malheureuse avait-elle touché le sol que les lumières s'éteignirent et que le bourreau tremblant d'émotion se sentit bâillonner et lier de nouveau. On le reporta dans le carrosse, qui sortit du château comme il y était entré, et pendant les deux autres jours que dura le voyage pas une parole ne fut prononcée. Le soir du quatrième jour, la voiture

s'arrêta, les personnages masqués firent descendre leur prisonnier, et après lui avoir enlevé ses liens lui défendirent de retirer son bandeau avant qu'une demi-heure fût écoulée. Puis le carrosse s'éloigna, et le bourreau, plus mort que vif, se retrouva dans une prairie voisine de sa demeure. Une bourse pleine d'or était déposée à ses pieds. Des enquêtes eurent lieu de tous côtés, et dans les provinces d'alentour on fit les recherches les plus actives, mais jamais on ne put avoir la clef du mystère et jamais on ne put retrouver la trace du drame effroyable dont le bourreau de Colmar avait été le héros.

» Cette lugubre histoire se répandit dans toute l'Alsace et je me souviens dans mon enfance l'avoir entendue longuement commenter; mais je n'en connaissais pas les détails, qui m'ont paru dignes d'être rapportés. Il a fallu tous les drames de la Révolution et les événements de nos grandes guerres pour la faire oublier. La comtesse me raconta encore plusieurs particularités curieuses sur le comte de Cagliostro, le célèbre aventurier, qu'elle avait

rencontré chez ce pauvre cardinal de Rohan qui était vraiment prédestiné pour être la dupe de tout le monde. Pour frapper l'imagination du vulgaire, cet étonnant charlatan affectait les bizarreries les plus singulières; il ne dormait que dans un fauteuil et prétendait ne se nourrir que de fromage; mais son regard avait, paraît-il, une profondeur presque surnaturelle qui vous fascinait, et dont la vieille comtesse était encore troublée après tant d'années écoulées. Elle me cita de cet homme extraordinaire des choses vraiment surprenantes dont elle avait été témoin. Elle avait été frappée surtout de s'entendre annoncer d'une manière certaine la mort de l'impératrice Marie-Thérèse. Cinq jours après, la nouvelle arriva que, à l'heure même de cette prédiction, l'Impératrice rendait le dernier soupir. A maintes reprises on vit ainsi se réaliser les événements qu'il avait annoncés à plusieurs années de distance, et en mille circonstances il obtint des résultats merveilleux qui sont restés inexpliqués. On dit qu'il avait rapporté d'Orient et de Perse, où il avait longtemps séjourné, de précieux secrets d'alchimie et de médecine, car

à une époque où les voyages étaient si longs et si difficiles il avait parcouru l'Europe tout entière et pénétré dans les contrées les plus lointaines. — Son origine est restée mystérieuse, on suppose cependant que son vrai nom était Joseph Balsamo et qu'il était né à Palerme vers 1743. Lorsqu'il arriva à Strasbourg en 1780, le cardinal de Rohan l'avait accueilli avec toutes les marques de la plus grande faveur et lui avait même donné un logement au palais épiscopal; aussi quand il vint s'installer à Paris, il excita un enthousiasme universel. Bien qu'on ne lui connût aucune fortune, il jetait l'or à pleines mains et donnait aux pauvres des sommes considérables. On s'accorde généralement à le regarder comme un aventurier et un charlatan, mais il est incontestable que cet être extraordinaire qui n'acceptait jamais un sou de personne faisait pourtant des cures merveilleuses et obtenait les résultats les plus surprenants. Tout cela, malgré tout, devait mal finir; compromis avec le cardinal dans l'affaire du collier, il fut mis à la Bastille et exilé. On me dit qu'il avait fini par mourir en prison à Rome au château Saint-Léon, où par ordre

du pape on l'avait enfermé comme franc-maçon dangereux et condamné à une détention perpétuelle. Tous ces vieux souvenirs nous avaient impressionnés au point qu'il était plus de minuit lorsque l'on se sépara. Je fis mes adieux à la comtesse, car nous devions nous mettre en route à une heure trop matinale pour prendre congé sans être indiscrets. Je me retirai charmé de ma soirée et m'endormis sans que toutes ces tragiques histoires vinssent me donner le cauchemar et troubler mon sommeil. »

CHAPITRE XVI

Décembre 1807 à Avril 1808.

Témoignages de sympathie que Reiset reçoit à son régiment. — Arrivée à Francfort. — Il verse au milieu de la nuit et reste au milieu des champs avec sa voiture brisée. — Retour à Potsdam. — Jeannette S... — Promenade à Berlin. — Un mauvais drame. — La nuit du 1er janvier, trop de fanfares. — Triste journée. — Louise d'O... — Visites de jour de l'an. — Libéralités nécessaires. — Bourse plate. — Le gâteau des rois. — Reiset se promet de ne plus jouer. — Il donne une soirée de musique. — Les plaisirs de l'hiver. — Tony est malade pendant quelques jours. — Nouvelle soirée donnée par Tony où se rend la comtesse de Schulembourg. — Mademoiselle C... S... — Escalade. — Tony est surpris par une servante. — Le maréchal Victor vient chasser. — Détails sur sa personne. — Murat part pour l'Espagne. — Ses panaches et sa friperie. — Les fêtes de l'Elysée. — Le palais de marbre. — Curieuse particularité. — Le général Bourcier créé comte de l'Empire. — Les nouveaux titres. — *Le duc de Ravigote*. — La duchesse d'Abrantès. — Madame de Fermon. — Les dotations. — Les ambitions et les appétits. — Distinction entre l'ancienne et la nouvelle noblesse. — Les nouvelles armoiries. — Suppression des couronnes. — Les toques et les plumes blanches les remplacent. — Titre de chevalier accordé à Tony. — Lettres patentes. — Dotation de deux mille francs sur le domaine d'Erfurth.

20 décembre 1807.

« Comme nous l'avions décidé, nous partîmes de très bonne heure pour retourner à

Mallmitz. Mon cheval se déferra en chemin ; il me fallut en monter un très mauvais que j'eus beaucoup de peine à faire marcher. Nous déjeunâmes en arrivant et repartîmes ensuite pour aller à trois heures de là voir la compagnie d'élite du régiment, que je trouvai belle et bien tenue. Nous ramenâmes plusieurs officiers du régiment et rentrâmes dîner à Mallmitz. Ces dames dînèrent encore avec nous; après dîner, on dansa et on fit de la musique, et l'on se quitta très tard. Je pris congé de tout le monde; on me témoigna des regrets qui m'ont paru sincères. »

21 décembre 1807.

« A huit heures du matin tout était disposé et je partis après avoir embrassé mes camarades. J'ai été reçu au régiment avec des témoignages bien réels de dévouement et d'estime; tous ceux que j'y connaissais m'ont fait un accueil amical et flatteur. Le corps d'officiers paraît très bien composé. Je pris la route de Francfort en passant par Sagan. De là je me rendis à Krossen; j'arrivai à huit heures du soir. »

22 décembre 1807.

« A trois heures du matin, j'étais à Francfort. Je versai dans la nuit; la voiture fut fort endommagée, avec les lanternes et les glaces brisées et fracassées; mais je n'eus aucun mal; il faisait une nuit très noire et les postillons n'y voyaient pas. Je pus cependant tant bien que mal me remettre en route et j'arrivai à Berlin, où je trouvai les chefs d'escadrons Nourry et Pâris. Je logeai à l'hôtel de Russie. Nous dînâmes ensemble fort bien et je me couchai, laissant ces messieurs aller à la comédie et au bal. »

23 décembre 1807.

« Je revins à Potsdam avec Nourry et Pâris; ils déjeunèrent chez moi et repartirent pour Brandebourg dans la voiture du général Clément. Je dînai chez le général, où je trouvai les majors du 5e et du 8e dragons, et le soir je fus chez mes hôtesses. Je calcule que pour me rendre en Silésie j'ai fait plus de cent trente lieues, et cela par des chemins des plus mauvais. »

Potsdam, 24 décembre 1807.

« J'allai dîner chez Minette, le soir chez mes hôtesses, avec lesquelles je fis de la musique. »

30 décembre 1807.

« Je montai à cheval et allai chez les d'Itzig; de là je fus chez Minette, où je restai jusqu'au dîner. En rentrant, je trouvai chez moi un billet de Jeannette S... qui m'apprenait son arrivée à Potsdam avec sa sœur et me demandait d'aller la voir. Je restai un moment chez mes hôtesses, où Lorentz vint avec Caroline, puis je m'esquivai et m'empressai d'aller la rejoindre; je restai chez elle jusqu'au matin. Elle et sa sœur me témoignèrent toutes deux beaucoup de regrets de me quitter. Nous voulûmes arranger une partie et aller ensemble à Berlin, mais cela ne put pas avoir lieu, car elles devaient retourner à Brandebourg le 31 à dix heures du matin. »

31 décembre 1807.

« Je voulais partir à sept heures du matin, mais je ne pus trouver de voiture; la mienne,

après mon accident, était hors d'état de servir. A dix heures seulement, on m'en amena une fort mauvaise, dans laquelle je m'embarquai en compagnie de mon domestique et qui m'amena promptement à Berlin. J'achetai des trompettes pour le régiment et fis plusieurs autres emplettes. Je rentrai dîner à quatre heures avec quelques camarades, et nous fûmes à six heures au spectacle, où on jouait un drame allemand, *Bingousky*, qui me parut assez mal fait, et partant bien mal joué. Il y eut un ballet encore plus mauvais, *les Sauvages*. Je rentrai après le spectacle. »

1er janvier 1808.

« Toute la nuit je fus importuné par nombre de musiciens, trompettes et tambours qui célébraient la nouvelle année au son de leurs instruments. Je ne pus fermer l'œil; de plus, ce premier jour de l'année éveillait en moi le souvenir des réunions d'autrefois dans notre vieux Colmar; où mon père, mon excellente mère et tous mes frères et sœurs s'embrassaient joyeusement. Je songeai tristement combien nous

sommes tous dispersés et aussi combien, hélas! ont déjà disparu. Ma pensée se reportait également sur ma bonne Amélie, éloignée de moi depuis si longtemps, et dont tant d'obstacles me séparent. Je me levai de mauvaise humeur et passai la journée de façon fort mélancolique. Je dînai avec Lemoyne chez un traiteur en renom, où nous fûmes fort mal et fort chèrement. Nous allâmes ensemble au spectacle, où l'on nous donna le *Matrimonio* de Cimarosa et un petit divertissement où mademoiselle Wettschel dansa très agréablement. Le duo fut chanté en allemand et en italien, assez bien; tout le reste fut médiocre. Je quittai Lemoyne et je rentrai, car Louise d'O... devait venir me trouver et passer la nuit avec moi. Je la quittai à cinq heures du matin pour revenir à Potsdam, où j'arrivai à huit heures. »

2 janvier 1808.

« Je reçus toute la journée et même le soir des visites de félicitations que j'avais manquées la veille, parmi lesquelles il y en avait beaucoup d'intéressées. Je fis mes libéralités aussi

bien que je le pus et tout le monde fut content, mais cela allégea considérablement ma bourse déjà fort plate. Le soir, j'allai chez mes hôtesses. »

3 janvier.

« Je montai à cheval et fus voir Minette, qui me reçut très bien. Le soir chez mes hôtesses. »

4 janvier.

« Chez Minette le matin; je restai le soir chez le général. »

5 janvier.

« Chez mes hôtesses. »

6 janvier.

« Je déjeunai au château, je fis quelques visites, et à dîner on tira le gâteau des rois. La fève me tomba; je fus proclamé en grande pompe au son de trompettes, et on me fit beaucoup boire. Malheureusement, on se mit à jouer et je perdis trente et un louis. Nous nous quittâmes après onze heures du soir. Je me promis à moi-même de ne plus jouer et je me tiendrai parole autant que possible. »

7 janvier.

« Il y eut un concert donné par M. Schwartz, attaché à la chapelle du roi; il est d'une bonne force sur le piano et sur le violon. Minette joua une sonate qui fut très applaudie. »

8 janvier.

« Chez Minette, et le soir chez mes hôtesses. »

12 janvier.

« J'ai été dîner chez madame de Schlite. »

14 janvier.

« Il y eut un quatuor chez moi; la comtesse de Schulembourg, mademoiselle de Boglon, le général Bourcier, etc., etc., y vinrent. Cette dernière demoiselle y toucha une sonate accompagnée par M. Hog; tout le monde parut s'amuser, et on quitta tard. »

15 janvier.

« Le général Clément passa et s'arrêta chez moi, il y coucha et passa avec moi la soirée chez mes hôtesses ».

16 janvier.

« Le général Clément avec le capitaine de Safré déjeunèrent chez moi et partirent pour Berlin à midi. Le soir chez mes hôtesses. »

18 janvier.

« Je fis atteler mes chevaux à un très joli traîneau et je courus la ville avec le major Talma. »

19 janvier.

« Course en traîneau et chez Minette avant dîner. »

25 janvier.

« Le général Ruffin, un de mes amis, vint, me voir de Berlin et passa la journée avec moi; on joua le soir et je perdis six louis. Le lendemain je déjeunai chez le général avec le général Ruffin, puis j'allai patiner. »

27 janvier.

« Je sortis pour aller patiner avec M. Lefèvre; le soir je fus à un concert donné par M. Hog : je m'y ennuyai et n'y restai pas. »

29 janvier.

« Je sortis le matin, et arrivé chez le général, il me prit tout à coup un grand frisson; j'eus le visage et tout le corps rouge en un instant, avec un claquement de dents qui m'empêchait de parler : on dut me ramener presque sans connaissance. Je restai chez moi avec une grosse fièvre. »

4 février.

« J'ai été malade pendant quelques jours, j'ai pris des bains chaque jour et j'ai pu monter à cheval aujourd'hui; il faisait un temps de printemps. »

5 février.

« J'eus le soir de la musique chez moi, où vinrent la comtesse de Schulembourg, la baronne de Knobelsdorff, mesdames de Bilacoff et de Schlite. On chanta et on dansa pour terminer la soirée. »

6 février.

« Le général Clément revint de Berlin avec de Safré; ils déjeunèrent chez moi et repartirent ensuite. Je fus le soir chez mes hôtesses. »

7 février.

« Je montai à cheval et fus trouver C.... S.... chez Bertini. Resté le soir chez le général. »

8 février.

« Je fus de nouveau avec C....

9 février.

« Je ne sortis que pour dîner. »

10 février.

« Je ne rentrai qu'à trois heures du matin en quittant C...., chez laquelle j'étais entré par la fenêtre. »

11 février.

« Je restai chez moi toute la journée. »

12 février.

« Une servante me surprit avec C.... J'achetai sa discrétion. »

18 février.

« Le maréchal Victor fut annoncé à Potsdam, où il venait pour chasser. Il arriva à huit heures du matin; le général le reçut au château, les

officiers vinrent lui faire visite; on déjeuna et on partit pour la chasse, qui se fit à trois lieues de Potsdam; on ne vit point de gibier et on ne tira qu'un lièvre et qu'un renard. Je n'avais jamais vu le maréchal que de loin, et je n'étais pas fâché de me trouver avec lui; il a une très grosse tête et paraît âgé d'une quarantaine d'années; les soldats ne l'appellent jamais autrement que Beau Soleil. C'est un homme un peu rude, comme le maréchal Lefebvre; il était déjà au service avant la Révolution et il était simple artilleur en 1781. Il est d'une grande bravoure et possède les plus grandes capacités militaires; il a contribué puissamment au succès de la bataille d'Iéna et à celle de Friedland, où il a été blessé par un biscaïen. Lorsque l'Empereur organisa un 10e corps d'armée l'an dernier, ce fut à lui qu'il en confia le commandement. Le général se mit aussitôt en marche pour aller faire le siège de Dantzig, mais tandis qu'il se rendait à Stettin dans sa voiture avec son domestique et un seul aide de camp, il fut entouré par un parti de chasseurs ennemis qui le fit prisonnier. Échangé peu de temps après,

il commanda le 1er corps d'armée à la bataille de Friedland. C'est en récompense de cette grande victoire que l'Empereur l'a nommé maréchal de l'Empire quelques jours plus tard. »

2 mars 1808.

« Murat est parti le 20 février à la tête de la nouvelle armée qu'on envoie en Espagne, où les choses commencent à se gâter; le général Lariboisière dirige l'artillerie, et le général de Grouchy [1] commande la cavalerie. Cela fait un total de quatre-vingt mille hommes, tous jeunes soldats nouvellement enrôlés, mais déjà instruits et pleins d'entrain. Il paraît que Murat s'est mis en route sans grand enthousiasme; son goût pour le faste et le luxe se déploie à l'aise depuis

1. Emmanuel, marquis de Grouchy, né en 1768, d'une famille noble de Normandie, mort le 29 mai 1847. Il était lieutenant commandant des gardes du corps en 1789 au moment de la Révolution et ne tarda pas à acquérir le grade de général de brigade. Il prit part à toutes les affaires importantes des guerres de l'Empire et fut nommé après la bataille de Wagram colonel général des chasseurs à cheval de la garde impériale. Il fut par son inaction inexplicable cause de la perte de la bataille de Waterloo. — Proscrit par la Restauration, il se retira en Amérique. Le bâton de maréchal et la pairie lui furent rendus par Louis-Philippe.

qu'il est grand-duc de Clèves et de Berg et ses uniformes sont devenus de vrais costumes d'opéra; ses polonaises, ses panaches, ses chamarrures et ses boucles de cheveux en papillottes rendraient tout autre ridicule, mais tout cela s'harmonise avec l'air de son visage et on oublie toute cette friperie quand on songe à son admirable bravoure et à son courage indomptable. On dit qu'il a pris des habitudes de galanterie, que sa réputation de bel homme rend assez explicables, mais qui ne laisseront pas de lui faire regretter de quitter Paris et d'abandonner l'Élysée, où il donnait chaque vendredi les fêtes les plus brillantes. Je n'ai pas vu la princesse Caroline sa femme depuis plus de deux ans, mais elle m'a laissé le souvenir d'une très jolie femme, avec un teint d'une fraîcheur et d'un éclat incomparables.

» Depuis le 3 mars jusqu'au 14 avril, il ne se passa rien de remarquable; presque tous les jeudis j'eus du monde chez moi; on y fit de la musique, on y joua, dansa, etc. J'y réunis la société ordinaire : M. Garnier, ancien premier hautbois de la chapelle du feu roi Louis XVI, qui

est en relation avec ma famille depuis longtemps, vint me voir; je lui fis fête; on fit de la musique plusieurs fois chez moi et je le conduisis visiter les palais. En nous promenant devant le palais de marbre, on me fit observer une curieuse particularité. Le fils du roi Guillaume II étant encore enfant planta quatre arbres dans le jardin neuf, assez près de la rivière; cet enclos ne renfermait qu'une vigne, et quelques jardinets partiels, mais lorsque après la mort de son fils, Guillaume II voulut bâtir son palais, il tint à conserver les quatre arbres qui lui rappelaient l'enfant qu'il avait perdu. Pour satisfaire son désir, on dut, pour trouver l'emplacement nécessaire à l'étendue du château, construire une digue considérable, creuser d'immenses fondations, et bâtir d'énormes murailles qui entraînèrent des dépenses colossales; mais le palais put s'élever en face des quatre arbres, qui ne furent pas déplacés et qu'on y voit encore aujourd'hui, pieux témoignages de l'affection que le roi avait vouée à son fils.

27 mars 1808.

« Le général Bourcier a reçu de l'Empereur en récompense de ses services cinquante mille livres de rente et un titre de comte de l'Empire. Plusieurs officiers reçoivent des récompenses proportionnées. Plusieurs maréchaux sont gratifiés de titres de ducs. Ces titres sont héréditaires et transmissibles avec les revenus qui les accompagnent. Mais quelques-unes des désignations nouvelles font un peu sourire, on appelle couramment le maréchal Savary, qui est créé duc de Rovigo, *le duc de Ravigote*, et quant aux nouvelles duchesses, plusieurs, paraît-il, ne paraissent pas encore faites pour la dignité dont elles sont revêtues et qui semble être un peu lourdes pour leurs épaules. Ce n'est assurément pas le cas de madame Junot, qui est créée duchesse d'Abrantès. Elle est née Comnène [1] et est issue d'une famille quasi royale. Sa mère, du reste, qui a été presque célèbre par sa beauté, avait un

1. M. de Reiset commet ici une légère erreur, la duchesse d'Abrantès était fille de M. de Pernon, qui avait une charge dans les finances; c'est sa mère qui appartenait à l'illustre famille des Comnène.

salon où fréquentaient nombre de gens de qualité, et elle a été dès son enfance à l'école du bon ton. Tous ces titres au surplus vont se multiplier à l'infini, car tous les dignitaires de l'Empire à tous les degrés pourront transmettre le leur à leur fils, à la condition de justifier d'un certain revenu proportionné à leur dignité. Les cadets même peuvent être gratifiés d'un titre inférieur à celui de l'aîné, mais un certain revenu déterminé à l'avance doit rester attaché au titre et être transmis avec lui. — Des dotations importantes sur des terres situées en Pologne, en Allemagne et en Italie sont accordées à beaucoup. C'est une distribution générale : ceux qui n'ont pas de terres reçoivent de fortes sommes en argent. Chacun tâche d'avoir le plus gros morceau possible et le titre le plus ronflant. Si j'ai une gratification, comme je l'espère, elle sera modeste; en fait de titre, je crois que j'aurai droit, si le cœur m'en dit, à celui de chevalier comme membre de la Légion d'honneur, avec faculté de le transmettre à mes héritiers, si j'en ai, avec trois mille francs de rente. Encore faut-il faire les démarches nécessaires et justifier d'une

rente suffisante. Cette qualification n'est pas nouvelle dans notre famille, où elle a été portée bien des fois, mais la suppression de la particule[1] ne ferait guère valoir le titre de chevalier. En tout cas l'Empereur veut éviter toute confusion entre l'ancienne noblesse et la nouvelle; et on donnera d'autres armoiries à ceux qui en avaient déjà. Autant que j'en puis juger par mes souvenirs en blason, qui sont un peu vagues, les nouvelles armes me paraissent bizarres, compliquées et surchargées de pièces héraldiques un peu hétéro-

1. Non seulement pendant la période révolutionnaire, mais pendant le Consulat et les premières années de l'Empire, la particule reste à peu près supprimée, mais on ne semble pas s'attacher à cette suppression d'une façon absolue, même dans les pièces officielles; et certains noms sont inscrits indifféremment avec ou sans particule. C'est ainsi que dans l'*Almanach impérial* de 1808 le cardinal de Rohan, aumônier de l'Impératrice, ne la porte pas, tandis qu'on la lui donne dans l'*Almanach officiel* de 1805. On la supprime à des représentants de grands noms comme madame de Larochefoucauld, dame d'honneur de l'Impératrice; M. de Ségur, grand maître des cérémonies et M. de Mercy-Argentau, chambellan; et on la conserve au contraire à des représentants de famille moins illustres quoique appartenant à l'ancienne noblesse, comme M. de Fleurieu, gouverneur des palais impériaux. M. de Bondy, chambellan; M. de Sambucy, maître de la chapelle; M. de Canisy, écuyer, et bien d'autres. — Pour éviter des confusions qui n'auraient pas manqué de se produire, nous n'avons pas cru devoir tenir compte de ces différences, et pour la clarté du récit, dans toutes les pièces que nous avons citées, nous avons, pour chaque famille de l'ancienne noblesse, rétabli la particule attachée à leur nom.

clites. Je suis curieux de savoir celles qu'on m'attribuera, mais elles ne vaudront certainement pas les nôtres, si claires et si simples, et qui avaient au moins le mérite de leur ancienneté [1].

» On n'a fait revivre ni les marquis ni les vicomtes; c'est la différence la plus marquée entre les anciens titres et les nouveaux; mais si l'Empereur veut bien créer une noblesse, il n'entend pas pour cela la confondre avec l'ancienne. Les titres antérieurs restent supprimés, et pour que toute confusion soit impossible on a bien soin de ne donner aux membres des anciennes familles aristocratiques favorisées qu'un titre inférieur à celui qu'ils portaient avant la Révolution. De plus aucun des titres conférés par l'Empereur ne comporte légalement de particule, quoiqu'on l'ajoute fréquemment pour beaucoup.

» Une autre innovation est la suppression des couronnes, qu'on a eu l'idée surprenante de

1. Les armoiries de la famille de Reiset sont d'azur au croissant d'argent surmonté d'un trèfle d'or et soutenu d'une montagne à trois coupeaux d'or. (*Arm. de France* de d'Hozier, art. 184, province d'ALSACE, à la Bibliothèque Nationale, et archives du château du Breuil).

remplacer par des toques surmontant l'écusson; elles sont ornées d'un nombre de plumes blanches correspondant à la dignité qu'elles doivent représenter. Les ducs ont sept plumes blanches, les comtes cinq, les barons trois seulement et les simples chevaliers doivent se contenter d'une aigrette.

» Tout cela semble encore un peu trop neuf, et toute cette noblesse poussée en un jour reste étonnée et gênée elle-même de sa propre grandeur, à laquelle elle n'est pas faite. Voilà ce qu'on m'écrit et ce qu'on raconte, mais il est probable que tous s'y feront vite. »

Ce n'est que l'année suivante que parut le décret qui conférait à Reiset le titre de chevalier, le 15 août 1809. Voici la teneur des lettres patentes, qui sont datées du mois de juin 1810 :

« NAPOLÉON, *par la grâce de Dieu, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, à tous présents et à venir salut.*

« Par l'article treize du premier statut du 1er mars 1808, Nous nous sommes réservé la

faculté d'accorder les titres que nous jugerons convenables à ceux de nos sujets qui se seront distingués par des services rendus à l'État et à Nous. La connaissance que nous avons du zèle et de la fidélité que notre cher et amé le sieur de Reiset a manifestés pour notre service Nous a déterminé à faire usage en sa faveur de cette disposition. Dans cette vue, nous avons par notre décret du 15 août 1809 nommé notre cher et amé le sieur de Reiset chevalier de notre Empire.

» En conséquence et en vertu de ce décret, ledit sieur de Reiset s'étant retiré par devant notre cousin le Prince archi-chancelier de l'Empire a l'effet d'obtenir de Notre Grâce les lettres patentes qui lui sont nécessaires pour jouir de son titre, nous avons, par ces présentes signées de Notre main, conféré et conférons à notre cher et amé le sieur Marie-Antoine de Reiset, colonel en second du premier régiment provisoire de dragons, membre de la Légion d'honneur, né à Colmar, département du Haut-Rhin, le 29 novembre 1775, le titre de chevalier de notre Empire. Ledit titre sera transmissible à sa descendance directe, légitime, naturelle ou adoptive, de mâle

en mâle par ordre de primogéniture, après que ses descendants jusques y compris la troisième génération auront obtenu de nous la confirmation dudit titre conformément aux dispositions de l'article vingt et un de notre décret du 3 mars 1810.

» Permettons audit sieur de Reiset de se dire et qualifier chevalier de notre Empire, dans tous actes et contrats, tant en jugements que dehors; Voulons qu'il soit reconnu partout en ladite qualité, qu'il jouisse des honneurs attachés à ce titre après qu'il aura prêté le serment prescrit en l'article trente-sept de notre second statut devant celui ou ceux par Nous délégués à cet effet, qu'il puisse porter en tous lieux les armoiries telles qu'elles sont figurées aux présentes : parti au premier de sinople au coq d'argent crêté, barbé et membré de gueules, surmonté de trois croissants les pointes à dextre, d'or au deuxième d'argent, à trois chevrons l'un sur l'autre d'azur, accompagnés de trois dragons ailés et gueulés; le tout soutenu d'une champagne de gueules du tiers de l'écu au signe des chevaliers : pour livrées les

couleurs de l'écu, le vert en bordure seulement.

» Chargeons notre cousin le Prince archi-chancelier de l'Empire de donner communication des présentes au Sénat et de les faire transcrire sur ses registres. Car tel est notre bon plaisir, et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, notre cousin le Prince archi-chancelier de l'Empire y a fait apposer par nos ordres notre grand sceau, en présence du Conseil du sceau des Titres.

Donné en notre palais de Saint-Cloud le 14 du mois de juin de l'an de grâce 1810.

Signé : NAPOLÉON.

Scellé le 22 juin 1810,

Le Prince archi-chancelier de l'Empire,

CAMBACÉRÈS.

Enregistré au conseil des Titres. Reg. T. M. 2 folio 347. Transcrit sur les registres du Sénat le 14 juillet 1810, par le chancelier du Sénat.

Ce que Tony ne pouvait prévoir à cette époque, c'est qu'il recevrait avec son brevet de

chevalier de l'Empire une nouvelle marque de la munificence de l'Empereur. Par un décret daté du 15 août 1809, Napoléon lui accordait une dotation de 2000 francs de rente sur les domaines d'Erfurth, dotation qui devait rester attachée à son titre. — Le 1er juin 1813, lorsque Reiset, en récompense de ses services, reçut de l'Empereur le titre de baron, une nouvelle dotation de 2200 francs sur les États de Rome et le royaume de Wesphalie vint s'ajouter à celle qui lui avait été accordée en 1809.

17 avril 1808. Jour de Pâques.

« Nous allâmes à la messe en grand uniforme. Je fus me promener dans la journée et le soir il y eut du monde chez le général, où l'on joua; le lendemain il y eut une réunion chez moi; le général y vint. On dansa. »

22 avril 1808.

« Je dus juger des canonniers prévenus de viol. Le soir je fus à un petit spectacle de sauteurs avec mes hôtesses. »

CHAPITRE XVII

Avril à Octobre 1808

Événements d'Espagne. — Manuel Godoy. — Il échappe à grand'peine à la fureur du peuple. — Sa vie scandaleuse. — Les sœurs Tudo. — Faiblesse de la reine Maria Luisa. — Avènement de Ferdinand VII. — Charlottenbourg. — Le château de la reine Sophie-Charlotte. — Déjeuner champêtre. — Arrivée de Ferdinand VII à Bayonne. — Réception de Joséphine et de Napoléon. — Reiset reçoit une gratification de deux cents francs par mois. — Désir illimité de Tony de revoir la France. — Lettre à sa fiancée. — Tendres remontrances sur son peu d'impatience de voir s'approcher l'époque de leur mariage. — Persistance du général Bourcier à vouloir garder Reiset auprès de lui. — Regrets de ne pouvoir se trouver en Espagne où l'on se bat. — La situation en Espagne. — Désastre de Baylen. — Dîners, soirées, parties de campagne organisés par Tony. — Espérance de départ prochain. — Craintes de voir encore retarder son mariage. — Amour du devoir, réflexions sur la guerre. — Une recommandation au duc de Gaëte. — Tendre souvenir détruit par le feu. — Le grand dépôt de Potsdam.

28 avril 1808.

« Je sors de chez le général, où j'ai appris que des événements graves se passent en Espagne; une révolution terrible a éclaté à Madrid. Le

vieux roi Charles IV, tremblant devant l'émeute qui menaçait son palais, a abdiqué en faveur de son fils, et le prince des Asturies a pris le nom de Ferdinand VII. L'exaspération de l'Espagne tout entière était à son comble contre ce vieux souverain imbécile et cette reine affolée par son amour insensé pour son amant.

Des scènes affreuses se sont passées dans la ville, où le peuple a voulu massacrer le prince de la Paix, Manuel Godoy, qui est l'amant de la vieille reine Maria Luisa depuis de longues années. Ce misérable n'a échappé qu'à grand peine à la populace furieuse qui avait envahi sa demeure pour le massacrer. Réfugié dans un grenier sous une vieille natte hors d'usage, il est resté enfermé deux jours, tremblant à chaque instant d'être découvert. C'est au moment où mourant de faim il cherchait à se glisser hors de son palais à la faveur de la nuit qu'il a été surpris et c'est par miracle qu'il a pu échapper à la fureur du peuple tandis qu'on le menait en prison. Cet homme est un monstre et personne ne songera à le plaindre de son malheur. Sorti des rangs les plus médiocres de la

société, il a commencé par être simple soldat de la garde et est arrivé, grâce à la reine, qui l'avait remarqué, à gouverner l'Espagne tout entière. Il n'est pas de déprédations de toutes sortes auxquelles il ne se soit livré et tout pliait devant lui. Marié à une infante de Bourbon, nièce de Charles IV, que celui-ci, dans son aveuglement, lui avait donnée en mariage, il n'a pas craint de faire subir à cette princesse les plus mauvais traitements. Deux sœurs du nom de Tudo qui partageaient ses faveurs étaient installées dans son palais et vivaient avec lui, et la vieille reine, soumise humblement aux volontés de son amant, supportait toutes ces infamies qui s'étalaient au grand jour. La famille de l'indigne favori a couru les plus grands dangers, et le peuple ne se lasse pas de livrer au pillage et à l'incendie les richesses amassées par ses oppresseurs.

» L'avènement de Ferdinand VII, qui était le chef de l'opposition et l'ennemi juré du prince de la Paix, a été salué par des cris de joie folle, et les Français sont accueillis en libérateurs. Murat a fait son entrée à Madrid à la tête d'un

brillant état-major, salué par des acclamations qui s'élevaient de toutes parts sur son passage. Il est logé au palais du prince de la Paix et traité presque en souverain. »

1er mai 1808.

« Je fus à Berlin avec mes hôtesses; il faisait un temps charmant; nous nous promenâmes au parc et le soir nous fûmes au spectacle, où l'on donnait *Armide*. Je fus content surtout des décorations, qui sont magnifiques. L'orchestre a un peu défiguré cette belle musique de Glück. Je logeai à l'hôtel de Russie, mes hôtesses logèrent chez leur mère. »

2 mai.

» Je fus avec mes hôtesses à Charlottenbourg, qui se trouve à sept kilomètres de Berlin. C'est une jolie petite ville bâtie sur la Sprée, où l'on voit une foule de jolies maisons de plaisance. La reine Sophie-Charlotte, femme de Frédéric Ier et mère du Grand Frédéric, y a fait élever un château au commencement du siècle dernier. — Nous fûmes le visiter; il s'y trouve des peintures fort bien traitées qui offrent un grand

intérêt artistique. Nous déjeunâmes sur le gazon, dans le jardin, avec ce que nous avions apporté; ce fut une journée charmante. Après avoir fait quelques courses dans la journée, nous fûmes au spectacle, après lequel nous revînmes à Potsdam dans ma voiture. Nous arrivâmes après minuit. »

4 mai.

« Tombolini, premier chanteur de la chapelle du roi, vint me voir. J'invitai le général; on chanta des quatuors et l'on fit de la musique jusqu'après minuit. »

8 mai.

« Je n'ai pas eu grands détails sur les affaires d'Espagne, où il se passe pourtant les événements les plus surprenants. Le roi Ferdinand VII s'est rendu à Bayonne pour y saluer l'Empereur, qui l'a reçu avec les plus grands honneurs au château de Marac. Puis le roi Charles IV et la vieille reine sont venus à leur tour, accompagnés du prince de la Paix, que Murat a rendu à la liberté. Ils ont été accueillis par Napoléon et l'impératrice Joséphine avec toutes sortes de

démonstrations flatteuses, et c'est au son des cloches et au bruit du canon qu'ils ont fait leur entrée dans la ville; mais l'entrevue entre le père et le fils a été loin d'être cordiale. Du reste les événements qui se déroulent dans cette cour d'Espagne passent tout ce qu'on pourrait imaginer et l'on est en droit de se demander si tous ces gens jouissent réellement de leur bon sens. Après avoir repris le pouvoir à son fils et être revenu sur son abdication, voici que Charles IV fait à l'Empereur l'abandon du trône d'Espagne et des Indes et s'en remet à sa sagesse. Pendant ce temps, Murat commande à Madrid, où il a le titre de lieutenant général du royaume. On cherche vainement quelle sera la fin de tout cela et quels sont les projets de l'Empereur. »

19 mai.

« Le major Rozat fut envoyé à Magdebourg. Je le remplaçai pour le commandement de l'exercice à pied et de l'inspection des détachements. Cela m'occupe tout le jour conjointement avec le détail de mon bureau. »

20 mai.

« Le ministre m'accorda une gratification comme chef d'état-major de deux cents francs par mois à dater du 1er janvier 1807. Je reçus l'ordonnance de paiement. »

Malgré cette vie agitée, partagée entre le travail et les plaisirs, Tony ne négligeait pas sa fiancée, à laquelle il n'avait cessé d'écrire régulièrement de longues lettres. Ces distractions de toutes sortes qu'on retrouve longuement énumérées à chaque page de son journal, et qu'un scrupule tardif lui fait parfois barrer d'un large trait d'encre, ne lui faisaient pas oublier les paisibles rêves de bonheur qu'il avait faits en quittant la France, et qu'il avait hâte de voir se réaliser. Lorsque les deux jeunes gens s'étaient séparés, leurs deux familles avaient été d'accord pour ajourner leurs projets. Leur grande jeunesse d'abord, le désir bien légitime de voir bientôt à Tony un grade plus élevé dans l'armée, l'espoir enfin de voir s'établir définiti-

vement une paix durable qui permettrait aux deux époux de ne plus être séparés : telles avaient été les sages raisons qu'on avait fait valoir.

Mais près de trois années s'étaient écoulées depuis ces projets de fiançailles. Tony avait brillamment fait son chemin, et c'est avec une impatience bien justifiée qu'il supportait le nouveau délai d'un an qu'on tentait de lui imposer. Il voulait obtenir la promesse qu'on profiterait de son prochain congé pour célébrer le mariage et qu'on n'attendrait ni sa rentrée définitive en France ni le brevet de colonel qu'il ne devait pourtant pas tarder à obtenir. Rien n'obligerait plus alors, disait-il, à faire mystère de leurs projets et à dissimuler leur correspondance. Chacune de ses lettres est remplie de tendres remontrances et il reproche amèrement à sa fiancée de plaider avec trop de tiédeur leur cause auprès de ses parents.

« Je suis peiné, lui écrit-il le 8 mai de Potsdam, de vous voir disposée à consentir à une condition semblable à celle que votre mère veut nous

imposer; me faire attendre encore un an, c'est peut-être me remettre à dix, car dans le malheureux métier que je fais, je ne suis jamais sûr de pouvoir réaliser le moindre projet, et, dans un an d'ici, la destinée peut m'avoir rejeté bien loin de vous. Ne souscrivez donc pas à de pareils conditions; si j'obtiens un congé pour vous joindre dans cet intervalle, je serais trop malheureux de remettre à une autre époque le doux moment de notre union. Il y a, ma chère Amélie, beaucoup de probabilités pour qu'après ces remontes j'obtienne de rentrer; dites-moi donc ce que je puis faire pour qu'à ce moment tout soit terminé et conclu de manière à ce que je n'aie plus qu'à venir pour vous presser dans mes bras et à vous appeler mon épouse! Mon cœur éprouve mille agitations en vous traçant ces lignes, mais elles sont toutes relatives au bonheur que je me promets de posséder une amie dont le temps et les circonstances m'ont si bien appris à apprécier le mérite.

» J'embrasse vous et votre maman de cœur et d'âme. »

A MADEMOISELLE DE FROMONT

Potsdam, 20 juillet 1808.

« J'ai de plus en plus hâte de quitter ce pays-ci, ma chère Amélie; nous avons beaucoup moins à faire et le général a bien moins besoin de moi maintenant. Il pourrait même absolument s'en passer, mais soit habitude, soit esprit de contrariété, soit entêtement de sa part, il me conserve auprès de lui sans pitié malgré mes instances et les mille prétextes vrais ou faux que j'ai allégués. Mon départ dépend absolument de lui; mon colonel m'a réclamé plusieurs fois près du ministre, et le général Bourcier, ayant toujours répondu que je lui étais très utile, le ministre n'a pu faire autrement que de laisser mon départ à son choix. Dans ces conditions je n'ose plus faire aucune démarche directe et mon colonel non plus, sous peine de me faire un ennemi du général; mais si vos projets étaient enfin arrêtés, vous pourriez peut-être vous adresser au ministre des Finances[1], qui n'a rien à vous refuser, ni à

1. Michel Gaudin, duc de Gaëte, ministre des Finances, possédait une maison de campagne à Vic-sur-Aisne; il y avait connu tout enfant Amélie de Fromont.

votre maman ni à vous; il demanderait ma rentrée à mon dépôt, et nous triompherions certainement du général Bourcier, qui ne me garde que par manie. Il est très aimable et très obligeant pour moi, mais je perds ici mon temps et mon avancement, et si j'avais été à Versailles à mon dépôt on m'aurait envoyé en Espagne où j'aurais suivi mon sort. De plus, si j'avais été près de vous, peut-être aurais-je pu vous convaincre et vous déterminer à ce consentement positif que mes sollicitations n'ont pu vous arracher et dont dépendent uniquement ma tranquilité et mon bonheur. »

18 août 1808.

« L'armée est en mouvement, on ne sait où l'on va; on croit que c'est contre l'Autriche que nous allons marcher; mais il est bien plus probable que c'est pour porter secours ailleurs, car les nouvelles d'Espagne ne sont pas bonnes. Joseph Bonaparte a été élu roi d'Espagne de par la volonté de l'Empereur au mois de juin, mais Ferdinand VII et Charles IV ont eu beau abdiquer, il ne lui en faut pas moins conquérir son

royaume contre ses sujets révoltés contre lui. Le maréchal Bessières a remporté une grande victoire, mais le général Dupont vient d'essuyer un désastre à Baylen. Nos infortunés soldats ont eu à supporter les plus indignes traitements, et au lieu d'être reconduits en France comme le portaient les conditions de la capitulation, ils ont été retenus prisonniers. La conduite du peuple espagnol exaspéré contre nous a été atroce. Assaillis à coups de pierres et à coups de couteau, abreuvés d'outrages par les femmes et même par les enfants, les malheureux prisonniers ont échappé à grand'peine à la mort. quatre-vingt dragons et douze officiers ont été massacrés lâchement pendant leur sommeil dans une petite ville du littoral où ils devaient passer la nuit. C'est une révolution générale; le temps est loin où nous étions accueillis à Madrid comme des libérateurs! Ils réclament à grands cris leur souverain prisonnier à Valençay [1]. »

1. Superbe château du prince de Talleyrand que Napoléon avait assigné comme résidence à Ferdinand VII. Antoine de Reiset, ancien mousquetaire du roi et cousin de Tony, fut gouverneur du château pendant la durée de sa détention.

30 août 1808.

« J'ai négligé de tenir régulièrement mon journal jusqu'à ce jour; j'ai été plusieurs fois à Berlin avec mes hôtesses; j'ai fait avec elles nombre de parties à la campagne, où nous nous sommes beaucoup amusés; mesdames de Kophengs sont venues passer deux jours avec nous, et M. de Ritz, propriétaire d'une jolie maison et d'un parc charmant tout près de la ville, m'a offert un logement chez lui. J'ai souvent profité de son offre obligeante et ai donné à dîner nombre de fois à différentes personnes tant hommes que femmes. Il y a un très bon piano et nous y avons fait souvent de la musique ».

A MADEMOISELLE DE FROMONT
Au château de Vic-sur-Aisne, près Soissons.

Potsdam, 9 septembre 1808.

« Je crois cette fois, ma chère Amélie, avoir la certitude de mon départ; le général m'a fait bien des fois, il est vrai, des promesses de ce genre

à plusieurs reprises, mais aujourd'hui j'ai tout lieu de compter sur sa parole parce que je pense que les remontes seront terminées avant quinze jours. Il nous arrive de Hambourg deux mille chevaux espagnols qui complèteront bien au delà ce qui est nécessaire pour les troupes que nous avons à monter. Ainsi donc, ma chère Amélie, j'espère partir d'ici du 1er au 8 octobre, me diriger promptement sur Mayence pour y voir mon frère, et aller ensuite, si je le puis, à Colmar chez ma mère. De là je me rendrai à Versailles. Je vous dirai où je pourrai recevoir vos lettres pendant que je serai en route et je compte sur toute votre tendresse pour moi pour ne pas me les faire attendre. Laissez-moi espérer que vous allez vous rendre enfin à mes instances. Combien il me serait agréable de connaître cette décision, que j'attends avec tant d'impatience, avant mon arrivée à Mayence! Je pourrais causer avec mon frère, qui est sage et entendu, de ce grand événement, et il me guiderait dans tous les arrangements à prendre pour terminer promptement. Je crains toujours que vous et votre maman n'ayez pour justifier ces retards quelque autre motif

que ceux que vous m'avez fait valoir et que vous vouliez me cacher. Ne vaudrait-il pas mieux, s'il en est ainsi, me parler là-dessus franchement et ne mérité-je pas toute votre confiance? Je sais fort bien que l'épouse d'un militaire dans la circonstance où nous nous trouvons (et que les événements paraissent ne pas devoir modifier de sitôt) ne peut pas être une femme heureuse; vous en avez un exemple à côté de vous par votre sœur, et peut-être cette perspective vous effraie-t-elle; assurément d'un moment à l'autre je puis être envoyé à l'armée à l'étranger, et si on me donne un régiment je suivrai ma chance ordinaire; mais je n'aime pas la guerre ainsi que vous le croyez, et je n'en veux pas plus aux Autrichiens qu'aux Turcs ou aux Espagnols. Je ne cours pas davantage, je vous assure, après les occasions périlleuses pour le seul plaisir de les braver; mais je sers mon pays et mon souverain parce que c'est mon devoir, et rien au monde ne me décidera jamais à la moindre lâcheté ni à la plus petite compromission. Je me dois à ma réputation militaire que depuis plus de quinze ans j'ai soutenue honorablement et

rien ne me détournera non plus de ce que je me dois à moi-même. Je compte beaucoup sur les recommandations que le général Bourcier m'a promises pour les deux ministres; et si cela me fait du bien, comme je l'espère, je serai heureux de partager ce bien avec vous; dans le bonheur comme dans le malheur, ne devons-nous pas, mon Amélie, être toujours de moitié! Cela est triste et consolant à la fois, mais j'espère bien ne contribuer jamais qu'à vos joies; les événements, hélas! se chargent eux-mêmes de nous apporter assez de chagrins!

» La recommandation de M. Gaudin auprès de ses collègues serait certainement excellente, mais il serait fort utile alors de lui parler dès à présent de moi et de nos intentions; cette demande ne peut se faire que lorsque tous nos arrangements seront pris. Référez-en à votre maman pour ce que vous croirez convenable.

» Adieu, ma chère et tendre Amélie; aimez-moi toujours bien, écrivez-moi exactement et comptez à jamais sur toute ma tendresse.

» TONY. »

» *P. S.* — Il est arrivé un petit accident au paysage de Vic que vous m'aviez envoyé; je l'avais fait encadrer et accrocher dans ma chambre au-dessus de la table où j'écris afin de l'avoir souvent devant les yeux. Je suis sorti avant-hier soir en oubliant une bougie allumée et probablement trop rapprochée du cadre; en revenant j'ai eu la contrariété de trouver le verre brisé et le dessin entouré par la flamme. Vous me dédommagerez, je l'espère. »

16 octobre 1808.

« Le général Bourcier revient d'Erfurth, où il a été saluer l'Empereur; il nous apporte la nouvelle de la dissolution du grand dépôt. Nous allons donc pouvoir partir; je suis bien joyeux de cette bonne nouvelle. »

CHAPITRE XVIII

Octobre et novembre 1808.

Entrevue d'Erfurth. — Arrivée des deux souverains. — Représentation de *Cinna*. — Chasse impériale. — Fêtes et réjouissances organisées en l'honneur des deux empereurs. — Ordre officiel de départ. — Témoignage de satisfaction décerné à Reiset par le général Bourcier. — Tristes séparations. — Les bonnes hôtesses. — Larmes que fait couler le départ de Tony. — Pauvres petites. — Tony se rend à Mayence. — Séjour à Colmar. — Transformation complète. — Les usages de la vieille Alsace. — Souvenirs rétrospectifs. — Arrivée à Paris. — M. de la Martellière. — Lettre à Amélie de Fromont. — Pénible incertitude. — Accueil du comte de Laumond. — Grand déjeuner de bienvenue donné par Reiset à ses camarades.

Napoléon se décidait enfin à retirer d'Allemagne une partie de ses troupes, mais si la convention d'évacuation de la Prusse avait été accueillie avec empressement par le roi Frédéric, bien des conditions du traité n'en restaient pas moins à régler. Les grands événe-

ments qui se déroulaient en Espagne, et la sourde hostilité de l'Autriche qui, d'un jour à l'autre, pouvait se joindre à l'Angleterre pour entrer en lutte contre nous, rendaient de plus en plus nécessaire une alliance étroite avec la Russie. Napoléon n'était pas sans s'apercevoir des dangers qu'offrait pour lui la situation présente; résigné à abandonner la Moldavie et la Valachie à Alexandre qui les ambitionnait, il voulait en revanche pouvoir compter d'une façon absolue pour la paix comme pour la guerre sur le concours de la Russie.

L'entrevue d'Erfurth qu'Alexandre sollicitait depuis longtemps allait lui permettre de s'assurer définitivement des projets de son allié. A la fin de septembre, Napoléon avait quitté Paris pour se rendre à Erfurth, où le roi de Saxe et une foule de princes des États de l'Allemagne étaient déjà réunis. Pour mieux marquer sa puissance et étonner l'Europe par son luxe et sa magnificence, il avait tenu à s'entourer de tout ce que sa cour contenait de plus brillant et de plus illustre; les maréchaux, les diplomates en magnifiques équipages partaient en même temps que lui et

allaient donner selon son désir à cette assemblée de souverains un éclat incomparable.

Mais laissons la parole à M. de Reiset :

« Voilà la petite ville d'Erfurth devenue presque célèbre; les rois, les princes et les plus grands seigneurs de l'Europe y ont afflué pendant quelques jours, et des fêtes superbes ont été données en l'honneur des deux souverains. C'est le 27 octobre que Napoléon se rendit à cheval au devant de l'empereur Alexandre, qui venait, en calèche découverte, de Weimar, où il était descendu. Après s'être embrassés cordialement, Alexandre est monté à cheval, et c'est en marchant côte à côte que les deux souverains suivis d'une escorte aussi brillante que nombreuse ont fait leur entrée dans Erfurth. Les meilleurs acteurs du Théâtre-Français avaient été mandés et ont joué le même soir la tragédie de *Cinna* devant les deux empereurs et tous les princes de la Confédération germanique. Un magnifique repas où tous étaient réunis avait eu lieu auparavant chez l'empereur. Une chasse d'un genre tout nouveau a eu lieu le lendemain. Dans la forêt d'Etters-

burg qui s'étend entre Erfurth et Weimar, on a construit un grand nombre de pavillons élégamment décorés dans lesquels ont pris place les rois et les princes présents. Le pavillon des deux empereurs placé au centre semblait marquer aux yeux de tous leur rang suprême et attirait tous les regards par sa somptuosité et sa magnificence. Bientôt on a vu apparaître une masse considérable de gibier qui a passé à toute vitesse devant la ligne des pavillons tandis que les invités tiraient à loisir au milieu de tous ces animaux qui, sous leurs yeux, s'enfuyaient en troupes. Plusieurs passages ont eu lieu à diverses reprises et l'empereur Alexandre a pris à cette distraction le plus vif plaisir. On avait rassemblé et fait venir de fort loin une quantité énorme de daims, de cerfs et de lièvres, qui, retenus dans des filets, n'étaient lâchés que par intervalles. Un magnifique bal a eu lieu le soir à Weimar, et deux jours plus tard, pour clôturer ces réjouissances, une nouvelle fête a été offerte par Alexandre à l'empereur Napoléon sur le champ même de la bataille d'Iéna.

» Au milieu de tous ces plaisirs les deux

empereurs n'en ont pas moins trouvé le temps de discuter les graves intérêts qu'il s'agissait de régler; on dit qu'ils paraissaient être complètement d'accord lorsqu'ils se sont séparés. Le général Bourcier est revenu ébloui de tout ce qu'il avait vu.

» Voici l'ordre de dissolution et la lettre particulière du général Bourcier, très flatteuse pour moi et qui me récompense de bien des peines et des fatigues :

« Potsdam, 17 octobre 1808.

» Je vous envoie, monsieur le major, un ordre d'après lequel vous devez, vu la dissolution du grand dépôt de Potsdam, vous rendre au dépôt de votre régiment en France.

» En vous remettant cet ordre, Monsieur le major, il m'est fort agréable de vous exprimer la satisfaction que j'ai ressentie de la manière dont vous avez servi au grand dépôt. Le zèle, l'activité et l'intelligence avec lesquels vous avez rempli toutes les fonctions à exercer sous mes ordres méritent le témoignage que je me plais à vous donner et je m'empresserai de le renou-

veler au besoin, surtout si l'occasion de vous être utile se présente.

» J'ai l'honneur de vous saluer avec considération.

» *Le général de division, comte de l'Empire, inspecteur général de la cavalerie, etc.*

» BOURCIER. »

Potsdam, 17 octobre 1808.

« Le grand dépôt de Potsdam étant dissous en vertu des ordres de son altesse le prince de Neufchâtel, vice-connétable de l'Empire, major général de l'armée, il est ordonné à M. de Reiset, major du 1er régiment de dragons, de se rendre au dépôt de son régiment en France pour en prendre le commandement.

» *Le général de division, comte de l'Empire, inspecteur général de la cavalerie, etc.*

» BOURC ER. »

17 octobre 1808.

« Je fus à Berlin chercher de l'argent et payer mes dettes avant mon départ; M. Talma me prêta cinquante louis. J'avais fait beaucoup de

dépenses et sans son obligeance je me serais trouvé fort à court.

» Le 19 octobre, après avoir déjeuné chez le commandant de place avec le général et quelques officiers, je partis en même temps que lui en poste pour Mayence, où j'avais envoyé mes chevaux d'avance. J'avais pris soin avant de me mettre en route de faire porter des cartes dans toutes les maisons où j'avais été reçu à Potsdam. Il n'est pas possible de donner des témoignages plus sincères et plus flatteurs d'attachement que ne m'en ont donné mes hôtes; toute la maison était en pleurs, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits et depuis les maîtres jusqu'aux moindres valets. Cela me toucha et je m'échappai les larmes aux yeux, peiné jusqu'au fond du cœur de ma séparation avec mes bonnes hôtesses, qui m'avaient comblé de douceurs et de petits soins depuis près de trois années. J'eus aussi beaucoup d'autres adieux à faire, et tout cela me fut plus pénible que je ne l'aurais pu supposer. — Certes j'étais bien heureux de rentrer en France, mais un départ est chose toujours triste et je fus réellement attendri

en voyant que mon absence allait être la cause de tant de larmes et de soupirs. Je ne reverrai probablement plus jamais aucune de ces bonnes petites si tendres et si sensibles auxquelles trois années de séjour m'avaient véritablement attaché, et je leur garde au fond du cœur un souvenir attendri.

» Je voyageai donc en même temps que le général, et, n'ayant pas de domestique, j'emmenai mon garçon de bureau prussien. Nous allâmes jour et nuit, en passant par Leipsig, où nous ne nous arrêtâmes que quelques moments. Je voyageais dans ma calèche et je n'eus pas la moindre réparation à faire en route. Nous passâmes par Erfurth, où je vis tous les logements qui avaient été occupés par l'Empereur et les différents souverains venus à la conférence, puis nous continuâmes notre route en poste jusqu'à Mayence. »

23 octobre 1808.

« Je fus reçu par toute ma famille à Mayence avec les témoignages les plus tendres d'attachement et d'amitié; aussitôt que je reçus mes

chevaux et mes malles, je donnai à chacun la direction nécessaire et je me remis en route, charmé des quinze jours que j'avais passés au milieu d'eux[1].

» Le 7 novembre, je partis pour Colmar en poste; j'y arrivai le 9 novembre à trois heures après-midi, heureux d'embrasser ma bonne mère et ma sœur Mimi. Je fus content d'apporter un peu d'animation dans la maison, qui n'est pas gaie maintenant et où toutes deux sont souvent bien isolées. Je ne retrouve plus guère de mes souvenirs d'enfance; bien des vieux amis ont disparu ou se sont éloignés de Colmar, et la ville elle-même a changé d'aspect; les anciens costumes disparaissent de plus en plus, et c'est à peine si de loin en loin on voit encore ces jupes éclatantes des femmes avec leurs bordures variées et leurs coquets petits bonnets brodés d'or et d'argent. La division de l'Alsace en deux départements du Haut-Rhin et du Bas-Rhin a porté le dernier coup à nos vieilles institutions;

1. Le frère de Tony, Jacques de Reiset, était à ce moment receveur-général des finances à Mayence, chef-lieu du département du Mont-Tonnerre.

assurément bien des changements salutaires ont eu lieu et je suis forcé de convenir que bien des services se sont améliorés. Les courriers sont plus fréquents et les communications plus faciles. Le coche de nuit qui amenait à Colmar les jours de marché les habitants des localités importantes n'existe plus que par le souvenir et les douze jours[1] qu'on mettait jadis pour faire le trajet de Paris à Strasbourg sont maintenant singulièrement abrégés. Mais une foule de vieux usages un peu naïfs peut-être ont disparu en même temps et ont enlevé à ma bonne Alsace une partie du caractère qui la distinguait des autres provinces.

» Le 13 novembre, je me mis en route pour Paris; je couchai le deuxième jour chez ma bonne sœur Stackler et je repartis le 14 au

1. Pour se rendre de Paris à Strasbourg en 1780, on allait prendre rue Jean-Robert le coche qui partait à six heures du matin. On dînait à Villeparisis et on couchait à Meaux. Le lendemain, la dînée se faisait à La Ferté-sous-Jouarre et le coucher à Château-Thierry. Le lundi on dînait à Dormans et on couchait à Epernay; le mardi on prenait son repas au petit village de Sarlon et on allait se reposer à Châlons. La voiture se remettait en marche le mercredi pour aller dîner à Pagny et coucher à Vitry; puis elle stationnait le lendemain à Saint-Dizier et s'arrêtait pendant la nuit à Bar-le-Duc; le vendredi la dînée se faisait à Saint-Aubin et l'on

matin. Je voyageai jour et nuit et j'arrivai à Paris le 16 novembre au soir.

» Je trouvai en arrivant à Paris mon beau-frère de la Martellière, que je revis avec un bien grand plaisir; ce brave garçon m'avait retenu un logement à l'hôtel des Étrangers, rue de Richelieu, qui a repris son ancien nom et qu'on n'appelle plus rue de la Loi; j'écris de suite à Amélie des lettres instantes pour mon mariage.

A MADEMOISELLE DE FROMONT

En l'hôtel de madame sa mère, à Soissons.

19 novembre 1808.

« Ma chère et bonne Amélie, je vous dis à la hâte que je viens de recevoir votre lettre que

couchait à Void, pour aller de là le samedi prendre son repas à Toul et se délasser à Nancy. Il fallait remonter en voiture le dimanche matin afin de pouvoir dîner à Lunéville et coucher le soir à Herbeville; le lendemain, c'était à Hemming que l'on s'arrêtait pour aller ensuite passer la nuit à Sarrebourg; puis le mardi on dînait à Saverne et l'on couchait a Ittenheim; enfin le carrosse arrivait le mercredi à Strasbourg. (*Histoire anecdotique de l'Industrie française*, par Dauriac.)

Les messageries royales faisaient quinze lieues environ par vingt-quatre heures et le prix des places était d'une livre par lieue. Les grandes voitures étaient généralement de huit places.

j'attendais avec une angoisse et une impatience que vous pouvez vous imaginer. Hélas! elle n'est encore pas telle que je l'espérais; vous me prêchez la patience, mais maintenant que me voici en France, il n'est plus de prétexte pour ne pas me donner une assurance formelle qui permette d'arriver à une prompte solution; le désir que j'éprouve de vous voir est insurmontable, mais je ne viendrai à Soissons qu'alors que vous m'aurez dit d'y venir pour conclure, et que tous les obstacles auront disparu; vous voir et être forcé peut-être de vous quitter pour toujours, ce serait pour moi une peine trop grande et je ne m'y exposerai pas. Ne tardez plus, bonne Amélie, rendez-moi ma tranquillité et consentez à faire mon bonheur.

» J'attends mon frère dans trois jours; j'espère qu'il m'aidera de ses conseils, j'en ai tant besoin! c'est mon meilleur ami et je n'ai point de secrets pour lui.

» Adieu, adieu, mon Amélie; l'incertitude est affreuse et elle le devient davantage selon qu'on attache de prix à ses espérances.

» J'attends votre réponse et je vous aime. »

20 novembre.

« Parti de Paris avec Bressier pour me rendre à Versailles, ma première visite a été pour le préfet[1], qui m'a accueilli comme son parent. J'y ai trouvé ma belle-sœur, avec laquelle nous avons longuement parlé des Mayençais. Nous avons ensuite été voir mon quartier-maître, et visiter le logement que l'on m'avait retenu. Nous avons dîné chez le préfet, et à onze heures du soir nous sommes rentrés coucher à l'auberge de la Vieille Poste. »

20 novembre.

« Nous partîmes en guinguette pour Paris. »

24 novembre.

« J'ai donné chez moi un grand déjeuner aux officiers du dépôt; nous fûmes en sortant de

1. Le comte de Laumond, préfet de Versailles, était le propre oncle de Colette de Reiset, belle-sœur de Tony. Jean-Charles-Joseph comte de Laumond mourut à Paris le 8 mars 1825. Il fut préfet de Strasbourg et d'Aix-la-Chapelle avant d'occuper la préfecture de Versailles. Il était en même temps conseiller d'État et directeur général des mines.

pouvoir annoncer publiquement ses projets et profiter de son séjour en France pour fixer la date de la célébration du mariage. Il pensa avec raison que sa présence à Soissons vaincrait plus facilement les dernières hésitations, et qu'une seule entrevue avec Amélie avancerait davantage les choses que la longue correspondance qu'ils échangeaient depuis tant de mois. Il ne voulut pas attendre davantage et résolut de partir sans délai.

Le 10 décembre, il quittait Versailles, et arrivait de grand matin le lendemain à Soissons, où son premier soin était d'envoyer à madame Clouet un mot à la hâte pour l'informer de sa venue. Mademoiselle de Fromont et sa mère abandonnaient à cette époque de l'année le château de Vic-sur-Aisne pour venir prendre leurs quartiers d'hiver dans leur hôtel de Soissons, où une entrevue avait toutes chances de passer inaperçue. Son billet, écrit au crayon, témoigne de sa hâte et de son impatience.

« J'arrive incognito ce matin à six heures et suis descendu hors la ville, à l'auberge de la

Croix-Rouge, où personne ne me connaît : je vous envoie ce court billet par un domestique de la maison auquel j'ai recommandé de le remettre seulement à votre femme de chambre. Pour me rapporter votre réponse à l'hôtel, elle n'aura qu'à demander la personne arrivée en poste ce matin. Du reste je ferai sentinelle pour que votre lettre ne s'égare pas en route. Dites-moi où je puis vous rencontrer; si vous préférez qu'on ne me voie pas chez vous, je pourrais me rendre à votre hôtel enveloppé dans un manteau qui empêcherait de me reconnaître, et en passant par le rempart, qui est peu fréquenté, je pourrai pénétrer dans la maison par les derrières sans être aperçu de personne [1]. Enfin je m'en réfère à vous, mon Amélie, et à votre maman pour me conformer à ce que vous croirez toutes deux le plus prudent. Faites en sorte seulement, je vous prie, de ne pas retarder l'heureux instant où je pourrai vous embrasser et vous répéter que je vous aime de cœur et d'âme. »

1. L'hôtel de madame Clouet, que l'on voit encore à Soissons, était situé près des remparts, et le jardin s'étendait le long de l'enceinte fortifiée. Depuis quelques années les remparts ont été rasés et remplacés par de larges boulevards.

Tony, en effet, ne s'était pas trompé dans ses prévisions; Amélie de Fromont devait être facile à convaincre, et madame Clouet, touchée de la constance du jeune homme, ne pouvait pas rester insensible à ses instances. Lorsque le lendemain soir il quitta Soissons, non seulement son mariage était décidé, mais on l'avait déjà présenté officiellement comme fiancé, et la date seule de la cérémonie, qui devait être prochaine, restait à fixer.

Il rend compte brièvement dans ses notes du succès de son voyage.

Samedi, 10 décembre 1808.

« Parti de Versailles à quatre heures du soir, en poste, dans ma calèche, avec Antoine, mon domestique, pour me rendre à Soissons, j'y suis arrivé le 11 à six heures du matin; j'ai écrit de suite à madame Clouet, qui m'a donné rendez-vous chez M. Missa, son médecin, un vieil ami de la famille. Après notre entrevue, je suis allé chez elle pour voir Amélie; M. Clouet m'a fait l'accueil le plus aimable et le plus gra-

cieux et notre mariage fut décidé. Il y eut un grand dîner où l'on me présenta à nombre de personnes, dont j'avais déjà vu une bonne partie lorsque j'étais en garnison à Soissons. Je me mis en route à huit heures et demie du soir et j'arrivai à Versailles à neuf heures du matin.

» Le 12, je dînai chez madame de Laumond, et le soir il y eut bal à la préfecture. J'étais si content et si heureux que j'y dansai jusqu'à quatre heures du matin sans sentir la fatigue. Je me couchai quelques heures et je partis pour Paris. »

Mercredi, 14 décembre.

« Je revins à Versailles pour dîner chez mon quartier-maître avec tous les officiers du dépôt. »

16 décembre.

« J'ai reçu des chevaux en grand nombre à plusieurs reprises, ce qui m'a donné beaucoup de besogne. Je suis allé aussi deux fois à Paris, et j'ai dîné plusieurs fois à la préfecture; mon couvert y est toujours mis et je suis bien sensible à tous les bons procédés de M. de Laumond et de sa femme à mon égard. »

17 décembre.

« J'attends mon frère prochainement; nous irons ensemble à Soissons, où je dois le présenter à Amélie et à sa famille. »

23 décembre.

« Lorsque j'étais revenu à Paris j'avais été frappé déjà par l'élégance et le luxe qui règnent de tous côtés et qui contrastent si fort avec la simplicité et même le laisser-aller qu'on avait affecté depuis la disparition de l'ancienne cour; j'ai entendu vanter les splendeurs de Versailles et les fêtes fastueuses données par Louis XIV et même le feu roi, mais je suis bien certain que tout cela paraîtrait bien peu de chose à côté des magnificences de la cour impériale. Rien ne peut donner une idée de l'éclat des fêtes, de la richesse des costumes et de la profusion des bijoux. C'est un luxe réellement fabuleux, et lorsqu'on vient comme moi de passer trois années dans des pays perdus, on reste stupéfait devant tant de raffinements et de recherches de toutes sortes. C'est la volonté expresse de Napoléon que les princesses et les

grands dignitaires aient un train de maison en rapport avec leur haute situation, et chacun rivalise à l'envi pour obéir aux ordres de l'Empereur. Les réceptions des princesses de la famille impériale sont nécessairement les plus belles; lorsqu'elles sont à Paris, chacune d'entre elles donne un bal chaque semaine; ce sont les réunions les plus somptueuses et les plus recherchées; Napoléon et Joséphine y viennent généralement passer quelques instants. La princesse Caroline reçoit les vendredis, et la reine Hortense le lundi. La princesse Pauline a choisi le mercredi. Tout cela sans préjudice des fêtes qu'on donne fréquement aux Tuileries. Madame Mère vit très retirée et l'Empereur se plaint souvent, dit-on, que sa riche dotation soit en grande partie mise en réserve par elle chaque année.

» Je fus charmé d'être invité à aller mercredi chez la princesse Borghèse; mais jusqu'au dernier moment je craignis que la fête ne fût contremandée; la princesse est d'une santé délicate, et était légèrement souffrante depuis quelques jours, comme cela lui arrive fréquemment. Heureusement, le jour même elle se trouva mieux et

put recevoir, mais elle ne quitta pas cependant de toute la soirée la chaise longue sur laquelle elle était étendue. De longs voiles de tulle rattachés par des guirlandes de roses entouraient sa tête et ses épaules, et elle était vêtue d'une riche toilette blanche brodée d'or. Au milieu de ces fleurs et de ces étoffes vaporeuses, elle était réellement ravissante, et son air un peu languissant ne faisait qu'ajouter un charme de plus à sa beauté si fine et délicate. Chacun s'approchait respectueusement de la princesse, qui invitait les privilégiés à s'asseoir près d'elle et adressait à tous un mot obligeant.

» On la compare souvent à la princesse Caroline, et je ne sais ma foi laquelle des deux sœurs a le plus de charme. Cette dernière est certainement moins régulièrement belle que sa sœur, mais ses blonds cheveux, la blancheur éclatante de son teint et de ses épaules la rendent peut-être plus séduisante. Ses dents sont belles, et son maintien ne manque ni de grâce ni d'agrément. Elle a beaucoup d'animation et de gaieté et semble avoir beaucoup de décision dans le caractère. C'est la plus jeune des sœurs

de l'Empereur, et elle a été plusieurs années en pension chez madame Campan, qui en faisait grand cas et vantait beaucoup son intelligence et son esprit.

» La grande duchesse de Toscane est incontestablement moins plaisante que ses sœurs : elle manque de grâce dans sa démarche, et son visage, sans être laid, n'a pas l'agrément de celui de ses deux cadettes.

» Quant à la reine Hortense, ce n'est assurément pas une beauté régulière, mais sa physionomie est singulièrement douce et agréable; la bonté et l'indulgence qui sont peintes sur son aimable visage lui donnent un charme infini qui la rend sympathique à tous. Elle se rapproche par là de sa mère, si bonne, si généreuse et si désireuse toujours de rendre service à ceux qui s'adressent à son bon cœur.

» On regrette vivement l'absence de la reine Julie, femme de Joseph, maintenant roi d'Espagne. Ses qualités et ses vertus la font comparer souvent à la reine Hortense; toutes deux sont charmantes sans être belles, et leur visage n'est que le reflet des perfections que renferme

leur âme. Elle est simple et naturelle, et malgré son origine modeste, elle n'a ni l'orgueil ni la morgue de beaucoup de parvenus qui croient en imposer davantage par une attitude insolente. L'Empereur a pour elle la plus grande estime et la plus grande affection; c'est aussi la préférée de Madame Mère, qui n'a jamais aimé beaucoup ses belles-filles, pas plus que l'Impératrice.

» L'Empereur avait marié la princesse Pauline en premières noces au général Leclerc malgré sa très obscure origine, car on dit qu'il était fils d'un meunier. Lors de la malheureuse expédition de Saint-Domingue elle tint à l'accompagner et à partager tous ses périls. Après avoir remporté de brillants succès sur Toussaint Louverture, il fut atteint de la fièvre jaune et périt, victime de cet affreux climat, le 2 novembre 1802. La princesse alors voulut ramener elle-même en France les restes de son mari [1], elle fit enfermer son corps dans un cercueil précieux de bois de cèdre odoriférant et s'embarqua avec lui sur le *Swift Sure*, navire de l'Amirauté anglaise que l'une de nos escadres

1. Le corps du général Leclerc fut ramené dans son

avait enlevé à l'ennemi; elle coupa sa chevelure en signe de deuil et donna toutes les marques du plus vif chagrin. Mais la douleur ne pouvait pas avoir grande prise sur cette nature frivole et légère, et le plaisir d'être princesse et l'épouse d'un très beau garçon ont effacé très vite ces tristes impressions. Les cheveux ont repoussé, et en la voyant mercredi enguirlandée de roses dans ses nuages de tulle blanc, je me disais que le pauvre défunt, qu'elle appelait pourtant jadis « son petit Leclerc », était bien oublié. Elle a adopté le joli nom de Paulette que Napoléon lui donnait dans l'intimité, et ce diminutif coquet va admirablement à sa personne fragile et mignonne. Elle n'a eu de son premier mariage qu'un fils qu'elle avait appelé Dermide, je ne sais trop pour quelle raison, et qui mourut en 1804. Elle n'a pas encore eu d'enfants du prince Borghèse [1].

domaine de Montgobert, près de Villers-Cotterets, et fut enterré dans le parc, où l'on voit encore son mausolée. Cette magnifique propriété appartient aujourd'hui à M. le duc et à madame la duchesse d'Albufera, née Cambacérès.

1. La princesse Borghèse mourut à Naples en 1825, dans sa belle villa Paolina qu'elle avait embellie de merveilleux jardins. Elle n'était âgée que de quarante-quatre ans et avait conservé toute sa beauté.

» Je vis beaucoup de gens de connaissance et me fis nommer les grands personnages et les jolies femmes qui m'étaient inconnues; il y avait à peu près cent cinquante invités, mais je fus étonné du grand nombre de belles personnes qui remplissaient les salons; presque toutes les femmes qui se trouvaient là me semblèrent jeunes et jolies; les bals de madame de Laumond sont fort élégants, mais cela n'approche point de la réception d'hier. »

CHAPITRE XX

Janvier 1809.

Le *Te Deum* du 1er janvier. — Lettre à madame Clouet. – Arrivée de Jacques de Reiset. — Arrêté par un ouragan. — Voyage manqué. — Justifications à mademoiselle de Fromont — Existence occupée. — Voyage à Soissons. — Le contrat de mariage. — Présentation au ministre des finances. — Michel Gaudin duc de Gaëte. — Ses débuts dans la carrière des finances. — Son entrevue avec Louis XVI. — Sa réprobation sur les excès de la Révolution. — Il se retire à Vic-sur-Aisne. — Son goût pour la musique, ses aptitudes financières. — Douceur des mœurs des habitants de Vic-sur-Aisne. — — La comtesse de Fromont, sa beauté et le charme de son esprit. — Ses deux filles. — Ses deux beaux-fils. — Ses relations fréquentes avec M. Gaudin. — Le futur ministre mandé à Paris. — Napoléon lui offre le portefeuille des finances. — Leur entrevue et leur conversation. — La maison du duc de Gaëte. — Sa fidélité à Napoléon. — Aménité de ses façons et bienveillance de son caractère, sa mort en 1841.

1er janvier 1809.

« Mon frère vint de Paris, où il était arrivé la veille; il y eut le matin un *Te Deum* où je me rendis avec tous les officiers du régiment. Tous les fonctionnaires étaient là en grand uniforme;

une foule de monde attirée par le spectacle remplissait l'église. Je fis dans la journée les visites de corps obligatoires et je dînai avec Jacques à la préfecture le soir. »

A MADAME CLOUET, NÉE DU LIÈGE
En son hôtel à Soissons.

3 janvier.

« Je m'étais mis en route hier soir, ma petite maman, pour aller prendre mon frère à Paris et partir avec lui pour Soissons, mais je n'ai pu aller seulement à une demi-lieue de Versailles; la neige et un ouragan épouvantable m'ont empêché de pousser même jusqu'à Paris; j'ai dû rentrer chez moi et j'ai envoyé un exprès à pied pour prévenir mon frère; j'attendais son retour pour vous écrire et vous dire quel jour il aurait choisi; mais il est six heures, la poste va partir et personne n'est venu; je vous dirai donc cela seulement demain. Je vous prie de croire en outre que si j'avais dû voyager seul, ni ouragan ni neige ne m'auraient arrêté pour aller vous voir; mais ma belle-sœur qui est ici,

instruite du voyage de nuit que nous avions à faire, y a mis une opposition à laquelle j'ai été obligé de me rendre, car quand bien même j'aurais pu arriver hier à Paris, je crois que vu le mauvais temps et les instances de ma belle-sœur nous ne serions pas partis.

» Je n'ai pas encore écrit à M. Clouet, parce que d'abord j'espérais le voir aujourd'hui, et puis parce qu'il me manquait des papiers que je voulais lui adresser. Il m'en excusera, j'espère, et ne doute pas plus que vous de mon attachement.

» Adieu, ma bonne petite maman, je vous demande la permission d'embrasser quelqu'un autour de vous que j'aime de toute mon âme. »

A MADEMOISELLE DE FROMONT

Versailles, 5 janvier.

« On me dit, ma bonne et douce Amélie, que vous êtes *très fâchée* et que vous ne m'écrirez pas avant d'avoir reçu une lettre de moi; mais je vous en ai adressé une ce matin même et vous y verrez que bien que vous me croyiez toujours coupable envers vous, il arrive bien sou-

vent que vous m'accusez à tort. J'ai été à Paris deux jours et je suis revenu réellement souffrant, avec un très gros rhume et un mal de tête que je traîne déjà depuis huit jours. Je n'étais pas habillé assez chaudement et le froid m'a saisi en route.

» Ma belle-sœur étant à Paris avec moi, nous sommes allés en famille voir un nouveau ballet à l'Opéra; j'y ai vu Paul, mais nous n'avons pas pu causer; je lui ai pourtant présenté mon frère, sans pouvoir ensuite arriver à le joindre. Je ne puis jamais rester à Paris que peu de temps; j'y ai quelques affaires à suivre pour le régiment, mais on perd tant de temps en route et dans les longues courses qu'en deux jours même on ne fait rien; quand je reviens ici, je retrouve de la besogne accumulée et je ne puis m'absenter quand je veux. Je suis obligé de vous dire tout cela, ma chère amie, puisque vous croyez que je perds mon temps. Il me tarde bien pourtant de prendre la route de Soissons; à mon dernier voyage je vous ai si peu vue, et pourtant j'avais tant de choses à vous dire et j'en avais tant à entendre de vous!

Sans compter que le peu de temps que nous avions pour cela, nous l'avons passé au milieu d'une société nombreuse où tous les regards se portaient sur nous! Que j'ai donc de hâte de vous revoir, ma bonne et tendre Amélie! Si mon frère peut se mettre en route, j'espère que nous partirons demain; je brûle de vous répéter que je vous aime tendrement et que c'est pour toute la vie.

» TONY. »

7 janvier.

« Je fus dîner à Paris, et à onze heures du soir je partis avec mon frère dans son cabriolet pour Soissons, où nous arrivâmes le lendemain matin. Nous descendîmes chez Disant, fîmes un peu de toilette et allâmes ensuite rendre visite à la famille Clouet; nous y fûmes très bien reçus; il fut arrêté qu'on réglerait dès le lendemain en présence du notaire le contrat de mon mariage avec Amélie; nous y dînâmes en famille et ne rentrâmes qu'à minuit. Amélie me donna les preuves d'amour et d'attachement les plus marquées. »

8 janvier.

« Nous fûmes déjeuner chez M. Clouet le dimanche matin. Le notaire s'y trouva, on régla nos intérêts; nous y dînons et nous y restons jusqu'à près de minuit. »

9 janvier.

« A quatre heures et demie du matin, nous partîmes de Soissons et nous arrivâmes à Versailles pour dîner. Le même jour, il y eut grand bal à la préfecture; j'y restai jusqu'à deux heures du matin. »

11 janvier.

« J'allai à Paris et je fus présenté au ministre des finances, qui me reçut on ne peut mieux. Il me parla avec beaucoup d'amabilité d'Amélie, qu'il a connue tout enfant et m'en a dit les choses les plus flatteuses.

» Il aime beaucoup Vic-sur-Aisne, où il retourne de temps à autre et où il a conservé une habitation. C'est un homme de bien qui a su se concilier la sympathie générale; il a de grandes capacités en matière de finance. »

Martin-Michel Gaudin, qui fut plus tard créé duc de Gaëte, naquit à Genève en 1756. Sa mère était morte presque à sa naissance et il était tout jeune encore quand son père, avocat au parlement, mourut à son tour presque subitement. Le petit orphelin restait donc à peu près sans ressources; mais, plein d'intelligence et d'énergie, il se mit résolument au travail, et à dix-sept ans il entrait dans l'administration des finances. Le ministre Necker, frappé par les capacités de son jeune subordonné, le prit sous sa protection, et à vingt-deux ans il lui faisait obtenir la place de premier commis, qui sous l'ancien régime équivalait à peu près à celle de chef de division. Quand éclata la Révolution, il avait déjà brillamment réussi et faisait partie du conseil de six membres chargés de la direction générale de la Trésorerie. Fidèle serviteur de la royauté, il aimait à se rappeler la dernière audience qu'il avait obtenue de Louis XVI avant que ce malheureux souverain fût enfermé dans la prison du Temple, dont il ne devait sortir que pour monter à l'échafaud.

Seul en effet parmi ses collègues il avait les

connaissances indispensables pour exécuter les réformes importantes que l'Assemblée nationale venait de prescrire dans les finances, et le roi avait voulu, comme étant le plus digne de sa confiance, discuter et décider avec lui les changements nécessaires. Mais malgré son activité, ses efforts devaient être vains; à mesure que la Révolution devenait plus menaçante, la désorganisation de tous les services s'accentuait et bientôt la création des assignats vint mettre le désordre à son comble.

Michel Gaudin ne pouvait prêter son concours à un gouvernement dont les principes étaient en opposition si flagrante avec les opinions qu'il avait professées toute sa vie; sacrifiant donc sa carrière, bien qu'il n'eût que trente-huit ans à cette époque, il donna sa démission et se retira des affaires avant même la réunion de la Convention. Cherchant un endroit paisible, il choisit la petite ville de Vic-sur-Aisne, où jadis le cardinal de Bernis était venu passer ses années d'exil; il y acheta en 1792 une maison de campagne sur les bords de l'Aisne et, pendant quatre années, il y vécut solitaire, s'occupant à

embellir sa demeure et charmant ses longues heures de solitude en jouant du violon. Son goût pour les arts et pour la musique ne lui faisait pas négliger l'étude des questions ardues qui l'avaient toujours passionné, et c'est à Vic-sur-Aisne qu'il prépara les plans de tous les grands travaux financiers qu'il devait accomplir quelques années plus tard.

Cependant la petite ville de Vic-sur-Aisne avait échappé aux horreurs de la Révolution et, malgré sa situation proche de Paris, la Terreur ne s'y était pas fait sentir.

Rassurée par les mœurs douces et honnêtes des habitants, madame Clouet était revenue avec ses enfants et ses beaux-enfants au château de Vic-sur-Aisne, et il semblait qu'elle pût désormais y attendre sans craintes le rétablissement de l'ordre et de la sécurité générale. Durant cette période, toutes les habitudes étaient rompues et les amis dispersés; les honnêtes gens étaient rares; on était heureux de s'en rapprocher, et la sympathie naissait vite. Mariée en premières noces au comte de Fromont, premier maître d'hôtel du roi, madame Clouet avait vécu long-

temps à la cour, et ne pouvait être une inconnue pour M. Gaudin, auquel Louis XVI avait donné à la même époque une importante charge dans les finances. Des relations de bon voisinage n'avaient pas tardé à s'établir et, bien souvent, le futur ministre se rendait au château, séparé seulement de sa maison par l'ancienne place d'armes. Il se trouvait là dans le milieu le plus agréable. Une grande habitude du monde, où elle se plaisait, avait porté chez madame de Fromont le talent de la conversation à son degré le plus délicat. Fort belle encore, de la taille la plus imposante, joignant à une intelligence cultivée une originalité de vues et de jugements qui lui donnait un charme de plus, madame de Fromont était aussi remarquable par son esprit que par sa grâce. Sa fille aînée, Henriette, était déjà une ravissante créature dont les talents et les qualités naturelles rehaussaient la beauté; et la cadette, Amélie, encore presque une enfant, sans être précisément jolie, annonçait déjà par sa taille souple et élancée et son admirable forêt de cheveux noirs la délicieuse jeune fille qui devait devenir la fiancée de M. de Reiset. C'était

elle qui par son enfantine gaieté remplissait et animait cet intérieur; on faisait de la musique, on jouait au reversis, on lisait ensemble les feuilles publiques et l'on oubliait les tristesses présentes pour se confier ses espoirs et ses projets.

De plus, le futur duc de Gaëte était un homme à ménager; bien qu'hostile à leurs principes, il était resté en bons termes avec tous les tribuns républicains; se tenant à l'écart, il s'était abstenu soigneusement de toute déclaration politique; son influence auprès de ses anciens collègues du gouvernement était donc restée considérable et pouvait être précieuse à un moment donné. Madame Clouet ne l'ignorait pas. Aux deux filles qu'elle avait eues de M. de Fromont étaient venus s'ajouter les deux fils nés du premier mariage de M. Clouet avec mademoiselle Touzard d'Olbecq, et un protecteur pouvait être utile à cette nombreuse famille.

L'un des deux jeunes gens devait devenir le général baron Clouet et épouser Henriette de Fromont; l'autre, entré dans la carrière des finances sous le patronage de M. Gaudin,

épousa la fille du vicomte Lainé, ministre de Louis XVIII, sous la Restauration.

Malgré sa vie retirée, on n'avait pas oublié en haut lieu les talents de M. Gaudin, et au commencement de l'an VI une lettre du président du Directoire l'appela à Paris « pour y conférer d'objets qui ne se pouvaient traiter par écrit ». C'était le ministère des finances qu'on voulait lui proposer, mais il refusa résolument. « Là où il n'y a ni finances, ni moyen d'en faire, répondit-il, un ministre est inutile. » Toute insistance demeura vaine et, pour le retenir, on dut créer exprès pour lui un emploi étranger à la politique : celui d'intendant général de la poste aux lettres et aux chevaux. Le lendemain du 18 Brumaire, le général Bonaparte le faisait appeler au Luxembourg et le mettait brusquement en possession du ministère des finances qu'il avait refusé trois ans auparavant. Dans les trois volumes de Mémoires si peu connus qu'il a laissés, le duc de Gaëte raconte les détails de cette scène curieuse. Introduit par Sieyès dans le cabinet de Bonaparte, où celui-ci était en train de dicter des ordres, le futur ministre

s'avança vers le général qui s'adressa aussitôt à lui avec sa brusquerie habituelle :

— Vous avez longtemps travaillé dans les finances?

— Pendant vingt-cinq ans, général.

— Nous avons besoin de votre concours, et j'y compte; allons, prêtez-moi serment, nous sommes pressés; rendez-vous au ministère dans deux heures pour y prendre possession et donnez-nous le plus tôt que vous pourrez un rapport sur la situation en même temps que les mesures à prendre pour rétablir le service, qui manque partout. »

La République était entrée dans une voie d'apaisement qui devait permettre à M. Gaudin de déployer ses talents d'administrateur; il n'avait donc plus aucune raison pour refuser.

Bonaparte, qui appréciait à sa juste valeur ses aptitudes et ses capacités, lui rendait justice et lui témoignait en toute circonstance la confiance la plus flatteuse; aussi lui conserva-t-il le portefeuille des finances pendant toute la durée de son règne. Exact et laborieux, pas un jour il ne manqua à sa tâche, et le 14 avril 1814, il était

encore à son poste aux côtés de l'Empereur réfugié à Fontainebleau. Ce fut à lui que Napoléon dicta ses derniers ordres, et c'est avec lui qu'il rédigea la formule de son abdication lors de son départ pour l'exil. A la chute de l'Empire il se retira dans sa propriété de Vic-sur-Aisne, où il fit faire de nombreux travaux, et la petite maison d'autrefois se transforma en peu de temps en une des plus belles propriétés du Soissonnais; un parc planté de beaux arbres remplaça le petit jardin primitif; le marécage devint une île entourée d'un canal et le petit coteau abrupt une vaste terrasse dominant la vallée. A peine venait-il à Paris pour remplir son mandat de député de l'Aisne. Un peu plus tard cependant il se décida à accepter les fonctions de gouverneur de la Banque de France, et c'est à Paris qu'il mourut le 5 novembre 1841, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

L'Empereur l'avait fait duc de Gaëte et lui avait accordé des dotations considérables, mais c'était un homme modeste ayant peu le goût des fêtes et des réunions brillantes. On le rencontrait souvent le matin dans les allées de Neuilly, se

promenant au pas et toujours seul sur un cheval richement caparaçonné avec une housse de velours rouge galonnée et les étriers et le bridon d'or. Ses excellentes manières, son esprit policé montraient qu'il avait vécu à cette époque antérieure à la Révolution dont M. de Talleyrand aimait à rappeler le charme en disant que ceux qui n'y avaient pas vécu n'avaient pas connu la douceur de vivre. C'était un homme de bien, fidèle à ses amitiés et qui n'oublia jamais le bon accueil qu'il avait reçu au château de Vic-sur-Aisne. M. de Reiset n'eut qu'à se louer de son obligeance dans toutes les circonstances où il eut recours à lui.

CHAPITRE XXI

Janvier 1809.

Visite au ministre de la guerre. — Le comte d'Hunebourg. — Sa carrière. — Ses capacités. — Sa famille. — Madame de Vertamy. — Soirée aux Français. — Le verglas. — Madame de Scytivaux. — Lettre à Amélie de Fromont. — Pénible voyage. — Projets de bonheur. — Arrivée à Paris d'Amélie et de sa mère. — Le duc de Gaëte veut les avoir chaque jour à sa table. — Dîner chez madame de Soubeyran. — Heureuse impression produite par Amélie de Fromont sur Jacques de Reiset. — Autorité de ce dernier sur ses frères et sur ses sœurs. — Confiance absolue que lui témoigne sa mère. — Deux lettres de madame de Reiset, née Carré de Beaudoin. — Satisfaction que lui cause le mariage de Tony. — Heureuse influence que pourra exercer Amélie de Fromont sur Tony. — Madame de Bressier. — Bonheur certain.

12 janvier 1809.

« Je déjeunai avec Paul Clouet et j'allai ensuite au ministère de la guerre pour voir le comte d'Hunebourg[1] et lui demander son autori-

1. Il s'agit ici de Henri-Jacques-Guillaume Clarke, créé duc de Feltre en 1809, mais qui portait à ce moment le titre de comte d'Hunebourg. Il conserva le portefeuille de la guerre

sation pour mon mariage. Mon frère m'accompagnait; il nous reçut le mieux du monde et me complimenta. C'est un homme un peu brusque, mais franc et loyal et qui jouit de l'estime de tous. C'est un administrateur habile et l'Empereur en fait grand cas. Il est arrivé du reste à cette haute fortune plutôt par ses aptitudes d'organisation que par ses talents militaires. Il est déjà général depuis quinze ans, mais il avait servi sous le feu roi et était, si je ne me trompe, capitaine au royal-dragons, car il est de bonne noblesse et sa famille, qui est irlandaise, est venue, dit-on, en France à la suite des Stuarts. — Nous allâmes en même temps faire une visite à la comtesse d'Hunebourg; nous ne la trouvâmes pas. »

13 janvier.

Nous revînmes à Versailles, où nous passâmes une revue. »

depuis 1807 jusqu'en 1814, où il se rallia à Louis XVIII. Pendant les Cent Jours il suivit le roi à Gand et redevint en 1815 ministre de la guerre. Il reçut le bâton de maréchal en 1816. Il était né à Landrecies en 1765 et mourut en 1818.

14 janvier.

Je dînai à la préfecture et je fus le soir à un bal d'abonnés où je restai avec madame de Laumont jusqu'à trois heures du matin. »

15 janvier.

« Je fus voir madame de Vertamy, qui me reçut avec les témoignages d'amitié les plus agréables; j'y trouvai sa sœur avec ses deux enfants; j'allai ensuite voir un autre logement. »

16 janvier.

« Je fus dîner chez madame Brodelet avec Delphine et M. Leblanc; nous sommes revenus passer la soirée à la préfecture; il y eut du monde et grand cercle jusqu'à minuit. »

17 janvier.

« Alexandre de Vertamy vint me voir; je fus encore dîner à la préfecture, après avoir déjeuné avec mon quartier-maître, qui était venu chez moi le matin. »

19 janvier.

« Je partis pour Paris après avoir réglé plusieurs affaires; je dînai avec mon beau-frère de la Martellière et Jacques chez M. Godefroy de Suresnes[1]; je les quittai pour aller aux Français, mais je n'arrivai que pour voir la fin de la tragédie d'*Artaxercès*; il faisait un temps affreux, glissant, de manière à ne pouvoir marcher sans danger. Je tombai, mais je ne me fis aucun mal, plus heureux que beaucoup de gens qui firent des chutes dangereuses.

18 janvier.

« J'allai passer la soirée chez madame de Scytivaux[2] à Mousseaux. J'y trouvai madame Marie qui habite avec elle; ces dames me reçurent très bien et me firent grand accueil. Je rentrai ensuite chez moi. »

20 janvier.

« Je fus déjeuner chez Paul et nous allâmes ensemble voir M. de Soubeyran le père, qui

1. M. Godefroy de Suresnes était le père de Collette de Reiset, belle-sœur de Tony, comme on l'a vu plus haut.
2. M. de Scytivaux avait été receveur des finances à Soissons à l'époque où Tony y était en garnison.

témoigna beaucoup de plaisir de me voir. A cinq heures je fus dîner chez Grignot. On vint me prendre en cabriolet. J'allai de là au Vaudeville, mais j'en sortis à la seconde pièce pour rentrer chez moi, où j'avais à terminer des rapports importants. »

22 janvier.

« Je me préparai à déloger et je dînai à la préfecture, où il y eut soirée et bal. »

23 janvier.

« J'attends Amélie et sa mère, qui doivent arriver à Paris pour acheter la corbeille. »

A MADEMOISELLE AMÉLIE DE FROMONT

24 janvier.

« Vous êtes arrivée, j'espère, heureusement ce matin, ma chère Amélie, mais bien fatiguée sans doute; je souffrais à l'idée de vous savoir encore une fois exposée la nuit dans une mauvaise voiture, sur les grands chemins, à une température glaciale; il a fait un vent épouvantable

et vous aurez eu froid; je suis bien pressé d'avoir de vos nouvelles.

» J'ai en ce moment beaucoup de besogne, outre mon déménagement; l'Empereur nous poursuit pour lui mettre en état de marcher le plus d'hommes possible; il en est de même dans tous les dépôts qui sont ici; au 1er mai nous avons trois détachements à fournir. Mon absence aura lieu à un mauvais moment, mais je vais tracer l'ouvrage de manière que tout aille bien et que je puisse être à Vic le 2 mars; je solliciterai à temps mon congé, et j'espère bien que rien ne viendra retarder l'instant de mon bonheur.

» Adieu ma bonne petite; ne m'en veuillez pas d'être laconique ce soir; je prendrai demain une revanche, puisque j'aurai la joie de vous revoir. »

25 janvier.

« Je fus de très bonne heure à Paris; je vis chez Paul à deux heures Amélie et sa mère, qui étaient arrivées le matin bien fatiguées de leur voyage; elles dînèrent chez le ministre des finances, et nous les y joignîmes le soir, pour revenir ensuite chez elles. »

26 janvier.

« Je déjeunai chez Paul avec ces dames; elles dînèrent encore chez le ministre, qui tient absolument à les recevoir chaque jour à sa table pendant toute la durée de leur séjour; le soir nous allâmes tous chez elles. Madame de Soubeyran, leur cousine, s'y trouva, et Colette, ma belle-sœur, qui était venue exprès de Versailles, s'y rendit également avec son père et mon beau-frère de la Martellière. »

27 janvier.

« Je courus toute la matinée pour faire des emplettes avec ces dames. Nous dînâmes avec Colette et Jacques chez madame de Soubeyran, qui nous reçut on ne peut mieux et nous fit le meilleur accueil; nous allâmes ensuite aux Français; on y jouait *l'Esprit follet* et *les Héritiers*. Cela ne nous a pas amusés. »

28 janvier.

« Nous dînâmes les deux familles réunies chez Véry aux Tuileries; mon frère donna le dîner et

nous fûmes bien servis; nous allâmes ensuite au spectacle ou nous nous amusâmes beaucoup. »

29 janvier.

« Ces dames sont parties de grand matin pour rentrer à Soissons; après leur avoir fait mes adieux, je suis rentré de bonne heure à Versailles et je me suis installé dans mon nouveau logement. »

Mademoiselle de Fromont avait produit sur Jacques de Reiset l'impression la plus favorable; la douceur de son abord, sa simplicité, la grâce exquise et charmante de toute sa personne l'avaient conquis dès le premier moment, et sa sympathie n'avait fait que s'accroître à mesure qu'il lui avait été donné de la mieux connaître. Tony avait été ravi de voir son frère sanctionner son choix d'une façon si complète; Jacques de Reiset était en effet depuis la mort de son père devenu le chef de la famille; son autorité sur tous ses frères et sœurs était incontestable, puisqu'il était l'aîné, et incontestée parce qu'aucun

d'eux n'aurait osé en nulle circonstance sérieuse se passer de son assentiment. Son intelligence, sa situation déjà considérable, sa bonté et son dévouement pour les siens justifiaient du reste pleinement la déférence touchante que tous lui témoignaient, et madame de Reiset comme mère avait été la première à donner cet exemple depuis qu'elle avait perdu son mari, en reconnaissant son fils aîné en toute occasion comme le dépositaire de l'autorité paternelle.

Jacques s'était empressé de faire part à sa mère de ses bonnes impressions et celle-ci se hâtait de lui témoigner toute sa satisfaction en lui donnant pleins pouvoirs en même temps qu'elle écrivait à Tony pour le féliciter.

LETTRE DE MADAME DE REISET
NÉE CARRÉ DE BEAUDOIN
A M. JACQUES DE REISET
Receveur général des finances du département du Mont-Tonnerre, à Mayence.

« Votre lettre, mon bon ami, que j'ai reçue hier, m'a fait plaisir au point de me mettre hors d'état de vous répondre par le même cour-

rier. Oui, mon ami, c'est un bonheur pour moi que de lire dans vos lettres les témoignages d'affection que vous n'avez cessé de me donner et qui, si je n'étais déjà bien vieille, prolongeraient mes jours par la satisfaction que j'en éprouve. J'espère que vous rendez justice à mon cœur, qui n'a jamais varié à cet égard; je ne trouve pas de termes assez forts pour vous l'exprimer; je ne puis qu'implorer la Providence pour votre santé, et c'est ce que je fais tous les jours. Revenons à Tony, dont le mariage me cause la plus grande joie; puisque vous l'approuvez, c'est tout dire pour moi, et le portrait que vous me faites de la jeune fille me prouve qu'il ne pouvait à tous points de vue faire un meilleur choix pour assurer son bonheur. Je vois combien il lui est attaché et je m'en réjouis, car il suivra ses bons conseils et se laissera, j'espère, par elle, retenir un peu sur la dépense à laquelle dès son plus jeune âge il a toujours été trop enclin. Je pense que vous avez tout réglé; j'acquiesce d'avance, soyez-en sûr, à tous les arrangements que vous aurez pris, mais je crois qu'il ne peut terminer sans une procuration de ma part; il faut donc

qu'il m'envoie une copie à peu près comme elle doit être, attendu que les formes de ce pays-ci ne sont pas les mêmes et que cela pourrait causer un retard qui serait désagréable. J'attends de ses nouvelles et j'espère qu'il me rendra compte de tout.

» La pauvre madame de Bressier est morte avant-hier; la religieuse est fort malade aussi : en vérité elles sont bien malheureuses, cela fait peine d'y penser; vous ferez sagement de leur écrire. Adieu, mon fils, je vous embrasse comme je vous aime et cela de bien bon cœur.

» Votre mère

» MARIE-THÉRÈSE DE REISET. »

LETTRE DE MADAME DE REISET
A SON FILS TONY

« Vous seriez en droit, mon bien bon ami, de me juger bien indifférente vis-à-vis de vous, si je tardais davantage à vous dire toute la sensibilité et à vous témoigner toute la satisfaction que j'éprouve de votre établissement. Ce que j'ai appris me fait présager que votre sort sera

heureux avec la compagne que vous avez choisie, et la Providence, qui vous a soutenu jusqu'à présent, continuera, je l'espère, à répandre sur vous deux les bienfaits qu'elle vous a prodigués sans relâche. Mademoiselle de Fromont paraît absolument vous convenir de tous points, tant par sa situation de famille qui me paraît marquante, que par toutes les qualités qu'elle possède, et je l'aime d'avance autant que si elle m'appartenait déjà. Oui, mon bon ami, vous serez heureux, et pour moi j'ai sur mes vieux jours la satisfaction de voir mes désirs pleinement satisfaits. Vous recevrez demain les papiers; j'espère qu'ils seront tous en règle et qu'ils ne mettront aucun retard au bonheur de l'un et de l'autre. Je suis bien heureuse de ce que vous me dites de votre future; je ne puis, mon bon ami, vous en dire davantage; je demande au Bon Dieu qu'il vous bénisse tous deux et je vous embrasse de tout mon cœur comme je vous aime,

« Votre mère,

» CARRÉ DE BEAUDOIN-REISET. »

CHAPITRE XXII

Janvier et Février 1809.

Tournée de revision avec le comte de Laumont. — Trois jours à Mantes. — Soirée chez M. de la Rüe. — Le château de Rosny. — Sully. — Séance à Meulan et Poissy. — Départ pour Saint-Germain. — M. Danès, M. de Béthune et M. de Lauriston. — Conseil de revision à Corbeil. — M. de Châteaubourg. — Arpajon. — Lettre à Amélie de Fromont. — Fonctions peu enviables. — Difficulté de concilier son devoir avec l'indulgence. — Visite au duc de Gaëte. — Il signe au contrat. — Compliments qu'il fait à Tony sur son père et son frère. — Ses titres et qualités. — Madame Hévin. — Son dévouement et son affection. — Bonté de M. Gaudin. — Sa coiffure surannée. — Audience de l'Empereur. — Les paroles qu'il adresse à Reiset. — Son trouble. — Sa satisfaction des éloges publics qu'il reçoit de l'Empereur.

31 janvier 1809.

« Je me suis mis en route avec le préfet M. de Laumont, le général Ruhon et le docteur Laneran pour faire une tournée de recrutement; nous voyageons dans la voiture du préfet; il fit un temps superbe et nous prîmes la route de

Mantes après avoir copieusement déjeuné à la préfecture. Nous passâmes par Saint-Germain, Poissy, Meulan et arrivâmes à Mantes à cinq heures. Nous descendîmes chez M. de la Rüe, sous-préfet, où nous trouvâmes un M. de Ville avec sa femme et son fils; on dîna et on joua le soir; je couchai à la sous-préfecture. »

1er février.

« Après déjeuner, au conseil de recrutement; la séance fut fatigante et pénible sous tous les rapports; elle dura jusqu'à quatre heures. Il vint plusieurs visites et il y eut un assez beau dîner où étaient invitées toutes les autorités du pays. Il vint encore le soir nombreuse société, et la foule augmentant successivement, il finit par y avoir plus de trente femmes; on dansa et on joua, mais j'avais un violent mal de tête et je me retirai avant tout le monde. »

2 février.

« Nous déjeunâmes chez le sous-préfet et nous fîmes ensuite notre opération; puis, comme il était encore de bonne heure, nous allâmes à

Rosny. C'est un ancien château situé à une heure de Mantes, qui fut autrefois habité par Sully, auquel il appartenait et qui y naquit en 1560. Il porta même le nom de cette belle terre jusqu'à ce que Henri IV l'eût créé duc de Sully et s'appela longtemps le baron de Rosny. C'est une magnifique résidence avec des dépendances considérables, qui appartient maintenant à M. de Talleyrand; nous y avons vu les portraits d'Henri IV et de Sully et nombre de choses curieuses et intéressantes[1].

» Nous rentrâmes à Mantes pour dîner; on fit une bouillotte, et on causa le reste de la soirée. »

3 février.

« Nous partîmes à neuf heures du matin pour Meulan, et le sous-préfet m'emmena dans son cabriolet. Aussitôt arrivés, nous fîmes notre opération et nous rendîmes à Poissy pour en faire autant. Nous déjeunâmes lestement et revînmes dîner à Versailles. »

1. Le château fut acheté sous la Restauration par la duchesse de Berry, qui y fit de grands embellissements et avait pour ce beau séjour une prédilection toute particulière. C'est aujourd'hui la propriété de madame Lebaudy, qui l'habite avec sa fille madame de Rouvre.

4 février.

« Nous partons à neuf heures pour Saint-Germain ; nous y arrivons à neuf heures et demie, et commençons immédiatement notre opération, qui dure jusqu'à une heure et demie. Nous allons déjeuner chez un M. Danès [1], oncle de l'impératrice, qui nous reçut on ne peut mieux et nous fit faire grande chère. C'est un ancien militaire qui avait déjà un grade.

» Je me trouvai chez lui avec M. de Béthune et M. de Lauriston, qui se montrèrent fort affables,

Danès de Montardat, colonel de cavalerie en retraite, maire de Saint-Germain-en-Laye. Il avait épousé la célèbre madame Renaudin, veuve en premières noces d'Alexis Renaudin, mort le 15 décembre 1795 à la Martinique, et en secondes noces du marquis de Beauharnais. C'est à Fontainebleau, le 21 juin 1796, qu'elle avait épousé le beau-père de Joséphine, avec lequel elle était liée depuis de longues années. A ce mariage assistèrent Hortense et Eugène de Beauharnais, qui signèrent au contrat. Née Marie-Désirée-Euphémie Tascher de la Pagerie, elle était originaire de la Martinique; intrigante et habile, elle avait sur l'impératrice, dont elle était la tante, une très grande influence, et ce fut elle qui la décida à épouser Napoléon Bonaparte. Lorsqu'elle se remaria pour la troisième fois, elle était âgée de soixante-quatre ans; elle était née en 1739, et elle mourut à Saint-Germain, où elle fut enterrée au mois de décembre 1803. Chose curieuse, ce fut M. Danès, oncle de Joséphine, qui reçut à Saint-Germain en 1813, Marie-Louise, qui avait remplacé sa nièce sur le trône impérial. — Je dois ces intéressants détails à l'obligeance de M. Maurice Pascal.

et nous rentrâmes à Versailles à cinq heures. Je ne sortis pas de la soirée. »

6 février.

« Je restai à Versailles; il y eut cercle et bal chez M. de Laumont. »

7 février.

« Nous partîmes le soir pour continuer notre tournée de recrutement et aller coucher à Corbeil. Je fus logé chez le sous-préfet, M. de Châteaubourg, un jeune homme fort aimable qui nous reçut on ne peut mieux; il habite une petite maison de campagne près de la ville, où nous déjeunâmes avant d'aller faire notre opération. »

» Il y eut ensuite un grand dîner où toutes les autorités figurèrent; on fit une bouillotte le soir. »

6 février.

« Nous arrivons à Arpajon, où nous fûmes très mal; nous allâmes de là chez le sous-préfet, qui nous accueillit le mieux du monde. »

10 février.

« Après notre opération il y eut grand dîner où une partie de la famille du sous-préfet fut invitée. J'étais placé à table à côté d'une madame de Saint-Prix, jolie et aimable personne. Il y eut bal le soir. J'y fis la connaissance d'une madame Adine, divorcée d'avec M. du Coudray, et nièce de M. de la Neuville; c'est une fort jolie femme : elle me demande beaucoup d'aller la voir.

A MADEMOISELLE AMÉLIE DE FROMONT

Étampes, 10 février.

« Je suis en pleine séance du conseil à Étampes, ma chère amie, et c'est de là que je vous écris pour bien vous faire voir que même au milieu de nos opérations je ne vous oublie pas. Depuis que j'ai quitté Versailles, je suis tous les jours occupé à la même besogne peu attrayante, courant de canton en canton et astreint aux visites les plus désagréables. Outre la fatigue et l'ennui de siéger au conseil, il

nous faut dans chaque maison où nous sommes logés boire et manger avec excès, car on nous assomme littéralement d'une profusion de repas. A peine sommes-nous débarqués qu'il faut se mettre à table, puis s'entendre accabler de compliments, de prières et de sollicitations de toutes sortes. Nos fonctions ne sont réellement pas enviables; on est obligé d'examiner scrupuleusement pendant quatre, cinq et six heures les gens les plus malpropres et atteints des maladies les moins ragoûtantes; aussi il faut avoir à chaque instant le flacon sous le nez. De plus il nous faut bien être sévères et justes, et souvent quand l'humanité nous porterait à l'indulgence, nous sommes forcés d'être impitoyables, au risque de faire le malheur d'un individu et quelquefois d'une famille entière. Nous employons le reste de notre temps à faire grande chère et à jouer à la bouillotte, où je perds généralement mon argent; nous restons ici aujourd'hui et demain j'irai coucher à Paris.

» Adieu, ma chère amie, je vous quitte parce que je ne puis vous écrire que d'ici et que je ne puis vraiment continuer, interrompu constam-

ment comme je le suis par les examens les moins séduisants. Je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime.

12 février.

« J'ai été ce matin chez M. Gaudin, ministre des finances, lui présenter à signer mon contrat de mariage. Paul m'avait accompagné avec quelques personnes de la famille d'Amélie. Le ministre m'a parlé de la façon la plus affable, insistant sur l'intérêt qu'il porte à ma future, qu'il a connue lorsqu'elle avait dix ans. Il m'a dit aussi des choses obligeantes sur mon excellent père, dont il avait pu apprécier le mérite lorsqu'il avait comme lui une charge dans les finances sous Louis XVI [1]. « Quant à votre frère, me dit-il, il me rend à Mayence les plus grands services, c'est un de mes plus pré-

1. Jean-Jacques de Reiset, père de Tony, seigneur de Chavanatte et de Boron, subdélégué d'Alsace, maitre général des eaux et forêts, membre du conseil souverain, né en 1730, mort en 1803, occupait à Colmar une charge importante de finance avant la Révolution; il devint plus tard receveur général des finances du Haut-Rhin comme nous l'avons dit plus haut.

cieux collaborateurs. » Il m'a dit avec beaucoup de bonne grâce qu'il tâcherait de venir à Vic-sur-Aisne au moment de mon mariage, s'il n'est pas trop absorbé par ses occupations, pour assister à la cérémonie. Naturellement il figure sur notre contrat à la place d'honneur avec tous ses titres et qualités que le notaire n'a eu garde d'oublier; « très haut, très puissant et très excellent seigneur, Monseigneur Martin-Michel-Charles Gaudin, comte de l'Empire, grand-officier et grand-aigle de la Légion d'honneur, grand-croix de l'Ordre de Saint-Avis, ministre d'État et des Finances etc., etc. » Madame Hévin signa aussi au contrat après lui. C'est une demoiselle Marguerite de la Chaud, veuve d'un M. Prudent Hévin, qui occupe auprès de lui une position assez vague et mal déterminée. Je ne sais ce qu'on en peut dire; mais ce qui est certain, c'est qu'elle lui a voué une affection et un dévouement qui ne se sont jamais démentis. Lorsqu'il s'est retiré pendant la Révolution à Vic-sur-Aisne, elle l'accompagnait dans cet exil volontaire et a su embellir son existence solitaire par son esprit et ses talents. Dans la bonne comme

dans la mauvaise fortune on l'a vue constamment à ses côtés. Elle habite maintenant avec lui l'hôtel du ministère, c'est une femme de grand sens et de grande intelligence. Il semble du reste qu'ils soient immuables tous les deux dans leur existence comme dans leur toilette et je crois qu'il est à peu près le seul maintenant à conserver à la Cour impériale la poudre et la queue; mais cet homme modeste est sensible et secourable et l'on dit qu'il a sauvé bien des têtes pendant la terreur. En sortant de chez le ministre, je fus aux Tuileries pour la messe, après laquelle je me rendis avec tout le monde au salon pour l'audience de l'Empereur. L'office terminé, toute la vaste galerie se remplit en un instant de chambellans, de généraux et de sénateurs, et l'Empereur s'avança seul entre la haie que faisaient les grands dignitaires s'inclinant respectueusement sur son passage. Il y avait là une foule de grands seigneurs et de hauts fonctionnaires; et le contraste était frappant entre le simple uniforme que portait l'Empereur et les riches costumes dont ils étaient revêtus. Mais malgré les broderies, les plaques et les grands-

cordons, Napoléon les éclipsait tous, tant il y a de prestige et de majesté dans toute sa personne; on sent en le voyant que cet homme est fait pour commander et imposer sa volonté au monde, et malgré soi, en se trouvant devant lui, on baisse les yeux d'une façon presque inconsciente. Il a parlé brièvement à quelques personnes, et a demandé leurs noms à plusieurs dont les visages lui étaient inconnus. Arrivé devant moi, il m'a regardé avec attention et m'a interrogé brusquement : « Comment vous appelez-vous? il me semble que je vous ai déjà vu ailleurs qu'aux Tuileries ». J'étais un peu interloqué, et je voyais en même temps tous les regards fixés sur moi, ce qui ne faisait qu'augmenter mon trouble. Je lui ai répondu cependant tant bien que mal que lui-même m'avait fait major sur la place de Berlin. Et comme il me demandait ce qui avait motivé cette faveur, je lui ai répliqué que j'avais fait prisonnier le prince Auguste de Prusse à l'affaire de Penzlow à la bataille d'Iéna. « Ah! c'est vous, a repris Sa Majesté, je me rappelle maintenant; le général de Beaumont m'a fait un rapport sur cette

affaire ». Puis après m'avoir encore posé plusieurs questions, il m'a adressé quelques paroles de félicitations et s'est éloigné. — J'étais très ému, ne m'attendant guère à tant d'honneur, et surtout nullement préparé à cet interrogatoire; je crains d'avoir eu l'air bien gauche et bien emprunté; l'Empereur a une façon de vous regarder qui impressionne même ceux qui ont l'habitude de l'approcher; et puis, ce grand silence dans cet immense salon rempli de monde, tout cela ne contribue pas à vous mettre à l'aise. — J'ai été tout de suite entouré; nombre de personnes que je connais fort peu vinrent me féliciter; il y avait là aussi plusieurs de mes amis; ils m'affirmèrent que tout avait été au mieux, que mon émotion avait passé presque inaperçue, et que du reste personne n'eût songé à s'en étonner; il est des vieux généraux qui se sentent les jambes tremblantes et la vue troublée rien qu'à l'idée de se trouver en présence de l'Empereur. Il paraît que j'ai fait beaucoup d'envieux. »

14 février.

« Nous dînâmes en famille avec mon frère Jacques, mon beau-frère de la Martellière et M. Godefroy de Suresnes; il ne vint le soir que madame de Peyronnet; on fit après-dîner toutes sortes de jeux et de mascarades; nous ne nous quittâmes qu'à deux heures du matin. Ces paroles flatteuses de l'Empereur m'avaient causé tant de joie que je ne pouvais plus me décider à me coucher. Je restai longtemps sans dormir à me rémémorer toute cette scène dont les moindres détails s'étaient gravés dans mon esprit. »

CHAPITRE XXIII

Février et Mars 1809.

Nouvelles tournées de recrutement. — Pontoise. — M. de Lameth. — Lettre à Amélie de Fromont. — Surcroît de besogne. — Responsabilité de Reiset. — Difficulté d'avoir un congé. — Date approximative de son mariage. — Derniers préparatifs, l'alliance, les gants, les toilettes. — Sa mère lui donne l'argenterie. — Grand concert dans la salle des maréchaux. — Napoléon sur le trône impérial. — Coup d'œil féerique. — Joséphine, sa toilette son élégance. — Son air de jeunesse. Sa bonté et son caractère. — Grand dîner à la préfecture. — Le vice connétable. — Le duc de Dantzick.

15 février.

« Je repars en tournée de recrutement; nous allons coucher à Pontoise; nous logeons chez le sous-préfet, M. Vannier, qui habite un vieux monastère sur une hauteur où nous avons eu peine à arriver par des chemins abominables. C'est à un bon quart d'heure de la ville; on nous reçut bien, mais nous fûmes mal logés. »

16 février.

« Après avoir déjeuné, nous allons à pied à Pontoise, qui est une ville détestable; nous faisons notre opération et nous revenons ensuite dîner à l'ermitage de M. Vannier, qui est un homme fort âgé. Sa femme était là également; nous jouâmes à la bouillotte. »

17 février.

« Même journée jusqu'au dîner que nous allons faire au château d'Aulny, chez M. Charles de Lameth [1]. J'y vis Théodore de Lameth et sa femme et M. et madame de Nicolaï. Il y avait là aussi un M. de Boisne, fort riche, avec sa femme et sa belle-sœur, qui sont Anglaises. C'est un ami

1. Charles-Malo-François comte de Lameth, d'une vieille famille de Picardie, né en 1757, mort en 1832. Il avait déjà combattu en Amérique avec le maréchal de Rochambeau, et commandait un régiment lorsqu'il fut envoyé comme député aux États-Généraux par la noblesse de l'Artois. Il se fit remarquer par ses idées libérales, mais fut forcé d'émigrer en 1792. Il rentra en France après le 18 Brumaire et reprit du service en 1809. Il devint lieutenant général en 1814 et député de Pontoise en 1827.

Son frère Théodore comte de Lameth, né en 1756, mort en 1854, avait fait avec lui la guerre d'Amérique et était maréchal de camp en 1791. Il fut député du Jura à l'Assemblée législative puis député de l'Oise pendant les Cent Jours.

de madame de Vertamy. Il vint aussi quelques autres personnes, mais nous ne restâmes que jusqu'à dix heures. »

19 février.

« Je vais à Paris à l'audience de l'Empereur et reviens aux Français le soir avec ma belle-sœur Colette. Nous avions dîné chez Bronner. »

21 février.

« Nous commençons notre opération de conscription à Versailles; le soir je vais chez madame de Vertamy et au spectacle. »

A MADEMOISELLE AMÉLIE DE FROMONT
Au château de Vic-sur-Aisne.

22 février.

« Je suis bien en retard, ma chère amie, vis-à-vis de vous; depuis quelques jours je ne vous écris que quelques lignes, mais je vous assure bien que ce n'est pas ma faute; mon plaisir est d'être avec vous et de causer avec vous, vous le savez sans qu'il soit besoin que je vous le

répète. Je suis interrompu vingt fois par jour dans toutes mes occupations, et ce que je remets à plus tard, je ne trouve plus le temps de le faire; c'est un défaut d'ordre dont je me corrigerai avec votre aide, je l'espère.

Je sors encore d'une séance de recrutement; j'y passe quelquefois enfermé six ou sept heures sans autre besogne que de décider la validité ou la non validité d'un individu; c'est autant de temps perdu pour moi, et quand je sors de là, il est cinq heures et souvent plus; ensuite, il faut dîner, et souvent dans la soirée je donne audience à mon quartier-maître, puis je dicte des lettres de service qui sont pour la plupart bien importantes. Hier, nous avons travaillé jusqu'à deux heures du matin, et aujourd'hui j'étais à cheval avant sept heures, pour voir mes chevaux et passer en revue un détachement que j'ai à faire partir pour l'armée; tous les dépôts partent d'ici, et par une faveur particulière je reste seul avec le 3e régiment. Nous changeons de quartier, nous nous repairons et je profite du moindre instant pour examiner et voir ce qui nous convient; on me consulte, sans

cesse et pour décider, il faut avoir été sur les lieux, or je suis malheureusement logé si loin du quartier que je perds en allées et venues un temps considérable. Si vous ajoutez à cela que j'ai une correspondance suivie avec nombre de personnes et que l'on me réclame souvent à la préfecture, vous verrez que vraiment, je n'ai pas une minute de liberté. Voilà, ma bonne amie, une longue explication sur ce que j'ai à faire, non pour vous faire des excuses, mais pour que vous sachiez bien ce qui en est. Je voudrais aller demain aux Tuileries, mais je ne sais en vérité si je pourrai quitter d'ici. Je suis un peu embarrassé relativement au congé dont j'ai besoin. Si je le demande et qu'on me le refuse, comme cela est à craindre, je ne pourrai partir. Si je ne le demande pas, il me sera facile de m'en aller sans rien dire, mais je ne pourrai m'absenter plus de deux jours, et ce serait insuffisant. Je reçois lettres sur lettres pour hâter des confections, pour mettre des hommes à cheval; il est des choses importantes à suivre et des réponses à donner au ministre pour lesquelles je n'ose m'en rapporter entière-

ment à celui qui me remplacerait; d'ailleurs, j'ai des revues à passer, des chevaux à recevoir. Ce sont des devoirs sérieux avec lesquels je ne puis capituler, car je suis seul responsable. Je partirai donc d'ici probablement mardi 28, j'arriverai le 1er, resterai les 2, 3, 4; et le 5, je me remettrai irrévocablement en route. Je compte que vos bons parents vous laisseront partir avec moi dimanche en huit; on ne parle que de guerre à Paris, et si je suis obligé de quitter Vic je voudrais au moins me trouver auprès de vous pendant les derniers moments qui me restent peut-être à passer ici. Je causerai de tout cela avec vous, et j'espère en savoir davantage à mon retour de Paris lundi. Je vous ai demandé la mesure de votre doigt pour une alliance, je voudrais bien aussi avoir un gant pour vous en rapporter. Encore neuf jours, ma bonne Amélie, et nous serons, j'espère, entièrement l'un à l'autre, heureux d'être enfin réunis après un si long éloignement; soyez assurée que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que vous trouviez près de votre époux tout le bonheur dont vous êtes digne. J'ai un bon cœur et beau-

coup de franchise, mais j'ai aussi beaucoup de défauts; vous les connaissez tous et vous m'en corrigerez; je ne vous demande en attendant qu'un peu d'indulgence.

» Je viendrai avec ma calèche; il y a bâche et malle pour vos effets. Je vous adresse outre cela deux autres grandes malles qui partiront demain par la diligence; je pense que ce sera suffisant. Vous y trouverez votre redingote et les robes envoyées par la couturière d'après vos ordres. Ma bonne mère s'est chargée de nous donner le linge et l'argenterie; nous ferons ensemble notre choix.

» Adieu, ma bonne Amélie, je vous embrasse bien tendrement.

23 février.

« J'allai le matin à la conscription; le soir je me rendis aux Tuileries où il y avait grand concert dans la Salle des maréchaux. L'aspect de la salle était vraiment féerique. Trois rangées de femmes en grande parure, couvertes de plumes et de diamants, occupaient les deux côtés, tandis que derrière elles se tenaient les membres de la

maison de l'Empereur et de l'Impératrice, revêtus des grands costumes que comporte leur charge; puis une foule de ministres, de maréchaux, de conseillers d'État en riches uniformes. L'Empereur est entré par une porte de côté qui communique avec ses appartements et a gagné l'estrade sur laquelle se trouvait son fauteuil de velours rouge garni de crépines d'or avec un N également tout en or. Près de lui s'est assise l'Impératrice, entourée de princesses et des membres de la famille impériale alors à Paris. A côté du trône étaient rangés les ambassadeurs et les représentants des gouvernements étrangers. L'impératrice était vêtue d'une magnifique robe de velours vert brodée d'or et portait sur ses cheveux noirs frisés et serrés sur les tempes, un diadème formé d'une resplendissante couronne de diamants. Élégante sans être jolie, sa distinction native, sa démarche si souple et si harmonieuse en tout la mettraient au premier rang si elle ne l'occupait déjà; mais son aisance et sa simplicité sans égale font paraître naturelle la magnificence de sa toilette et l'éclat éblouissant de ses pierreries. Sa taille est toujours superbe

et son visage a gardé une jeunesse qui rend invraisemblable l'âge qu'elle a réellement[1]. Mais il faut ajouter que pas une femme de la cour n'a poussé plus loin le bon goût dans la parure ni la science dans l'ajustement. Malheureusement ses dents mal rangées et grisâtres viennent déparer sa bouche, qui est pourtant fort petite, et gâter la grâce de son joli sourire.

» Elle est née à la Martinique, où la famille Tascher de la Pagerie, qui est originaire du Blaisois, avait une bonne situation; elle a toutes les grâces et tous les défauts d'une créole, mais on peut dire que par sa simplicité naturelle, elle est tout à fait grande dame; du reste on la dit royaliste et dévote; elle aime à s'entourer le plus possible des gens de l'ancienne cour et fait beaucoup d'avances au Faubourg Saint-Germain. En revanche elle a toujours eu horreur des jacobins et elle n'est pas en odeur de sainteté auprès des anciens conventionnels.

» Le coup d'œil qu'offrait cette estrade située

1. Joséphine, née aux Trois Ilets à la Martinique, en 1763, était alors âgée de près de quarante-six ans, tandis que Napoléon n'en avait encore que quarante.

au fond de la salle et sur laquelle était réuni tout ce que la France et même l'Europe compte de plus grand, était réellement incomparable, et il faut avoir assisté à une pareille fête pour se rendre compte de ce qu'est un semblable spectacle. »

21 février.

« A la conscription dans la matinée, M. de Laumont me confia le secret de Delphine (?); dans l'après-dîner, je fus me promener avec Leblanc en cabriolet dans le parc et au grand Trianon; nous parcourûmes un moment les jardins et revînmes dîner à la préfecture en passant par Saint-Cyr. Le soir il vint madame de B..., qui doit avoir été bien belle femme; c'est une ancienne actrice dont M. de B... s'est épris; il l'a retirée du théâtre et l'a épousée. Il vint aussi le payeur général, M. de la Croix, et l'évêque, M. de la Roche[1]. Je quittai la préfecture de bonne heure pour rentrer travailler chez moi.

1. Le baron Louis Charrier de la Roche, premier aumônier de l'Empereur, né à Lyon en 1738, sacré en 1791.

27 février.

J'ai été hier chez le vice-connétable[1], qui m'a très bien reçu et m'a fait beaucoup de promesses. J'ai été ensuite aux Tuileries, où il y avait revue et dont nous n'avons pu sortir qu'à quatre heures. J'y ai vu nombre de personnes et beaucoup de grands personnages, dont plusieurs m'ont fait des invitations à dîner, que j'ai dû refuser en vue de mon départ. Je n'ai accepté que chez le duc de Dantzick[2], qui me veut du bien, et qui m'a toujours témoigné de l'amitié sans doute en qualité de compatriote.

1. Alex. Berthier, vice-connétable, prince de Neufchâtel et de Wagram, duc de Valengin, né à Versailles en 1753, mort en 1815, avait fait ses premières armes pendant la guerre d'Amérique et était en 1789, major général de la garde nationale de Versailles. Après s'être rallié à la Restauration, il se trouva dans une perplexité cruelle au moment des Cent Jours; ne voulant faillir ni à son devoir ni à son ancienne amitié pour Napoléon, il se retira à Bamberg, où il fut assassiné d'une façon mystérieuse par une troupe de gens masqués.

2. Le maréchal Lefebvre, duc de Dantzick, né en 1755. Il était Alsacien comme Reiset, et comme lui avait dû entrer dans les ordres. Il servait dans les gardes françaises au moment de la Révolution.

CHAPITRE XXIV

Mars 1809.

Départ pour Vic-sur-Aisne. — Arrivée au château. — La célébration du mariage est décidée pour le soir même. — Jacques de Reiset et le baron de la Martellière sont les témoins de Tony. — La cérémonie à la mairie et à l'église. — Usage ancien de se marier à minuit. — Absence du baron Louis Clouet, beau-frère de Reiset. — Madame de la Bruchollerie, M. Clément de Ris, Madame d'Aumont. — Absence du duc de Gaëte. — Colette de Reiset retenue auprès de ses enfants. — Rentrée au château. — La journée du lendemain. — Retour à Versailles. — Lune de miel. — Ordre subit de départ pour Strasbourg. — Bruits de guerre — Désespoir d'Amélie. — Visite au général Hulin. — Espoir d'un répit de quelques jours. — Ordre définitif de départ. — Cruelle séparation. — Fermeté de Tony. — Les nouveaux succès qu'il allait remporter dans la campagne d'Autriche.

2 mars 1809.

« Je pars de Paris à onze heures du soir, en poste dans ma calèche avec mon domestique Antoine, pour Vic-sur-Aisne, où j'arrive le matin avant dix heures. Je suis reçu au château par M. Clouet, ces dames à cette heure matinale

n'avaient pas encore quitté leur chambre. On se mit à table lorsque tout le monde fut descendu, et je pus faire alors connaissance avec toute la famille. On fit une promenade dans le parc après déjeuner, puis on joua au billard et on dîna à quatre heures; on avait décidé, pour ne pas perdre de temps, que le mariage aurait lieu le jour même. Je fus bien heureux de cette décision. A minuit donc mon beau-frère de la Martellière et mon frère Jacques étant arrivés, nous prenons le chemin de l'hôtel de ville et de l'église. Le maire, M. Roguin, nous unit d'abord, puis nous nous rendîmes à l'église, où nous attendait le curé. M. de Soubeyran, ancien officier de chasseurs à cheval, représentait ma mère, qui lui avait donné procuration, étant incapable de faire ce long voyage, et mes deux témoins étaient mon frère Jacques et mon beau-frère de la Martellière. Amélie avait choisi les deux fils du premier mariage de son beau-père, c'est-à-dire Louis-Charles Clouet, qui est receveur particulier des finances à Reims, et Antoine Clouet, qui a la même situation à Soissons.

» Je n'apprécie pas beaucoup cette habitude

de se marier au milieu de la nuit, mais c'est un vieil usage qui a subsisté dans beaucoup de provinces; dans le Soissonnais tout le monde en use de même, à l'exception des gens du commun, mais j'y trouvai pourtant un grand avantage : celui d'échapper aux compliments des importuns. C'est aussi aux chandelles que s'est mariée ma belle-sœur Henriette lorsqu'elle a épousé Louis Clouet il y a quelques années; il est en ce moment bien loin de nous, retenu au fond de l'Espagne, et je regrettai bien sincèrement son absence. Il y avait là sa sœur, madame de la Bruchollerie, qui est veuve d'un ancien avocat général de la Chambre des Aides et sa fille mademoiselle Virginie de la Bruchollerie; puis M. Clément de Ris, commandant de la Légion d'honneur, colonel au 6e dragons, et Émile Clément de Ris, qui est officier au même régiment, puis les deux jeunes demi-frères d'Amélie, Antoine et Télémaque, qui n'auraient eu garde de rien manquer, et enfin madame d'Aumont [1].

1. Marie-Louise Klein, mariée à Louis-Marie d'Aumont, député aux États-Généraux et qui tenta vainement de faire évader Louis XVI à plusieurs reprises.

M. Jean de Barraud, un vieux parlementaire, grand-oncle d'Amélie n'avait pu se déplacer à cause de son âge. Quant au ministre des finances, il était retenu à Paris et il a fallu nous en passer, ainsi que de madame Hévin, puisqu'on ne voit point l'un sans l'autre. Au moment du mariage d'Henriette, tous deux se trouvaient à leur maison de Vic-sur-Aisne et ils avaient pu assister à la cérémonie.

» Ma belle-sœur Colette, qui nous avait fait espérer sa venue, ne s'est pas décidée au dernier moment; elle est esclave de ses enfants, et le moindre déplacement lui est difficile. Après la cérémonie, nous rentrâmes par le parc, en voiture avec Amélie, ma belle-mère et ma belle-sœur. Amélie était charmante dans sa robe blanche, et sa sœur était fort belle dans sa riche toilette. On prit du punch, et chacun successivement s'en étant allé, je fus introduit par sa mère dans l'appartement d'Amélie...

» Le 4 mars après notre lever, on déjeuna et la journée se passa à se promener dans le parc, qui est fort beau et fort ombré, et à jouer au billard. Il n'y eut à dîner que la famille et des amis;

madame de Belly la jeune resta à coucher au château.

» Le 5 mars la journée se passa comme la précédente; je fis connaissance dans ce voyage avec Charles et sa femme; lui me paraît un franc et loyal garçon, sa femme est jolie et fort gentille. Elle est née de Jusselin. Après le dîner nous nous mîmes en route; Amélie vint avec moi dans ma calèche, Martellière nous suivit dans son cabriolet et Jacques partit dans le sien pour Mayence.

» Le 6 mars, nous arrivâmes à neuf heures du matin à Paris, où ma belle-sœur Colette vint aussitôt nous voir; nous dînâmes le même soir chez mon oncle et l'on fit le meilleur accueil à Amélie. Colette s'en occupa beaucoup pendant plusieurs jours.

» Du 7 au 11 mars, nous n'avons rien fait de bien marquant; nous sommes restés chez nous le soir, excepté quand nous avons dîné chez mon oncle : notre plus grand désir était de rester entièrement l'un à l'autre; notre logement est en face du château et vis-à-vis la préfecture; nous avons été seulement une fois au spectacle et une fois à Feydau.

» Le 13 mars, je revins à Versailles, à huit heures du soir, de Paris, où j'étais depuis deux jours, quand on vint m'annoncer que j'étais désigné pour prendre le commandement d'un régiment provisoire de dragons et le conduire à Strasbourg. Cet ordre inattendu effraya beaucoup Amélie, qui est désespérée par les bruits de guerre avec l'Autriche qui circulent et par tous les armements qui se préparent. Je devais partir le lendemain même; je n'avais fait aucune disposition et fus désolé de n'avoir pas été averti plus tôt, mais je n'avais qu'à me soumettre et à obéir.

» Le 14 mars, je fus à Paris après avoir assemblé mon détachement de départ et j'allai trouver le général Hulin [1], qui me remit l'ordre écrit pour me mettre en route le lendemain.

1. Pierre-Auguste Hulin, né à Paris en 1758, se distingua dans la campagne d'Italie, seconda puissamment Bonaparte au moment du 18 Brumaire et servit glorieusement comme général en Autriche et en Prusse. Ce fut lui qui déjoua par sa vigueur la conspiration du général Malet, en 1812, et il eut en cette occasion la mâchoire fracassée d'un coup de pistolet. Mais il avait eu en 1804, le triste honneur de présider le conseil qui condamna l'infortuné duc d'Enghien; le gouvernement de la Restauration ne pouvait l'oublier et lui retira son grade et son commandement. Il vécut désormais dans la retraite et mourut en 1841.

A peine étais-je le soir de retour à Versailles que j'appris que le major du 5e, qui avait été désigné pour partir avant moi, était à Saint-Germain; je ne perdis pas de temps et j'allai aussitôt prévenir le général Richer, qui lui donna l'ordre de se mettre en route à ma place. Je rentrai chez moi fort content à l'idée d'avoir quelques jours de répit pour me permettre de prendre mes dispositions avec Amélie.

» Le 16 je fus de bonne heure à Paris prévenir le général Hulin du contre-ordre du général Richer; il l'approuva entièrement.

» Amélie a été bien heureuse de la bonne nouvelle que je lui annonçais et elle s'imagine qu'il n'est plus question pour moi de départ. Je me garde de la détromper, mais il est bien probable que nous serons tous appelés d'ici à peu de temps, car les affaires vont mal avec l'Autriche.

» Aujourd'hui 17 mars, un nouvel ordre vient de m'arriver, le major du 5e s'est déclaré hors d'état de marcher et on persiste dans le premier ordre; c'est donc moi qui vais partir.

» Le 18, le 19 et 20 je terminai mes affaires à Versailles et à Paris; nous dînâmes chez

mon oncle et je réglai toutes sortes de paiements.

« Le 21 mars je déjeunai avec Amélie et mon beau-frère Martellière; il me promit de bien veiller sur elle et je partis le cœur bien serré; je fis ce que je pus pour contenir mes larmes et donner du courage à ma bonne petite femme. Nous nous arrachâmes enfin des bras l'un de l'autre; Dieu sait quand nous nous retrouverons! »

Plus de huit mois allaient s'écouler avant que les deux jeunes époux pussent se réunir. Après s'être attendus et avoir soupiré l'un pour l'autre pendant près de trois années, les événements allaient de nouveau les séparer pour de longs mois et les arracher brusquement au bout de deux semaines aux douceurs de la lune de miel.

Pas un mot de plainte cependant n'est proféré par Tony à la nouvelle de ce départ inattendu; son plus grand regret est de n'avoir pas le temps de préparer sa jeune femme à cette séparation si cruelle; et s'il cherche à gagner quelques jours, c'est afin de prendre les dispositions nécessaires

pour assurer l'installation de cette jeune mariée de quinze jours. Son cœur était déchiré, mais, esclave de la discipline, il partait bravement, toujours prêt en vaillant soldat à accomplir son devoir en toute circonstance. Juste récompense de sa valeur et de ses loyaux services, il allait trouver, en arrivant à Strasbourg, son brevet de colonel si ardemment désiré. Il avait maintes fois arrosé de son sang les champs de bataille de la Prusse; la campagne d'Autriche allait lui fournir l'occasion de donner de nouvelles preuves de son intrépidité et de sa valeur; son nom une fois de plus allait être cité à l'ordre du jour et parmi tant de braves il allait trouver moyen de se signaler encore.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE

CHAPITRE III

Janvier 1796 à Décembre 1798.

CHAPITRE IV

1799-1800.

CHAPITRE V

1800-1802.

CHAPITRE VI

1802-1804.

CHAPITRE VII

Août à Octobre 1804.

CHAPITRE VIII

1804-1805.

CHAPITRE IX

Octobre à Décembre 1805.

CHAPITRE X

1806.

CHAPITRE XI

Octobre à Décembre 1806.

CHAPITRE XII

Décembre 1806-Avril 1807.

CHAPITRE XIII

Avril à Juillet 1807.

CHAPITRE XIV

Juillet à Décembre 1807.

CHAPITRE XV

Décembre 1807.

CHAPITRE XVI

Décembre 1807 à Avril 1808.

CHAPITRE XVII

Avril à Octobre 1808.

CHAPITRE XVIII

Octobre et Novembre 1808.

CHAPITRE XIX

Novembre et Décembre 1808.

CHAPITRE XX

Janvier 1809.

CHAPITRE XXI

Janvier 1809.

CHAPITRE XXII

Janvier et Février 1809.

CHAPITRE XXIII

Février à Mars 1809.

CHAPITRE XXIV

Mars 1809.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 958-98.



DATE DUE			

